

6-5/70

A

Mr Eddy F Haslinghuys

Souvenir amical

EXCELSIOR

de L'Auteur

12 Avril 1907

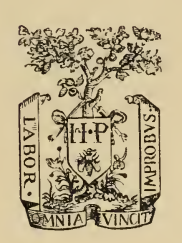
PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.



JULES NOLLÉE
DE NODUWEZ

EXCELSIOR

RECUEIL D'ODES, D'ÉPITRES, DE CONTES,
DE SONNETS, ETC.



PARIS
E. PLON ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
10, RUE GARANCIÈRE

—

1883

PRÉFACE

LA POÉSIE FRANÇAISE AU XXe SIÈCLE

Ceci est mon second volume de poésies. Le premier, *Champs et Rues,* avait été écrit presque uniquement d'instinct et de souvenir, sans avoir étudié ces livres doctoraux que les grammairiens et les philologues décorent peut-être un peu prétentieusement du titre de *Prosodies.* J'avais lu indifféremment Ronsard, Régnier, Molière, Hugo, Lamartine, Villon, les anciens et les modernes, surtout les anciens, et je m'étais fabriqué à mon insu une prosodie de souvenir qui (à mon insu aussi!) violait les saintes lois établies par les rogues dictateurs de la versification. Sans m'en douter, j'avais fait de l'*éclectisme.*

Ma préface d'alors avait été bien modeste (j'espère que celle-ci n'est pas plus prétentieuse!) : je disais en tête de mon premier livre : « Je demande grâce « pour les imperfections de style dont les esprits « délicats seront souvent blessés. Ce que l'on sent « fortement s'écrit vite. Il n'appartient qu'au génie

« d'unir deux qualités qui s'excluent : la correction « et l'inspiration. Si Lamartine s'est excusé, qui « oserait se dispenser de le faire?

« Je m'y crois d'autant plus obligé, que la plupart « de ces poésies ont été écrites par un étudiant, ou « par un attaché de légation, et sont, par conséquent, « des œuvres de première jeunesse! Je les ai com- « posées dans les salles d'université, ou en plein « champ, les jours de congé, ou sous les riches « ombrages des parcs de l'Angleterre, ou dans l'hôtel « de l'ambassade de Belgique à Londres, qu'avait « habité auparavant M. de Chateaubriand, ou sous « ce ciel éblouissant qui inonde d'incomparables « clartés Gênes, Florence et Naples.

« Je n'ai rien osé corriger, de peur qu'une main « froide de styliste n'enlevât à ces vers leur seul « mérite peut-être : un peu d'émotion vraie et de « naturel. »

Depuis *Champs et Rues* je n'ai publié qu'une seule pièce de vers qui m'avait été demandée pour un recueil français publié à Leipzig, 1880, chez Otto Lenz (*Nouveau Parnasse français*). Cette pièce, intitulée la *Luciole,* est peut-être celle à laquelle je tiens le plus, à cause de la nouveauté de l'idée et du sentiment.

Je réclame autant d'indulgence pour ce second volume que pour le premier. Je ne vis pas sur le Parnasse, tant s'en faut; et je suis loin de parler

tous les jours le langage des dieux! Je ne suis qu'en villégiature sur le mont Sacré, et je demande de ne pas être traité comme un de ses habitants à poste fixe. Tout en connaissant assez bien les théories, je demeure quelque peu maladroit en pratique : qu'on m'absolve pour la bonne intention.

Le métier de poëte est difficile! Sous Louis XIV, Paris était relativement une petite ville : les relations étaient donc faciles, les distances n'existant pas. Boileau, la Fontaine, Racine, Molière, etc., pouvaient donc se voir fréquemment. De ce commerce journalier, de ces conseils affectueux, de cette lutte en commun pour réaliser le beau, est née cette perfection qui est le cachet distinctif des œuvres de ces admirables génies. Comparez le vers de l'*Étourdi* avec celui des *Femmes savantes,* la dernière œuvre du puissant comédien, et vous verrez comment, grâce aux conseils de ses amis, de versificateur médiocre, il est devenu le plus grand écrivain en vers de la langue française. Jamais dans les *Femmes savantes* la pensée ne dévie d'un millimètre en faveur du nombre ou de la rime; pas un mot à retrancher ni même à modifier; le style est plein, limpide, nerveux et concis comme le langage de Tacite en personne. Aujourd'hui, presque plus de relations entre écrivains : chacun travaille de son côté sans parler de ce qu'il fait, de peur d'ennuyer les autres, et de l'isolement des efforts naît fatalement l'imperfection,

qui est le vice dominant des œuvres contemporaines.

Je ne connaissais pas assez mon métier autrefois, je le veux bien : aujourd'hui je crains de le connaître trop.

J'ai lu tous les prosodistes, et je me sens comme un cheval qui aurait été attelé très au large en province, et qui, transporté dans la capitale, se trouve tout à coup bridé, sanglé, emprisonné dans des harnais étroits pour faire le difficile service des rues encombrées. Tout me fait peur : je n'avance plus qu'en tremblant; je vois des pierres d'achoppement partout; le mors, sans cesse en mouvement, me lacère la bouche. L'idée de rompre les freins et de me lancer en carrière me traverse bien parfois l'esprit; mais je redoute les policiers qui se rueront sur moi pour m'arrêter aussitôt et me punir de mes tentatives d'affranchissement.

Dieu me garde de dire que j'en veuille à ceux qui ont bien voulu s'occuper de moi! Au contraire, je remercie sincèrement la CRITIQUE [1] en second lieu seulement des éloges qu'elle a bien voulu décerner à quelques-unes de mes pièces, comme : *le Fil de la*

[1] *Deutsche Rundschau* (Berlin, avril 1877) et plusieurs autres revues allemandes; le *Times,* etc.; *Athenæum* (Londres); le *Midi* (Nîmes); la *Vie littéraire* (Paris); *Moniteur belge; Polybiblion* (Paris); la *Cloche, Journal de Bruxelles;* la *Revue générale ;* l'*Office de publicité* (Bruxelles), etc., etc.

Vierge, Satire contre le réalisme, les Larmes de l'enfance, la Bruyère, dédiée à M. Conscience; *la Bière, l'Épître sur le Tabac, le Baiser, la Fiancée de Don Verdad, les Petits Crevés,* à mademoiselle R...; *la Nèfle, la Croix de Saint-Hérem, Chant national, le Houx, Pourquoi? les Amours fidèles,* etc...; car je lui suis infiniment plus reconnaissant des vérités qu'elle a bien voulu me dire. J'en ai profité pour me perfectionner dans mon métier, et, grâce à elle, j'espère faire mieux à l'avenir.

On est content de son œuvre quand on l'a écrite non point par vanité, mais parce qu'en se relisant on repasse par l'émotion que l'on a éprouvée. La *critique* est là pour dire si la question d'art est sauve, si cette émotion a passé dans l'âme du lecteur, si le style a bien photographié cette émotion, et si le langage a été correct.

Si j'en veux un peu encore à mes maîtres, c'est à la façon des écoliers : d'abord parce qu'ils sont les maîtres, et ensuite, parce que, m'avançant sous leurs regards, ma démarche s'en trouve gênée, et que j'évite trop minutieusement peut-être tout ce qui semblerait paraître un écart. On a répété souvent que les républicains faisaient tort à la *république*. On pourrait dire de même que les critiques déconsidèrent assez souvent la *critique*. Les Villemain sont rares : beaucoup descendent peu collatéralement des myopes pédants qui n'étudièrent autrefois les chefs-d'œuvre

de l'éloquence que pour les déchiqueter en *zeugmes, syllepses, hyperbates, catachrèses, synecdoques* et *épiphonèmes.*

Nous sommes malheureusement en ce moment dans une époque de transition. Ronsard et Boileau ont su imposer des lois ridicules aux poëtes qui se sont laissé faire. Ces deux grands hommes ont écrit d'admirables choses malgré leurs recettes, à force de talent. Le bon sens du dix-neuvième siècle réagit contre un joug si facilement imposé pendant un si long espace de temps; mais il hésite, ne voulant renverser pour de bon que lorsqu'il saura nettement quoi mettre en place. Gens de versification, nous naviguons entre les deux pôles de la timidité et de l'audace, carguant précipitamment nos voiles aux premiers cris du danger.

Depuis Boileau, nous n'osons plus faire d'*hiatus :* et pourtant, quoi de plus conforme au génie de la langue française que cette rencontre de voyelles : *tuer, créer, effroyable?* L'hiatus est si français, qu'on devrait plutôt le prescrire que le proscrire. L'ancienne versification en fourmille :

> Le front si *beau, et* la bouche et les yeux.
>
> RONSARD.
>
> Je suis *ravi assis* entre les dieux.
>
> RONSARD.

L'*e* muet faisait syllabe au temps jadis à la césure;

on plaçait sans vergogne devant une voyelle ou une *h* muette, soit le mot *et* dont le *t* ne se prononce plus, soit les mots qui finissent par des syllabes telles que *an, ien, on, oin,* etc., ou par *est, et,* dans lesquelles la consonne ne se prononce pas.

Pourquoi n'écrirait-on plus :

Portent en li*vrée* jolye (8 syllabes)
Jamais n'ou*blie* ces bons mots (8 syllabes)
Grive*lées* comme saulcisses (8 syllabes)
La pluye (1 syllabe) nous a debuez et lavés.

Ce n'est qu'en tremblant de tous leurs membres que la Fontaine a écrit : « *que oui* », et Musset : « folle que *tu es!* » Inutile de dire que le suffrage universel les a absous. Pourquoi donc ne pas passer outre, et admettre, selon le désir de Voltaire, tous les hiatus qui ne déplaisent pas à l'oreille? Eh bien, non. Chacun conseille le pas hardi à son voisin, et veut le voir passer le premier. Moi tout d'abord. J'ai mon excuse : l'autorité me manque.

Voyons, mon cher lecteur, la main sur ce que vous appelez, je n'en doute pas, fort légitimement la conscience, songeriez-vous (si vous n'êtes pas prosodiste) à trouver un hiatus dans ce vers de Marot :

Un doux nenni avec un doux sourire.

Par contre, les prosodistes approuvent :

.....*la hache* des lois. (Moreau.)

Moi pas! et vous? — Ils passent l'éponge sur :

...la *boue aux* pieds. (Hugo.)
...Dumas avait un *jonc en* bois de sycomore.

Mais ils poussent des cris de paon devant ce vers..... charmant :

Quelque lieu si ca*ché où* mon péché se niche. (Viau.)

Les prosodistes vaudraient-ils les..... commentateurs?

La rime *pour les yeux* est bien certainement une des aberrations les plus accentuées des législateurs (?) du Parnasse français. Comme si la poésie, tout musique, ne s'adressait pas essentiellement à l'oreille! Que dirait-on d'un compositeur de musique qui ne voudrait pas écrire de notes en dehors des cinq lignes de la portée, sous prétexte de flatter les regards des dilettanti? C'est tout comme!

C'est pour le plaisir des yeux également que l'on a fort arbitrairement parfois divisé les rimes en masculines et féminines. Qu'est-ce que l'oreille a à voir dans les différences que l'on a établies entre *cor, essor, encore, pécore,* etc.?

Quand un bon bourgeois veut se composer une cheminée, il place une pendule au centre, deux candélabres pareils de chaque côté, et à côté de chaque candélabre un vase qui ne diffère pas d'un *iota* d'avec son pendant. Le brave homme croit avoir obéi aux

saintes règles de la symétrie. C'est à une symétrie du même acabit que Ronsard et ses successeurs ont réduit la libre et fière versification française, en lui enjoignant de disposer ses rimes de telle ou telle façon. La lecture des vers est devenue une tâche monotone depuis lors, et pourrait lutter avantageusement avec l'opium pour combattre les insomnies!

Ajoutez à ces premières et dures entraves la peu pittoresque injonction de Boileau à laquelle se sont soumis les plus beaux esprits : je veux parler de la position arbitraire de la césure :

Que toujours dans vos vers le sens, coupant les mots,
Suspende l'hémistiche, en marque le repos.

Pourquoi la césure obligatoire à l'hémistiche, ou plutôt pourquoi l'hémistiche? Pourquoi imposer un mouvement uniforme à la pensée poétique — pensée ailée avant tout — et à qui il faut laisser toutes les allures du vol?

Las! quel est le prix de la vertu? la souffrance!

La césure est ici à la neuvième syllabe. Condamnerez-vous le vers? — Moi, pas!

Oh! que les esprits médiocres se trouvent bien de ces mesquines recettes, qui leur permettent de faire des vers sur dessins comme de la tapisserie pour canapés ou tabourets!

Proclamons la *liberté de la césure!* Si ceux qui

ont usé de cette liberté n'ont pas réussi jusqu'aujourd'hui, qu'est-ce que cela prouve? N'a-t-on pas cru pendant longtemps que les vers de neuf et de onze syllabes étaient contraires au génie de notre langue, et que ceux que l'on rencontrait dans les opéras et dans les pièces lyriques étaient un sacrifice que la poésie faisait en faveur de la musique?

Enfin, dit Sa Grandeur Boileau, Malherbe vint :

Les stances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers sur le vers n'osa plus *enjamber*.

Allons donc! Les intimes de Boileau ne purent même s'en abstenir :

Du palais d'un jeune lapin
Dame belette, un beau matin,
S'empara. . . . .

La Fontaine.

Puis donc qu'on nous permet de prendre
Haleine. . . . . . .

Racine.

Le goût décide seul. Toutefois, si les Français se permettent des mots *en rejet*, ils n'oseraient *rejeter* des syllabes comme les Grecs et les Latins :

. . . . .La fille de La-
tone.

Pindare.

Jupiter condamnait le cour-
roux du fleuve, amant de sa femme.

Horace.

Mais, mon cher lecteur, il me semble vous entendre

vous écrier comme l'immortel juge des *Plaideurs :* « Concluez donc! Je vois bien ce que vous ne voulez pas, mais je ne vois pas assez clairement ce que vous voulez. Avez-vous une théorie? Il n'est pas permis à un littérateur, qui a nécessairement fait des études, d'être ignorant et niais comme un *politicien :* il ne peut lui venir à l'idée comme à ce dernier de renverser sans savoir ce qu'il mettra à la place! »

Je tâcherai de vous satisfaire.

La poésie est une des formes multiples que revêt la musique : on pourrait presque dire qu'elle est une musique écrite pour ceux qui ne savent pas chanter. La poésie doit être construite de telle façon que ceux qui ont de la voix puissent improviser un chant sur elle.

L'*harmonie* est donc la grande loi qui régit la poésie.

Si vous n'êtes pas musicien, si vous n'avez pas infiniment d'oreille, vous ne ferez jamais qu'un poëte fort incomplet. En poésie, la forme est presque aussi nécessaire que le fond. Si Hugo avait eu le sentiment musical de Lamartine, il serait le roi du Parnasse français.

Mais en quoi consiste l'harmonie? — Dans le choix du mot, dans l'allure de la phrase, dans je ne sais quel mouvement général de l'ensemble dont l'entraînement magique est le secret du seul poëte musicien.

La rime compte pour beaucoup, sans doute, mais les parnassiens contemporains ont bien exagéré son rôle. Le plus harmonieux de tous les versificateurs, Racine, n'a qu'un pauvre bagage de rimes : le moindre barde actuel lui aurait damé le pion ! Mais quel *maestro* consommé ! C'est un torrent d'harmonie ! *Flumen eloquentiæ!*

Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.
Phèdre.

L'Éternel est son nom, le monde est son ouvrage :
Il entend les soupirs de l'humble qu'on outrage,
Juge tous les mortels avec d'égales lois,
Et du haut de son trône interroge les rois.
Esther.

Et le flot mélodieux coule ainsi pendant onze tragédies et une incomparable comédie !

Oyez encore cette fin de strophe du plus grand poëte musicien de ce siècle. Lamartine y conjure la cloche funèbre qui annoncera sa mort de ne pas.....

. . . . .mendier des pleurs à l'horizon !

Mais, lui dit-il,

Prends donc ta voix de fête, et sonne sur ma tombe
Avec l'accent joyeux d'une chaîne qui tombe
Au seuil libre d'une prison !

L'harmonie est un don, c'est vrai : on naît musicien : c'est beaucoup déjà, mais ce n'est tout que si

l'on développe par l'étude et l'exercice l'admirable disposition qu'on a reçue de la Providence.

« Si vous visez sincèrement à la perfection du style, me disait un jour M. de Lamartine, n'écrivez jamais rien avec négligence, pas même le billet insignifiant qui est destiné à être jeté au panier après lecture. »

Si j'avais à définir *le style,* je l'appellerais : la *photographie de la pensée.* Si votre pensée est élégante, gracieuse, noble, sympathique, votre style participera de toutes les qualités de votre pensée, à la condition que votre pensée tout entière, fond et accessoires, passe dans le style. D'où il suit que tout ce qu'on a appelé les agréments du style ne saurait embellir une pensée : une pensée est complétement ou incomplétement rendue : voilà tout !

Poëtes, travaillez donc surtout à perfectionner votre style, en faisant de lui une mélodie continue ; le plus ou moins de richesse des rimes n'est qu'un accessoire charmant. Prenez garde ! si votre style n'est pas mélodieux, la richesse de vos rimes ne fera qu'accuser plus brutalement la pauvreté de votre faire.

Ne faites point de vers pour le seul plaisir d'en faire, c'est-à-dire en brodant des variations sur des quarts ou des dixièmes d'idées, ou sur de vieux thèmes dont tous les rimeurs présents et passés ont usé et abusé. N'imitez pas ces compositeurs de musique qui, n'ayant pas ou plus d'idées, imaginent

un *dessin* pour remplacer la mélodie : glaciale et hypocrite imitation de phrase inspirée, qui, grâce aux savantes combinaisons du contre-point, intéresse les théoriciens, mais n'allume pas la plus légère émotion dans le cœur du grand public, seul juge en dernier ressort des œuvres d'art. Si vous travaillez sans inspiration vraie, si vous ne faites que de la littérature en un mot, quelle que soit votre habileté, vous ne ferez jamais qu'un *virtuose,* jamais un poëte.

Attendez donc l'inspiration ; et quand elle sera là, ne vous empressez pas d'écrire sous sa folle dictée ; laissez-la prendre corps, se compléter, prendre conseil du jugement, se perfectionner, et ne prenez la plume que lorsqu'un tout complet existera dans votre esprit. Alors ne vous occupez plus que d'une chose : de photographier l'œuvre que vous tenez dorénavant devant vous. Peu importent les procédés que vous emploierez : faites de l'ode, du rondel, du triolet, du virelai ; employez des rimes batelées, fraternisées, empérières, couronnées, s'il vous en passe la fantaisie ; usez des *faires* de Villon, de Régnier, de Du Bartas ou de Gautier ; ou ne suivez rien de tout cela, créez, imaginez avec la liberté d'allure d'un Indien lancé de toute la vitesse de son cheval dans les *pampas,* personne n'aura à vous demander compte des outils dont vous vous serez servi. Ceux qui parlent au nom de l'art n'auront à exiger qu'une chose : c'est

de se trouver en possession entière de votre *impression*. Émouvez, enthousiasmez, faites couler les larmes, soyez grand musicien au milieu de tout cela, et vous serez un grand poëte.

Connaissez tous les procédés, n'imitez personne, soyez tout à la *photographie* de ce que vous voulez rendre, et soyez persuadé que vous arriverez à votre effet de cette manière-là.

Voilà ma doctrine. Et maintenant, faites ce que je dis et non ce que je fais. Je ne suis plus assez jeune pour rompre en visière au public avec des témérités qui sentent la bravade; et je n'ai ni l'âge ni le capital de succès nécessaires pour m'abriter derrière l'autorité de longs et de savants travaux.

Mais je suis convaincu qu'au vingtième siècle, la poésie française aura reconquis toutes ses vieilles libertés, et alors, grâce aux progrès prodigieux de la langue, elle atteindra à un degré de perfection qui l'élèvera au-dessus des autres littératures, ses rivales menaçantes aujourd'hui.

Je sais que ce n'est plus tout à fait la mode de donner un nom aux recueils de poésies. Excusez-moi! Je verse — encore en plein — dans ce vieux préjugé qui consiste à croire qu'il est bon de baptiser ses enfants. J'intitule ce volume : *Excelsior*.

Excelsior est le nom d'une des pièces de ce livre. *Excelsior* pourrait servir de cri à la poésie tout entière. Quand la poésie n'élève pas notre cœur et notre

intelligence, lorsqu'elle ne nous arrache pas aux préoccupations malsaines et aux impitoyables rigueurs des misères de ce monde, lorsqu'elle ne nous transporte pas sur le Sinaï au-dessus des nuages qui cachent la terre, elle n'est plus qu'un génie qui a perdu la blancheur immaculée de ses ailes; elle ne mérite d'autre sort que de périr étouffée dans les flots vengeurs de la mer Rouge, à la suite des armées impies de Pharaon!

Paris, 1er janvier 1883.

P. S. — Les *romantiques,* si hardis réformateurs, n'ont point eu le courage de franchir jusqu'ici les limites d'un *pseudo-romantisme.....* avancé du reste! Ainsi, si l'hémistiche disparaît dans les *Contemplations* de leur illustre chef, l'École n'ose pas encore réunir la sixième et la septième syllabe de l'alexandrin *dans un même mot.* Pourquoi, si la césure est *libre?*

EXCELSIOR!

A Sa Sainteté Léon XIII

Qui me fit faire *ma première communion*, alors qu'il était nonce apostolique près le gouvernement de S. M. le roi des Belges.

Quand ma mère adorée, aux jours de sa jeunesse,
Me pressait sur son sein qu'inondaient ses cheveux,
Je regardais ravi : un courant de tendresse
Semblait couler à flots du fond de ses beaux yeux!
Contre mon front serein elle appuyait sa tête;
Nos visages unis paraissaient confondus;
Et j'entendais flotter, dans les airs répandus,
Des accents neufs pour moi : comme un concert de fête :
« Excelsior!
« Excelsior! »

Enfantelet, à l'heure où le vallon se dore,
Je m'en allais errant près des froments en fleurs,
Pour cueillir les bluets, où la naissante aurore
Venait en purs brillants de déposer ses pleurs.
Mon cœur insoucieux volait comme l'abeille,
Qui ne recherche point d'autre félicité
Que le suc savoureux des herbes de l'été!
Et pourtant une voix me disait à l'oreille :
« Excelsior!
« Excelsior! »

Mon œil interrogeait la profonde étendue
De ce ciel qui planait sur mon paisible front :
Mer d'azur qui dans l'air demeure suspendue,
Dont je sondais en vain les abîmes sans fond.
Et tandis que mon âme, éprise de mystère,
S'en allait se perdant dans un rêve d'amour,
Une voix qui venait du céleste séjour
Me disait : « La patrie, enfant, n'est point sur terre !
« Excelsior !
« Excelsior ! »

Soldat imberbe encor, je connus la bataille :
Mon glaive s'illustrait au sortir du fourreau.
Par un grand jour d'assaut, bravant fer et mitraille,
Le premier sur les murs je plantai le drapeau.
En ce suprême instant d'héroïque victoire,
Au milieu des honneurs qui comblaient tous mes vœux,
J'entendais murmurer ces mots mystérieux :
« Garde-toi de chercher le bonheur dans la gloire !
« Excelsior !
« Excelsior ! »

Quand j'obtins de l'amour cette union sublime
Qui réunit deux cœurs pour n'en faire plus qu'un :
Extases que jamais une langue n'exprime !
Myrrhe dont nulle odeur n'égale le parfum !
Toujours au fond de l'âme il me restait un vide
Que les plus doux transports ne pouvaient point combler.

Mon fragile bonheur m'obligeait à trembler!
Chagrin, j'interrogeais mon invisible guide :
« Excelsior!
« Excelsior! »

Quand, sur le lit glacé qu'un crucifix domine,
Celle à qui le Seigneur avait lié mon sort
Reposait, les deux mains jointes sur la poitrine,
Dans la sérénité que dispense la mort,
Ma douleur accusait de fureur tyrannique
Mon Père juste et bon! Voyant mon désespoir,
Auprès de moi quelqu'un que je ne pouvais voir
Murmurait doucement d'une voix angélique :
« Excelsior!
« Excelsior! »

Et lorsque je voyais, comme le Roi-Prophète,
Mon sang, mon propre sang se tourner contre moi,
Passer à l'ennemi pour menacer ma tête
Et d'un Dieu désarmé braver la sainte loi,
Je m'écriais : « Mon Dieu! reprenez l'existence
« Que je dus quelque jour au destin malfaisant!
« Si vous m'avez créé, rendez-moi le néant! »
La voix d'en haut disait : « J'ai béni ta naissance!
« Excelsior!
« Excelsior! »

Quelle est donc cette voix, inséparable amie,
Que j'ai prise toujours pour un écho divin;

Que je pourrais nommer : compagne de ma vie,
Et qui jamais ne me laisse seul en chemin ;
Que je trouve fidèle au moment de l'épreuve,
Qui dans les jours heureux s'exalte avec mon cœur,
Et qui me réconforte aux heures du malheur ?
Douce voix si connue et pourtant toujours neuve !
« Excelsior !
« Excelsior ! »

Une nuit, mon lit fut inondé de lumière.
Dans le rayonnement, j'aperçus devant moi
Un jeune homme debout, à la mine princière,
Portant l'étoile au front. (Jugez de mon effroi,
Moi qui croyais alors à la sorcellerie !)
Son étrange regard n'eût point trouvé de pair :
Aussi doux que l'agneau, brillant comme l'éclair,
Son doigt montrait le ciel : « Salut à la patrie !
« Excelsior !
« Excelsior ! »

Paris, 25 décembre 1878.

POUR L'ALBUM

DE

Son Altesse Impériale et Royale

Madame la Princesse M. I. D. B.

Vous dites que si Dieu voulait vous accorder
Le droit de faire un vœu, permis à ses fidèles,
Vous lui demanderiez le pouvoir de voler !
J'avais toujours pensé que vous aviez des ailes !

A MADAME LA COMTESSE

DE BARRAL DE MONTEAUVRARD

Sonnet de condoléance

Écrit devant une photographie de son fils mort, qu'elle m'avait envoyée.

Hélas ! Raoul n'est plus ! De vos mains, mère aimante,
Vous avez disposé les plis de son linceul.
Avant qu'on l'emportât votre lèvre brûlante
Une dernière fois a baisé le cercueil.

Il est mort ! dites-vous. — Lui, mort ? Eh ! non, Madame.
Laissons ce mot barbare aux antiques païens.
Quand le corps se dissout, nous savons où va l'âme :
Car nous avons la foi sublime des chrétiens.

Élevez vos regards vers la céleste voûte,
Et suivez en esprit l'éblouissante route
Que les saints trépassés gravissent pleins d'espoir ;

Sur les confins sacrés des heureuses frontières
Vous verrez votre fils, bénissant vos prières,
Arrêter vos adieux d'un seul mot : « Au revoir ! »

AU CONFESSIONNAL

RÉCIT

A Monsieur le Prince de Sciara.

Un jour une superbe fille
De je ne sais plus quelle ville
S'en vint à Pâque (ou bien à Chandeleur?)
Trouver son confesseur.
« Mon père, mon péché capital, c'est l'orgueil!
« Chacun me fait de l'œil,
« On me loue, on m'encense,
« On me couvre de fleurs dans les lieux où l'on danse.
« On tombe à mes genoux, chacun m'offre sa foi,
« Et je n'ai plus ma tête à moi!
« Je suis l'objet d'un culte, et l'on me sacre idole! »
Le bon prêtre, caché sous son grand foulard blanc,
Souriait de bon cœur sans trop faire semblant.
« Le crime n'est pas grand! Je te crois un peu folle,
« Mon enfant. — Folle! moi? Non! C'est ma sœur qui l'est
« Depuis hier! Apprenez que l'oncle Mercadet
« Par testament lui laisse une grosse fortune!
« — Tu n'as point une part du magot d'or? — Aucune!
« — Dans ce cas, j'en suis sûr, Jeanne, à ta vanité
« La chance de ta sœur apportera remède;
« Et puisse la leçon te profiter! Dieu t'aide!
« Car tous les amoureux vont changer de côté! »

LES MOINEAUX DES TUILERIES

A Son Excellence
Monsieur le Marquis de Peñafiel,
Ministre plénipotentiaire de Portugal à Berlin, etc.,
Et à Madame la Marquise de Peñafiel,
Pairesse de Portugal.

Venez à moi, petits moineaux,
Petits moineaux des Tuileries,
Sortez de vos branches fleuries :
Volez vers moi, charmants oiseaux !

Prenez ce pain que je vous jette,
Aussi blanc qu'un front enfantin.
C'est l'aristocratique miette
Qui tomba hier soir d'un festin !

Vous êtes tout à votre joie,
Et tout chagrin est oublié :
Dans ce jardin chacun vous choie
Et prend votre sort en pitié.

Volez de votre aile sauvage,
Chasseurs aussi prompts que l'éclair;
Tâchez de saisir au passage
La bribe que je jette en l'air.

Sur les bords des bassins de marbre
On vous voit sauter, trépigner;
Vous délaissez l'ombre de l'arbre
Pour le jet d'eau, pour vous baigner.

L'onde court le long de la plume
Que vous séchez dans votre vol;
Et dans la cascade qui fume
Vous plongez le bec et le col.

Aux rayons que l'aurore amène
Vous vous chauffez avec amour :
Vous chercherez l'ombre d'ébène
Quand viendront les ardeurs du jour.

Lorsque le gazon vous ennuie
Après la moisson du faucheur,
Vous voletez à travers pluie,
En quête de neuve fraîcheur.

Jamais votre humeur inquiète
Ne scrute le sombre avenir :
Vous faites fi de la tempête
Tant que souffle le doux zéphyr!

Jamais la solitude affreuse
N'exaspère vos pauvres cœurs :
Vous errez en bandes joyeuses,
Fêtant la nature en vos chœurs.

Souffrir tout seul, c'est ce qui tue !
La douleur devient un poignard.
Quel tourment quand nulle âme émue
De nos pleurs n'assume sa part !

Le malheur me trouve sans armes :
Je ne puis vaincre, ni parer !
Mon cœur demande encor des larmes :
Mes yeux ne peuvent plus pleurer !

Venez à moi, petits moineaux,
Petits moineaux des Tuileries !
Sortez de vos branches fleuries :
Accourez, espiègles oiseaux !

Répétez-moi ces villanelles
Que sifflent vos gosiers mutins;
Ah ! que vos folles ritournelles
Réattisent les cœurs éteints !

Que vos ramages tout de flamme
Et que vos airs mélodieux
Viennent réveiller en mon âme
Les restes des échos joyeux.

Refrains charmants, douce cadence
Que j'appris à balbutier,
Rapportez-moi l'insouciance
De l'âge où l'on sait oublier !

Venez à moi, petits moineaux,
Petits moineaux des Tuileries !
Sortez de vos branches fleuries :
Volez vers moi, charmants moineaux.

Vous riez de la politique
Et de ses mille changements !
Vous prospérez en République
En narguant les gouvernements !

Tyrans, monarques débonnaires
Se succèdent devant vos yeux
Avec leur gros de mercenaires,
Et vous vous égayez sur eux !

Vous voyez changer le panache,
Et l'uniforme et les rubans :
Vous vous demandez ce qu'on cache,
Voyant toujours les mêmes gens.

L'opportuniste a cent costumes !
Il vit de travestissement :
Sans façon il prend les coutumes
Du maître et seigneur du moment !

Vous le voyez en frac, en blouse,
Le regard haut ou l'œil fervent,
Selon la cause qu'il épouse,
Rasé de frais ou poils au vent.

Profonde est toujours sa courbette
Devant Brutus, devant César :
Il ne voit point la main qui jette,
Mais l'or seul qui tombe du char !

Ah ! viens à moi, petit moineau,
Petit moineau des Tuileries !
Laisse là tes branches fleuries :
Arrive à moi, petit oiseau !

Puisque c'est le ciel qui t'envoie,
Séduisant émigré des champs,
J'écarterai l'oiseau de proie
Qui menace tes jeunes ans !

Mais lorsque tes ailes légères
Te conduiront dans l'éther bleu,
Ah ! porte en retour mes prières
Dans cette demeure de Dieu !

Reviens d'en haut avec ce baume
De divine compassion
Qui dans le céleste idiome
Se nomme : Résignation !

Paris, 10 août 1877.

LA MAUVAISE HERBE

EXISTE-T-ELLE?

A Monsieur le Vicomte Albéric de Montblanc,
Membre de la Chambre des représentants (Belgique).

Mauvaise herbe : quel nom ! Quelle cruelle injure !
Et pourquoi? Parce que tu pousses en tout lieu,
Sur le schiste, en plein champ, sans savante culture
Et sans autre secours que celui du bon Dieu !

Pourtant ton herbe est fraîche et ta fleur est superbe.
Tu parfumes des prés les luisantes toisons.
Quand le printemps renaît en avril, mauvaise herbe !
C'est pour toi que je vais dormir dans les gazons.

Que ton port a toujours de grâce et de noblesse !
Tu l'emportes pour moi sur l'orgueilleux rosier,
Qui doit son vain éclat et sa fausse richesse
Aux vulgaires efforts d'un pesant jardinier !

L'enfant se sert de toi pour faire des couronnes
Où luttent l'indigo, le jaune et le carmin.
Tu formes les bouquets de blanches anémones
Qu'il cueille en chantonnant le long de son chemin.

2

Mauvaise herbe, l'iris, flamme sur les rocailles;
L'euphorbe aux bouquets verts et l'éclatant safran;
La ravenelle qui rajeunit les murailles,
Et les joyeux tapis du sauvage origan!

Mauvaise herbe, le thym, la rose de Judée,
Et cette fleur jadis classée aux derniers rangs,
Qui n'est qu'un parasite au Brésil, l'orchidée,
Plant que j'ai vu payer en France mille francs!

Toi bluet, mauvaise herbe? Eh! comme on te détrône :
Toi des froments barbus le plus riche ornement;
Brillant bouton d'azur bercé dans le blé jaune,
Et qui semble un saphir tombé du firmament!

Mauvaises herbes, sûr! ces fleurs qui dans les haies
Courent sur les rameaux du houx, de l'alizier,
Des genêts, des sureaux, jetant leurs notes gaies :
Le chêne-feuille crème et le rose églantier!

Et mauvaise herbe aussi la noble digitale,
Amante des déserts, qui, cachée au milieu
Des buissons retirés des bruyères, n'étale
Ses modestes splendeurs que pour l'œil seul de Dieu!

Mauvaise herbe, la fraise odorante, écarlate,
Que nos doigts d'écoliers recueillaient autrefois!
Le myrtille, qui tend sa verdoyante natte
Sur le rouge terreau qui supporte les bois!

L'erica, qui, massée, en août fait un lac rose
Sous les rayons penchés du soleil du matin;
Aromatique plaine, où l'abeille compose
Ce beau miel aussi blond qu'un front de chérubin!

Ah! maudit soit l'esprit positif de l'époque!
La nature d'Homère est jetée au rancart.
Où l'on brûlait l'encens, fume aujourd'hui le coke.
L'industrie a partout au loin refoulé l'art!

Tout s'exploite en nos temps, jusques aux paysages.
Il faudra pour les voir courir à l'Opéra :
Car l'on cube déjà les falaises sauvages
Pour compter les pavés qu'on en retirera.

On assèche les lacs; c'est une plus-value
Pour les terrains conquis sur le flot irisé!
A l'endroit où filait un esquif, la charrue
Promène lentement son soc civilisé!

O mauvaise herbe, adieu! odorante exilée,
Le progrès ne veut plus de ta virginité!
Il nous faudra courir en Perse, en Galilée,
Pour retrouver encor ta rustique beauté.

Il faut au parvenu des prés sans pâquerettes,
Et le rosier lui doit des produits... *supérieurs!*
Il veut tout fabriquer! même les violettes
Doivent en se doublant rappeler d'autres fleurs!

Mauvaise herbe, pourquoi? — Puisqu'elle est inutile!
— Qu'en savez-vous? Je crois que son divin auteur
N'a rien fait sans dessein! Cette herbe, à vos yeux vile,
A sa place marquée en ce monde ergoteur.

Notre globe n'est point une immense machine
A fabriquer toujours! Son avare habitant
Ne saurait l'asservir à l'âpre discipline
De ne produire rien que pour son exploitant.

C'est le denier à Dieu payé par la nature,
Que cette herbe qui naît sans l'aide du semeur;
C'est l'hommage rendu par l'humble créature
Au vœu prime-sautier du puissant Créateur.

Grâce à Dieu! Dieu n'a point créé notre planète
Pour les menus plaisirs du seul industriel.
Il l'a créée aussi pour le divin poëte
Qui chante les splendeurs de la terre et du ciel.

Ah! divin, car le barde, enfant du saint délire,
Dans des sentiers tracés, non! jamais n'a marché!
Ses chants en sont témoins : nul ne l'a sur la lyre
Entendu célébrer ce que l'homme a touché!

Regardez-le, fuyant l'air urbain qui suffoque,
Cueillir les fleurs des champs : la pervenche, le thym.
Le muguet, l'erica, dont il orne sa toque
Ou pare avec bonheur son pourpoint de satin.

A LEURS ALTESSES ROYALES

Monseigneur le Comte et Madame la Comtesse de Caserte

Prince et princesse de Bourbon des Deux-Siciles [1].

Célèbres héritiers d'une immortelle race
Qui compte tant de rois! descendants des Bourbons,
Vous que Naples berça sur sa riche terrasse,
J'aurais voulu vous dire en la langue du Tasse
Que le ciel vous combla des plus précieux dons!

L'un parmi les combats illustra son épée,
Rappelant ces héros de la grande épopée
Consacrée aux faits de Roland!

Et l'autre, usant de doigts qu'envierait une fée,
Dans les champs clos de l'art se compose un trophée
Par les exploits de son talent [2]!

Spa, août 1876.

---

[1] Vers écrits en tête de l'exemplaire de mon volume : *Champs et rues*, que je leur avais offert.
[2] S. A. R. madame la comtesse de Caserte peint les fleurs d'une manière exquise.

DEVINEZ QUI C'EST

APPASSIONATO-SCHERZANDO

A Messieurs Pierre et Louis Calmeyn.

Qu'elle est belle, celle que j'aime!
Elle a la fraîcheur des muguets.
On lit un merveilleux poëme
Dans ses deux grands yeux violets.

Sa riche chevelure blonde
D'un front de lys prend son essor,
Couvre ses épaules, l'inonde
De bouclettes aux anneaux d'or.

Elle aurait dû naître à Venise
(A Venise, reine des eaux!);
Pour sûr Titien l'aurait mise
Dans un de ses plus beaux tableaux.

Quelle sémillante musique
Fait son coquet petit soulier,
Craquant gaiement sa note unique
Quand elle monte l'escalier!

Elle m'adore avec ivresse;
De mon côté, moi, j'en suis fou!
Il faudrait voir comme elle presse
Ses deux bras autour de mon cou!

Je l'appelle « jeune sauvage »,
Pour ses manières de garçon.
C'est qu'elle me saute au visage
Et vient m'embrasser sans façon

En plein salon, en pleine rue,
Sans songer au qu'en dira-t-on.
Avec bonheur elle se rue
Contre les règles du bon ton.

Elle pérore, elle harangue
Ainsi qu'une pie, au bas mot!
Parfois elle a perdu sa langue,
Et l'on n'en peut tirer un mot.

Comme elle adore la bataille,
Elle a des fureurs de danser :
Alors elle me prend la taille
Et de force me fait valser.

C'est un ange, mais à la diable!
Quel entrain méridional!
Ébattement infatigable
Avec un tapage infernal!

C'est du plaisir qui sent l'ivresse :
Mais précieuse intensité,
Car je sens fondre ma tristesse
Aux chauds rayons de sa gaieté.

Quand j'entends du bruit dans la place
Où mon espiègle dort la nuit,
J'accours pour la remettre en place
Juste tout au milieu du nid.

Ne pensez point qu'elle s'éveille !
Elle dort d'un sommeil de fer.
Sourde resterait son oreille
Au tohu-bohu de Wagner !

Et croyez-vous qu'elle se gêne
Pour me nommer son tendre époux ?
Pour m'appeler tout court Eugène ?
Pour se poser sur mes genoux ?

Cette histoire vous effarouche,
Belle lectrice, j'en ai peur ?
Certain détail vous paraît louche ?
Mon Dieu, ce détail est trompeur !

De Vaugirard à la Villette
Le policier le plus pointu
Ne trouverait une fillette
De plus ascétique vertu.

C'est assez dire que la belle
N'arde que de feux bienséants.
Vous acquitterez la donzelle
Sur un seul mot : *elle a cinq ans!*

LA LUCIOLE[1]

A Son Altesse Sérénissime
Monseigneur le Prince de Rheina-Wolbeck,
Comte de Lannoy-Clervaux

(Château de Bentlage-lez-Rheina).

Vole,
Brillante luciole!
Vole
La nuit en tapinois!
Vole ! poursuis ta course folle,
Décris tes zigzags, caracole
Dans les taillis touffus des bois.

Portant ta luisante lanterne,
Dis ! viendrais-tu dans la nuit terne
Faire la police des bois?
Chercherais-tu quelque aventure?
Crois-tu trouver dans la verdure
Un galant en quête d'exploits?

---

[1] Les *lucioles* sont nommées *mouches de feu* en Ardenne. A la Saint-Jean, on les voit voler le soir en grande quantité. Elles sont parfois si nombreuses qu'elles éclairent légèrement les taillis. Cette pièce de vers a paru dans le *Nouveau Parnasse français,* publié à Leipzig.

Sors-tu de quelque feu de joie
Qui sur le coteau se déploie
A la Saint-Jean, jour solennel?
Erres-tu dans le sombre espace
Comme un débris, comme une trace
De l'éclair ou de l'arc-en-ciel?

Ou serais-tu quelque âme en peine,
Voletant à perte d'haleine
Loin des rives de l'Achéron,
Ici faisant un Purgatoire
Peut-être bien plus méritoire
Chez l'homme que chez le démon?

Serais-tu l'ange tutélaire
Que Dieu charge d'une lumière
Quand la nuit noircit les fourrés,
Pour ramener au nid fidèle
Le rossignol, la tourterelle
Et les insectes égarés?

De la nature en somnolence
Pourquoi te faut-il le silence
Que la nuit porte dans ses flancs?
Pourquoi veux-tu frôler les lames
Que la lune argente de flammes
Sur la surface des étangs?

Le soleil aux rochers qu'il dore,
Aux pourpres lointains qu'il colore,
Offre ses adieux aujourd'hui.
Quand l'Amérique le rappelle,
Te laisse-t-il une étincelle
En tendre souvenir de lui ?

Dis-moi, qu'est-ce donc qui t'embrase?
Est-ce l'amour? est-ce une extase?
Est-ce une hallucination ?
Portes-tu sur ton sein la flamme
Qui brûle et dévore ton âme
D'une fébrile ignition ?

Si c'est l'amour qui te soucie,
Va-t'en trouver ma belle amie,
Alerte ! cours comme un traqueur!
Vole, fille de l'Empyrée,
Vole ! et sur sa lèvre empourprée
Dépose un présent de mon cœur.

Voudrais-tu servir d'escarboucle
Pour orner la brillante boucle
Qui réunit ses blonds cheveux ?
Laisse-moi passer ton eau rare
A son doigt d'un blanc de carrare
Sur une bague d'amoureux !

Lorsque la mi-juillet arrive,
Que deviens-tu ? De notre rive
Tu disparais en un moment.
Vas-tu porter ton étincelle
A quelque planète nouvelle
Qui vient parer le firmament ?

LA TRAVIATA A-T-ELLE UN REGARD?

Sonnet.

A Monsieur Alphonse Nothomb, ancien ministre.

Vous dites que j'aurais regardé Pépita ?
Fi! qu'aurais-je cherché dans sa froide prunelle :
Phosphore glacial au sentiment rebelle
Qui sert d'enseigne à la *Traviata?*

Elle toise sans choix jeunes ou vieux, n'importe;
La laideur, la beauté, le connu, l'inconnu!
Son bagage d'amour s'appellerait cohorte.
Le plus riche est le mieux venu!

Ah ! ce que mon œil cherche en deux beaux yeux de femme,
C'est l'électricité que dégage son âme,
C'est la flamme qui pare un visage sans fard,

C'est un éclair d'amour sur un front sans nuage!
L'œil de la femme impure a perdu son langage :
Pépita n'a plus de regard !

POURQUOI
NE SUIS-JE PAS MORT ENFANT?

A Madame la Comtesse Albrizzi-Persico

(Palazzo Persico, Venise).

Lorsque j'étais enfant, ô mon céleste Père,
Pourquoi ne m'avez-vous près de vous rappelé ?
On m'aurait amené dans ma modeste bière :
Ignorant du malheur, je m'en serais allé !

Je n'aurais point connu le monde et sa misère !
Mes yeux n'auraient fixé que de pures clartés !
Ainsi j'aurais passé des baisers de ma mère
Dans le sein glorieux de vos douces bontés !

J'aurais rejoint alors cette légion d'anges
Qui fait dans la nuée un cortége à Jésus !
Je n'aurais ici-bas abandonné mes langes
Que pour me revêtir des ailes des Vertus !

Souvent dans le courant qui porte l'existence
Ma main cherche le flot que je puisse aspirer :
L'amertume de l'eau, trompant mon espérance,
Ne me permet jamais de me désaltérer!

En somme, le chagrin semble une maladie
Dont le virus fatal se cache dans le sang :
Quand on se croit guéri, tout à coup l'incendie
Se reprend à brûler le corps convalescent!

Au front de l'éléphant on fait une blessure
Dont il faut surveiller la perpétuité;
Le cornac plonge un dard dans la rouge ouverture
Pour ramener sa bête à la docilité.

Le chagrin est chez nous la blessure de l'âme :
Dieu sait l'entretenir par ses traits obstinés.
Il nous rappelle ainsi que son cœur nous réclame,
Que nous devons tenir nos yeux vers lui tournés!

Nos éternels chagrins ont la croix pour symbole :
Nous portons d'une croix le cruel chargement.
Hélas! nous ne pouvons que la changer d'épaule,
Quand nous voulons goûter quelque soulagement!

Rien ne peut ici-bas contenter notre envie,
Et les plus longs bonheurs ne durent qu'un instant!
Ah! s'il fallait payer pour entrer dans la vie,
On redemanderait son argent en sortant!

Si le Ciel, trop clément, nous supprimait l'épreuve
Qui nous serre le cœur entre ses dents de fer,
Du souvenir de Dieu notre âme serait veuve
Avant que le soleil eût joint le flot amer!

Voyez le nautonier menacé du naufrage :
Comme il presse le Ciel de conserver ses jours !
A peine se voit-il à l'abri de l'orage
Qu'il plaisante le saint qui lui porta secours !

Lorsque j'étais enfant, ô mon céleste Père !
Pourquoi ne m'avez-vous près de vous rappelé ?
On m'aurait amené dans ma modeste bière :
Ignorant du malheur, je m'en serais allé !

Paris, septembre 1877.

DE PROFUNDIS

PARAPHRASE DU PSAUME CXXIX

A la mémoire de mon tuteur, Monsieur le Comte Cornet d'Elzius du Chenoy,

Et de son épouse, née de Renson de la Tour et de Noduwez.

Des noires profondeurs de ma sombre misère
Mes cris désespérés ont monté jusqu'à vous.
Ah! Seigneur, exaucez ma tremblante prière,
Laissez fléchir votre courroux !

Prêtez à mes accents une oreille attentive,
Ne demeurez point sourd à mes gémissements;
Ma poignante douleur prête à ma voix plaintive
Ses plus cruels déchirements!

Ah! si votre œil vengeur veut passer la revue
Des secrets éhontés de notre iniquité,
Répondez! qui pourra donc soutenir la vue
De votre austère majesté?

Mais vous pardonnerez, ô Père! qui dispense
Ces trésors de pitié que me vante la foi,
En vous ressouvenant que j'ai pris la défense
De votre antique et haute Loi!

Aussi malgré l'état de honte et de faiblesse
Où le crime a plongé mon lâche et triste cœur,
J'ai conservé la foi dans la sainte promesse
Qu'Israël reçut du Seigneur.

Que dès l'aube, du jour première incandescence,
Jusqu'au pâle moment où la clarté se meurt,
Israël en ses chants célèbre l'espérance
Qu'elle place dans le Seigneur !

Ah ! le cœur du Très-Haut, riche en miséricorde,
Du crime peut chasser jusques au souvenir,
Puisqu'après le péché sa grâce nous accorde
L'innocence du repentir !

Il changera nos pleurs en ondes de baptême,
Où nous pourrons purger nos âmes de leur fiel ;
Il saura racheter un jour par son Fils même
Toutes les fautes d'Israël.

Donnez aux morts tombés dans vos mains immortelles
La paix et le repos parmi vos Bienheureux,
Et que les feux divins des clartés éternelles
Reluisent à jamais sur eux !

LES PETITS CREVÉS[1]

A Madame la Marquise de Saint-Mars, née Comtesse de Cisterne.

(Pseudonyme : comtesse Dash.)

Jeune homme au front plissé, vieillard encore imberbe,
Parasite produit de l'immense cité,
Insolent débauché qui fais sonner le verbe,
Haut d'incrédulité !

Sous tes attifements ton sexe déménage ;
Tu passes tes longs jours, sot ! à t'enjoliver :
Et le rouge et le blanc t'ébauchent un visage
Breveté par Piver !

Les cheveux divisés, à l'instar de la femme ;
Le cou décolleté ; tout épinglé d'atours,
Peste ! on te confondrait avec la fille infâme,
Compagne de tes jours.

---

[1] Pendant les dernières années du règne de Napoléon III, on désignait sous cette appellation les viveurs précoces.

« Des choses d'ici-bas ton âme est assouvie !
« Rien ne réveille donc plus ta satiété ! »
Blasé ! toi ? vieil enfant ! que sais-tu de la vie,
Sinon la sensualité ?

Tu parles de l'amour en aveugle de l'arbre :
Qu'en sait encor ton cœur dès longtemps décharmé ?
L'aurais-tu réappris près des filles de marbre
Qui n'ont jamais aimé ?

Le vice corrosif enrouille et déchiquette
Ton corps, pour qui vingt ans est un pesant fardeau !
Et sous ta chair en ruine apparaît le squelette
Qu'attend entr'ouvert le tombeau !

Dans la création, avec fierté se dresse
L'animal dominant son inerte voisin.
Dieu l'y gratifia d'un titre de noblesse
En lui donnant déjà l'instinct.

L'instinct ! tu ne l'as plus ! Dans la fange des vices
Tu plongeas le feu pur de ce dernier flambeau !
Serf de tes passions, leurs funestes délices
Font de toi ton propre bourreau !

Que viens-tu nous parler d'illusions perdues !
Le vice en laissa-t-il jamais une debout ?
Ne t'étonne donc plus : elles sont disparues,
Comme l'hirondelle au quinze août !

Cœur plus aride encor que l'aride bruyère,
Nul souffle généreux ne t'ébranla jamais !
Jamais tes faibles yeux n'ont fixé la lumière
De la vérité que tu hais !

Le vice t'a taillé ta piteuse besogne :
Vivre au faux jour du gaz qui te brûle le sang ;
Contrefaire un cocher par le bois de Boulogne ;
Te traîner sur le macadam !

L'autre jour tu fus pris d'un beau transport épique :
Dans un grand handicap, taxé cent souverains,
Tu courus. Mal t'en prit ! Dans ta valeur hippique,
Tu faillis te casser les reins !

Sur le profond éther, qui se dore et s'azure,
Ton œil électrisé jamais ne s'arrêta ;
Et tu n'as entrevu la sublime nature
Que sur des décors d'Opéra !

Tes jours créés par Dieu te servent à poursuivre
Les plaisirs effrénés dont tu veux t'assouvir.
Ton désordre brutal par toi s'appelle : *vivre !*
Et devrait se nommer mourir !

Le peuple, dans sa langue où la franchise éclate,
Sait te flétrir d'un mot d'un mépris achevé ;
Nom qu'il te jette au front, et s'y creuse en stigmate :
Crevé !

LA DEMI-SOCIÉTÉ [1]

N'allez point la confondre avec le demi-monde,
Dont le point de départ est d'origine immonde;
Qui, quoique composé de gens bien élevés,
De princesses pur sang et d'illustres crevés,
Touche au crime toujours par quelque sale endroit;
Où tous sont de ces gens que l'on montre du doigt :
Quelque femme qui fit un peu trop de scandale,
Dont le triste mari dut échanger des balles
Contre d'abjects rivaux; quelque marquis ruiné
Qui, pour refaire un peu son pécule écorné,
S'est mis à patronner des affaires véreuses;
Des époux divorcés; des femmes fastueuses
Dont on connaît trop bien les maigres revenus
Pour ne pas soupçonner des banquiers trop connus.

Tout ce monde est marqué de ces points de gangrène
Qui marbrent tristement son apparence saine!

---

[1] Le mot est *de mon invention.* Il me paraît définir assez bien ce monde de transition qui est appelé à opérer la transformation de la société si élégante du dix-huitième siècle en celle plus..... *positive* du dix-neuvième.

C'est l'histoire toujours des pêches de dix sous
Qui valaient un franc hier : regardez bien; dessous
Vous verrez un défaut qui salit la pelure,
Précurseur du déclin et de la pourriture.

Le monde dont je veux parler en cet endroit
A dans le bon chemin toujours marché tout droit :
Tout y est sans reproche et carrément honnête,
Depuis l'humble échelon jusqu'à l'extrême faîte.
Si je dois l'appeler demi-société,
C'est parce qu'il n'a point d'homogénéité :
Les gens de divers rangs liés par mariage
Y forment réunis un bizarre assemblage :
Les marchands, les banquiers, les ducs et les marquis,
Et bien d'autres encor, s'y regardent surpris.
C'est l'argent qui forma cette drôle mixture,
Étrange composé de noblesse et roture!
N'accusons point l'argent : plutôt la pauvreté!
Vendre son nom, c'est bien de la mendicité!
Le rôle le plus sot est choisi par le riche,
Qui s'affuble sans tact d'une grandeur postiche
Et rabaisse un pouvoir qu'on ne conteste pas,
En l'adjoignant au nom qui courait au trépas.
Ah! tout ce monde-là, très-fort sur la dépense,
S'entre-regarde un peu comme chiens de faïence.
« Que la princesse T... ferait bien au comptoir!
« Comme le gros Veaugras sent encor l'abattoir!
« Louise d'Hauregard devint femme Valère
« Pour rentrer dans les biens volés à son grand-père!

« Pour époux la princesse a pris monsieur Henri :
« Elle n'a jamais su le nom de son mari !
« Et dans les magasins, quand on le lui demande :
« Questionnez le laquais, dit-elle à la marchande ! »
Ces faux accouplements forment des déclassés,
Qui se sont de leurs rangs sentis comme chassés.
Lorsque c'est le mari qui n'est point de naissance,
On le traite de haut avec condescendance,
Dans le monde exclusif des gens de qualité :
On le met à la porte à force de *bonté;*
Il n'est que le banquier d'une femme orgueilleuse;
Il est là pour payer carrossier et tailleuse;
On chassera chez lui; peut-être on dansera;
Et l'on jouera : s'il est habile homme, il perdra !
Oh ! la majorité se dégoûte bien vite
Des procédés honteux d'une telle conduite !
On rencontre partout quelques exceptions
Qui méritent vraiment des malédictions !
Le rêve de Jean-Pierre, époux d'une duchesse,
Était de se pouvoir lancer dans la noblesse.
« Eh bien, soit ! » lui dit-on, « mais faites le serment
« De ne pas recevoir roturier ni manant :
« Que sitôt vos pareils abandonnent la place !
« Que nulle amitié ne puisse trouver grâce,
« Et rompez pour toujours avec votre passé;
« Que dans votre salon nul ne soit déplacé.
« A ce prix seulement nous nous rendrons chez vous,
« Car nous voulons partout nous retrouver chez nous. »
Jean-Pierre sans rougir apostilla la traite.
Il voulut au traité sans retard faire fête

En offrant un grand bal aux gens de qualité.
Brusquement un matin accourt un invité :
« J'arrive de la part des amis, cher confrère.
« Nos dames ne pourraient rencontrer votre mère!
« Elles ne veulent point se faire présenter.
« Dieu! dans quel embarras vous allez nous jeter! »
La mère ne vint pas, et le bal fut splendide.
Jamais la vanité fut-elle plus fétide!
Quand la femme, au contraire, est d'humble extraction
Pour elle ce serait simple dérision
Que de vouloir hanter les gens de haut parage!
Jamais femme de pur et d'antique lignage
Ne consent à frayer ou nouer entretien
Avec ce qu'elle nomme une femme de rien!
La femme déclassée a perdu ses amies :
Le mari tout d'abord les a toutes bannies!
Du reste, aux premiers froids des nouvelles fiertés
Elles ont déserté les salons attristés.
Par la même raison est-elle sans famille.
La malheureuse enfant n'aime que ce qui brille;
Peut-elle voir encor, dans sa condition,
Des parents demeurés sans illustration?
Elle reste donc seule, en son coin délaissée,
Regrettant quelquefois la misère passée,
Et rappelant ces jours de bruyante gaieté
Coulés dans les douceurs de l'humble intimité.
On sait mieux pardonner à l'homme sa naissance;
Cent raisons chaque jour rapprochent la distance :
Les affaires d'abord; procureurs, avocats,
Grands seigneurs et banquiers, gens de tous les formats

Se trouvent accouplés par la force des choses;
La politique encor fait cent métamorphoses :
On visite un préfet ou l'on est député :
L'amalgame se fait par la nécessité!
— Mais la femme du monde est gardée en tutelle :
Elle ne sort jamais que dans son cercle à elle;
Elle ne voit jamais que gens du meilleur ton;
Et son oreille entend toujours le même son.
Vous pouvez juger si la note discordante
Déchire sans pitié son oreille exigeante!

Afin de se sauver du triste isolement
Où leur monde les laisse à leur recueillement,
Ces pauvres déclassés (sans y songer peut-être)
Ont fondé des salons qui ne font que de naître.
Là leurs destins communs refont une unité :
Ce monde à part, c'est la demi-société.
Encor *société :* chacune des personnes
Que le hasard plaça dans ces étranges zones
Est à l'abri complet de tout méchant soupçon;
Mais *demi* seulement, à très-juste raison :
Chaque membre a quitté la légitime place
Qu'il eût dû tenir dans la hiérarchique masse.
Pour qui ne connaît point le secret de la chose,
Ce monde a l'air correct en ce qui le compose.
La surface n'a rien qui trahisse le fond.
L'examen du détail trahit seul le bas-fond;
Et de même que dit un proverbe un peu braque :
« Si vous grattez le Russe, il montre le Cosaque »,

De même vous verrez, en regardant de près,
Que ce monde n'est fait que de gens au rabais.
Ce monde pris partout pèche par les manières!
Les époux pour s'unir ont franchi les barrières :
L'un a du style, mais l'autre n'est que stylé!
La noblesse des uns n'est que de l'ampoulé;
Un autre, pour braver un monde qui débine,
Affecte de parler trop de son origine;
Un troisième a conquis un titre de baron
Qui s'accouple à son nom presque comme un juron!
Quand la marquise T... se livre à sa colère,
Elle lâche des mots qu'elle apprit de son père!
Adieu le décorum bon à faire bâiller!
Elle a besoin parfois de se rencanailler!

ÉPITRE SUR LE DUEL

A Monsieur le Marquis de Radiguès de Chènevière.

MON CHER ERNEST,

Dans cette pièce, les mots de loyauté, d'honneur, de courage, d'intrépidité, de dévouement religieux, reparaissent à chaque ligne. J'ai naturellement pensé à toi en les écrivant : c'est assez te dire que la dédicace t'en revient.

Cette épître a été composée dans un grand et libre royaume voisin [1], où l'on ne peut plus se battre en duel sans passer pour criminel ni (ce qui serait pire de ce côté-ci de la Manche!) sans se couvrir de ridicule. Elle voit le jour dans une contrée qui n'est point sans afficher quelques prétentions au gouvernement intellectuel du monde, mais où, hélas! ce préjugé est demeuré debout, vivace, insolent, despotique, en dépit des protestations d'une civilisation qui

---

[1] En Angleterre.

a jeté par terre toutes les vieilles erreurs... sauf celle-là.

Travaillons à détacher cette branche rabougrie, malsaine, moribonde, qui dépare un arbre superbe et rajeuni par l'infusion d'une séve nouvelle.

Il est un tyran dont la France ne se débarrassera jamais (même sous les gouvernements démocratissimes!) : c'est la *Mode*. Ah! si cette volage autocrate voulait nous prêter son secours, nous terminerions en une saison une besogne qui nous demandera peut-être vingt-cinq ans de labeurs persévérants.

Sers-moi de second, mon cher marquis, dans le combat d'aujourd'hui contre le puissant préjugé, et accepte dans cette confraternité d'armes l'assurance d'une estime qui n'a d'égale que mon dévouement.

Jules NOLLÉE DE NODUWEZ.

Paris, 15 mars 1879.

P. S. — Au moment de livrer mon manuscrit à l'éditeur, je lis dans l'*Événement* un article contre le duel, sorti de la plume de M. le général de Wimpffen. Émanant d'une des gloires les plus pures de l'armée française, je ne puis m'empêcher de le signaler.

Je détache du travail de l'illustre général une anecdote qui vient à l'appui d'une thèse que je soutiens

dans mon épître : à savoir que le duel est loin d'être une preuve de courage. A quoi sert-il alors dans l'armée?

« En Crimée, un détachement des troupes que je commandais s'approcha imprudemment des lignes russes; tant soit peu abrités par un repli de terrain, ces soldats hésitaient à reprendre, pour regagner nos lignes, le chemin qu'ils venaient de parcourir.

« En revenant sur leurs pas, ils s'exposaient à être balayés par le feu de la place; en demeurant dans leur réduit, ils tombaient fatalement au pouvoir de l'ennemi. Ils ne pouvaient, de leur retraite, apercevoir un ravin à l'abri duquel il leur était facile de se glisser pour regagner nos positions ; une prompte exécution pouvait conjurer le danger; je résolus d'aller à eux.

« Je pris avec moi trois jeunes soldats et un officier qui se trouvait près de moi. C'était, lui aussi, un bretteur consommé. Les braves conscrits, la mine calme et résignée, modelaient leur allure sur la mienne et me suivaient de près. Soudain, une grêle de mitraille laboure le sol autour de nous; mes petits paysans n'ont pas bronché; l'officier est à 80 mètres en arrière. Je lui enjoins durement de se rallier; il me paraît prendre son élan; une nouvelle bordée de mitraille survient. L'officier tombe, tué ou blessé; je ne pouvais aller à lui; je poursuis ma route, et nous arrivons sains et saufs à ceux que je voulais délivrer.

« Rentré au camp le soir, l'officier laissé en route me revint à l'esprit. J'appelle mes trois troupiers du matin : — Sauriez-vous, de nuit, parcourir la route que nous avons suivie tout à l'heure ?... — Oui, mon général. — Eh bien, allez me chercher votre officier, et ramenez-le, mort ou vivant. — Oh ! mon général, me répondit en souriant le plus osé de la bande, ce n'est pas la peine ! — Pourquoi ? — Il est au camp. — Blessé ? — Que non, mon général ! Il se porte bien. — Alors, allez lui dire que je l'attends.

« La scène fut ce qu'elle devait être : aveux complets ; il avait eu peur ! Perdant connaissance, il était tombé le nez dans la poussière ; il n'avait retrouvé ses sens qu'avec la fraîcheur du soir et le silence des batteries.

« — Monsieur, lui dis-je, de telles défaillances enlèvent le droit d'être insolent et ferrailleur. Vous cesserez à l'avenir vos rodomontades, ou je livrerai au grand jour un manque d'énergie qui vous rend indigne de commander les soldats qui m'accompagnaient ce matin.

« A dater de ce jour, ses provocations cessèrent ; il redevint un médiocre officier ; depuis, il a quitté l'armée. »

Juillet 1879.

LE DUEL

ÉPITRE

A Monsieur le Marquis de Radiguès de Chènevière.

Un jour, trois comtes Korff, officiers dans la garde,
Devisant au salon ou bien au corps de garde,
Avaient dans leurs propos condamné le duel,
Soutenant qu'on ne peut accepter un cartel
(Ni donc en envoyer) si l'on est catholique
(S'entend lorsque l'on met sa croyance en pratique!).
Le mot fit frissonner les moustaches du Rhin,
De l'Elbe, de l'Oder; fit scandale à Berlin.
On assemble aussitôt le saint conseil de guerre;
On tance vertement le trio militaire,
Exigeant sans retard la rétractation,
Ou le renvoi du corps, voire l'expulsion!
Ces messieurs étaient gens d'honneur et de franchise,
Ne changeant point d'avis ainsi que de chemise :
Ils refusèrent net telle soumission,
Et reçurent l'arrêt de leur exclusion.
L'arrêt était signé par la main du Guillaume
Qui fit un vaste État d'un suffisant royaume

Chacun se récria, se demandant pourquoi
Ce brutal, insolite, inutile renvoi
D'intrépides soldats, braves comme saint George,
Raillant le sot honneur de se couper la gorge,
Non point pour le pays, le monarque ou la loi,
Mais pour un geste, un mot et souvent moins, ma foi!
Pourquoi donc condamner au repos des épées
Que le ciel réservait aux grandes épopées?
Pourquoi sacrifier aux préjugés vainqueurs,
Et priver le pays de vaillants défenseurs?
Puis, où devait finir la stupide hécatombe?
Cet arrêt allait-il tomber comme une trombe
Sur tous ceux, que l'on peut compter par légions,
Qui sont fils dévoués de ces religions
Qui défendent le meurtre ainsi que le suicide,
Et qui sous tous les noms flétrissent l'homicide?

Voulez-vous savoir quelle est la haute raison
Qui fit d'un simple fait un cas de pendaison?
On voulait conserver le duel dans l'armée
Pour qu'un honneur exquis la garde haut famée!
Les Romains n'étaient-ils, parbleu! pas des soldats?
Le duel de leur temps ne se connaissait pas.
Pourtant je crois trouver au fond de ma mémoire
Un souvenir lointain de quelque antique gloire
Qui les avait partout suivis couci-couci
En Asie, en Europe et en Afrique aussi.
Je me contenterais de légions romaines,
S'il fallait protéger nos villes et nos plaines :

Heureux et satisfait de troupes à l'instar
De celles que menaient Fabius et César!
A quoi sert au soldat le duel vil, immonde,
S'il peut sans le duel assujettir le monde?
Notre duel succède au combat singulier :
Combat plus singulier que l'affreux devancier :
Lutte à froid, sans éclat, sans grandeur, mitigée,
Respirant le vieux neuf, revue et corrigée;
Ne rappelant pas plus les hauts faits de Bayard
Que l'art industriel l'œuvre de Léonard[1]!
L'honneur tel qu'on l'entend dans le duel moderne
N'est qu'une qualité d'un ordre subalterne;
Qu'un courage de sang, et non la noble flamme
Qui s'élance des feux d'une généreuse âme;
Qu'une convention; qu'une affaire de ton;
Qu'un honneur aussi faux que l'est un vil jeton.
Cet honneur est d'honneur en telle pénurie
Qu'il peut décorer un chevalier..... d'industrie,
Un traître, un adultère, un professeur de jeu,
Ou quelque drôle, enfin, sans passé, sans aveu!
Palsambleu! ce serait vraiment par trop commode
Si l'on pouvait, usant d'un caprice de mode,
Reconstituer d'un coup de fer affilé
(Sans courir un grand risque) un honneur écroulé!

L'honneur est au plus fort : l'honneur au plus habile.
Malheur à l'impotent! Malheur au bras débile!

---

[1] Léonard de Vinci.

Que devient donc l'honneur d'un soldat glorieux
Qui dans une bataille a perdu les deux yeux?
Retiré pour toujours du belliqueux tumulte,
Comment donc pourra-t-il relever une insulte?
Rarement un mari peut venger son honneur :
Il est souvent occis par le vil suborneur :
Il semble se hâter de faire ainsi l'affaire
De l'amant ainsi que de la femme adultère.
Les drôles noceront sur son pauvre tombeau,
En le traitant encor de brutal tyranneau.
Il y a deux ans, un chevaleresque frère
Voulut venger sa sœur en couchant dans la bière
Un lâche séducteur (projet de Rodomont!) :
La balle du coquin vint lui casser le front.
Et c'est toujours ainsi ! La fortune contraire
A se jouer de nous semble en tout se complaire.

Vous croyez qu'un bretteur fait un vaillant soldat [1]?
Qu'on peut compter sur lui pour quelque coup d'éclat ?
Pas le moins du monde ! On sait par expérience
Qu'il ne pousse jamais le courage à l'outrance ;
Qu'il met un art prudent à ménager sa peau,
Et qu'un autre que lui mourra pour le drapeau !
Comment cela ? Mon Dieu ! le mystère s'explique :
Le vrai courage est froid, et non point hystérique;

[1] Cette page était écrite depuis longtemps quand parut l'article contre le duel par M. le général de Wimpffen. Nos opinions se rencontrent d'une façon singulière : aussi ai-je cité une page entière de ce remarquable travail.

Il tient sur un rempart du soir jusqu'au matin,
Méprisant les boulets, et le gel, et la faim.
Une mince valeur peut s'étaler une heure ;
Mais au premier revers on reconnaît le leurre :
Le désordre disjoint les rangs des faux Bayards :
On les voit devancer la tête des fuyards.
Et puis, je vous l'ai dit, le spadassin sait faire
Avec un art exquis choix de son adversaire :
Ni trop fort, ni trop faible; enfin entre les deux.
Il est aussi couard qu'il paraît chatouilleux.
Vous nommez avec moi tel bretteur feu et flamme [1]
Qui s'apaise devant une savante lame !

L'Église a de tout temps interdit le duel.
Des conciles divers le langage est formel :
Tous ils ont flétri du nom d'assassin perfide
Celui qui du combat sort vainqueur homicide.
Quant au piteux vaincu (le pauvre estocadé !),
Ils n'admettent en lui qu'un simple suicidé.
Le concile de Trente, austère, impitoyable,
Traite le duelliste en pécheur méprisable :
Il applique à son cas le plus fort châtiment :
Il l'excommunie et comprend expressément
Les témoins du duel dans la dure sentence.
Sont excommuniés ceux qui par leur présence
Paraissent simplement approuver ces combats ;
Qui vont en spectateurs à ces assassinats !

[1] Hiatus, mais largement autorisé quand il s'agit de locutions usitées dans la conversation.

L'honneur est satisfait! O l'étrange aphorisme
Qui s'en vient affublé d'un faux air de papisme!
Je demande à grands cris le nom de l'inventeur :
Est-ce un grand philosophe, un prophète, un bretteur ?
S'il existe, l'auteur, eh bien! qu'il nous excipe
Les raisonnements qui soutiennent son principe!
Quel est le dieu sanglant de sa religion?
Non! nul n'est l'inventeur de cette assertion :
Mais chacun la repète. O mouton de Panurge!
O docile public qui jamais ne s'insurge,
Et prend niaisement pour de l'argent comptant
Les propos tapageurs du premier charlatan!
Ce fut toujours ainsi : dans les siècles en herbe
Comme en ces jours brillants de notre âge superbe.
L'honneur est satisfait! donc, vainqueur ou vaincu,
Au duel je devrai de n'être plus cocu ?
Conrard n'aura jamais séduit ma triste femme?
Il sera galant homme, et non point cet infâme
Qui s'est glissé chez moi, rampant comme un voleur,
Pour prendre cent fois plus que mon or : mon honneur?
L'honneur est satisfait! Il faudra donc, en somme,
Tenir pour franc, loyal, un fort malhonnête homme?
Immoler à l'erreur? Abdiquer? — A ce coût
L'honneur n'est, à mon sens, pas satisfait du tout!
Satisfait? de quoi donc? d'agréer l'injustice?
D'accepter malgré lui les approches du vice ?
De toucher d'un fer noble un glaive soullié?
De rouvrir la maison à l'excommunié ?
De serrer sur le pré gaiement la main du lâche
Dont la chronique peur un instant fit relâche ?

Un béquillard devra contempler son honneur
S'en aller à vau-l'eau devant un insulteur?
A quoi bon donc mener une vie exemplaire?
Travailler jour et nuit en modèle de père?
Se tenir à l'écart du clan sans loyauté
Qui délaisse l'honneur pour la légalité?
Marcher droit, et ne point aller cueillir des armes
Au code pour duper à l'abri des gendarmes?
Vivre pauvre, insulté par la riche racaille
Qui sans vergogne du bien d'autrui fait ripaille?
Puisque l'honneur dépend du maniement parfait
D'une épée, ou d'un sabre, ou bien d'un pistolet,
Ne nous occupons plus que de passes, de feintes,
Des moyens d'éviter de perfides atteintes;
De prompts engagements et de dégagements;
D'attaques, de coups francs, de savantes parades,
De tailles, de coupés, et de coups d'estocades!
De votre fils changez donc l'éducation.
Laissez là la morale et la religion!
Placez-le chez Grisier, Gâtechair ou quelqu'autres,
Du grand art de l'escrime admirables apôtres;
Et que là, tout le jour du masque revêtu,
Il prenne des leçons de mondaine vertu.
« Tout beau, mon fils, tiens-toi droit! à dix pas regarde.
« Efface bien le corps, encore! encore! En garde!
« Halte! Il ne suffit point de savoir sa leçon!
« Il faut l'épée en main avoir l'air beau garçon.
« Le corps ferme. En avant! Touche le fer de quarte.
« Garde à toi! Je me fends. Eh! ne perds pas la carte!
« Vite un saut en arrière! Une, deux. Remets-toi!

« Pousse la botte. Un, deux. Bien fendu. Touche-moi.
« Avance. Le corps ferme et pars; puis touche en tierce.
« Vite un saut en arrière, ou bien je te transperce.
« Écoute les conseils de ton père et mentor!
« L'homme qui se bat bien ne saurait avoir tort;
« Triche au jeu, mon enfant, perpètre l'adultère;
« Dans des banques sans nom place-toi commissaire;
« Épouse un coffre-fort par droit d'enlèvement;
« Sans souci des cancans conduis-toi vilement,
« Vautre-toi dans le vice impudique sans honte;
« Les serments solennels! fi! n'en tiens aucun compte!
« Que tu serais niais de malmener ton goût!
« Un petit coup de fer réarrangera tout!
« Quand le fer a parlé, le public se découvre :
« La porte qu'on fermait avec fracas se rouvre;
« Et celui qu'on traitait en fourbe, en imposteur,
« Reparaît aussitôt comme un triomphateur! »
Mais d'où vient au public cette insigne faiblesse,
Et comment descend-il jusqu'à cette bassesse
D'opiner en faveur du bretteur qui a tort [1]?
Le gros public est lâche et redoute la mort!
Qui brave le trépas arrache sa louange :
Qu'il soit brillant de gloire, ou bien couvert de fange!
Il préfère donner au mauvais son appui,
Parce que le mauvais ressemble plus à lui!

---

[1] Quand l'hiatus n'offre rien de désagréable à l'oreille, je ne sais pas pourquoi on le répudierait : suivons en cela l'exemple de nos ancêtres en poésie. Si : *qui a tort* est mauvais, *hiatus* lui-même doit disparaître des vers.

Avec quel intérêt son esprit accompagne
Le brigand désolant les champs et la montagne !
Ne suit-il pas toujours avec anxiété
Le forçat qui s'enfuit du bagne détesté ?

Le courage du sang n'est pas le vrai courage,
Répétait Wellington; il échet en partage
A l'homme, aux animaux : surtout à ces derniers !
Parmi les animaux, surtout aux carnassiers !
Au lieu de s'élever, ah ! l'homme se dénigre
En vantant la valeur qui pare mieux le tigre.
Donnerez-vous les noms de courage ou valeur
A ce sentiment bas de stupide chaleur
Qui plaçait des fusils, des canons, la mitraille
Entre les hâves mains d'une folle canaille
Dans ces jours malheureux où l'on vit des Français
Tirer sur des Français ? Le comble des forfaits !
Prisez-vous à haut prix pareille canonnade ?
Faites-vous des héros des gens de barricade ?
Ah ! le public ne voit point que le spadassin
N'est la plupart du temps qu'un vulgaire assassin ;
Qu'il choisit avec art un débile adversaire ;
Que, rogue envers le faible, il se tient front en terre
Devant plus fort que lui ; qu'il brûle son encens !
Lorsque viendra le jour où les honnêtes gens
Se ligueront enfin contre le duelliste,
C'en sera fait enfin de son engeance triste :
Il s'évanouira, subitement, pareil
A quelque épais brouillard devant un beau soleil.

Chaque fois qu'un bretteur, tout gonflé de bravades,
Commencera le cours de ses rodomontades,
Qu'on le mène sitôt jusqu'au poste voisin;
Qu'on le confine là; qu'ainsi qu'un ours Martin
On le mette derrière un solide grillage,
Et qu'on inscrive sur le fronton de la cage
En lettres de deux pieds ces mots ronflants : « Il mord ! »
Un gardien au besoin en défendra l'abord.
Le bretteur n'est, ma foi, qu'une bête féroce
Qu'on devrait enfermer dans le fond d'une fosse.
Plastron parle fort mal, mais il se bat très-bien :
Il se battra pour plaire à son cher souverain!
A la Chambre c'est dans un désert qu'il déclame :
C'est son glaive qui doit lui servir de réclame !
Il court peu de dangers d'endommager ses os :
Il sait à bon marché se poser en héros.
J'aime autant le brigand des routes d'Étrurie
Qui demande au passant : « *Ou la bourse, ou la vie !* »
La place de Plastron est chez les malandrins
Qui gardent les chemins dans les marais Pontins.
Si vous n'aviez pour but que la seule justice,
Vous ne quêteriez point à l'entour de la lice
Les applaudissements d'un public tapageur.
La revanche du droit suffirait au lutteur.
Vous vous pressez d'aller chercher les journalistes;
Flatter les reporters, puissants panégyristes;
Demander à genoux un article d'éclat
Qui narre en ses détails l'histoire du combat.
Poseur ! vous vous battez surtout par vanterie :
Vous ne vous escrimez que pour la galerie.

Si le silence croît autour de votre nom,
Vite un bon duel pour réchauffer le renom !

Un honneur qui s'écroule au contact de l'injure
N'est point un bel honneur de puissante structure :
Il rappelle ces murs fameux de Jéricho
Que le cor d'Israël réduisait à zéro.
L'honneur n'est pas un acte éclatant, héroïque,
Que l'on pose en un jour d'enthousiasme épique ·
Un étendard conquis dans les rangs ennemis,
La prise d'un rempart aux cent mâchicoulis,
Une victoire même à Lépante ou Pavie :
C'est l'ensemble des faits qui composent la vie;
C'est un noble passé, sans reproche et sans peur;
C'est la pure vertu, la vertu dans sa fleur;
C'est cette féauté d'une pièce qui lie
Aux serments comme aux temps de la chevalerie;
Cette loyauté qui, soumise à l'examen,
Sacre du nom exquis de parfait *gentleman.*
Oh ! un honneur pareil, d'une essence si pure,
Demeure invulnérable en face de l'injure;
Il brave hautement le stupide soufflet,
L'insulte, les criards grincements du sifflet,
Les provocations, comme un bronze historique
Se rit des vents rageurs sur la place publique.
La neige peut cacher sous elle le beau front
D'un Dieu de Phidias; mais l'astre du jour fond
D'un seul de ses rayons la floconneuse nippe.
Devant l'honneur ainsi l'injure se dissipe.

L'honneur est un rocher assis en pleine mer :
Le granit disparaît sous le liquide amer
Quand souffle l'ouragan ; mais le calme ramène
Sur les flots radoucis la géante sereine.
Le flot tempêtueux des basses passions
Peut sembler engloutir dans ses convulsions
L'honnête homme vaincu : triomphe dérisoire !
Bientôt après l'honneur reparaît dans sa gloire.

Si vous voulez jeter sur la table de jeu
Votre honneur sans reproche, ainsi qu'un vil enjeu,
Ah ! battez-vous ! C'est la défaite ou la victoire !
Vous placerez l'honneur sur la rouge ou la noire,
Sur impair ou sur manque, et vive le hasard !
L'adversaire peut-être a mérité la hart.
Tant mieux pour lui, morbleu ! le coquin a la veine !
L'honnête homme paiera l'incomparable aubaine.
Si le respect de soi, la justice et l'honneur
Reposent sur un fer de deux pieds de longueur,
L'art de croiser l'épée est l'art le plus sublime ;
Les personnes d'honneur sont les seuls gens d'escrime ;
On ne doit du respect qu'au sabre et qu'au fleuret ;
L'honneur, quittant le cœur, passe dans le poignet :
Il n'a plus rien à faire avec la fleur de l'âme !
C'est dans le sang tout seul qu'il allume sa flamme.
La morale ne fait que crétins et fruits secs.
Il faut la remplacer par les saignants biftecks !
Brûlez tous les traités des graves moralistes !
Escrimez-vous sans cesse, aimables duellistes !

Que la ville devienne un immense salon
Où par le nom du fer l'honneur passe au félon.

Mais parlons des témoins : voilà la triste engeance :
Sans eux point de duel ! leur coupable ingérence
Solennise le cas sous un air doctoral,
Par des prétentions de grave tribunal.
Souvent quatre inconnus que la vanité fouette,
Qui pour avoir leurs noms couchés dans la gazette,
Ils happent l'occasion (et presque avec bonheur !)
D'appliquer les arrêts du *code de l'honneur*.
Le code de l'honneur (ô le sublime titre !)
Écrit et rédigé par quels gens ? à quel titre ?
Par quels législateurs ? Par de brûlants cerveaux
Qui comprennent le droit comme les Esquimaux !
C'est de Châteauvillard qui réunit en code
Les caprices sanglants de la gent à la mode,
Lisez ça : c'est cruel, idiot et bouffon :
Et cela semble écrit sur le cuir d'un plastron.
A l'épée, ah ! l'honneur exige qu'on se batte.
Habit bas ! Moins encor ! sans gilet ni cravate !
Au pistolet l'honneur exige l'habit noir ;
Point de chaîne surtout qu'on puisse apercevoir ;
Un pré ras sans un arbre égayant la nature,
Et l'arme parallèle à la pâle figure.
Surtout à trente pas, non point à trente et un,
Et pas plus à vingt-neuf : vous ne seriez qu'un Hun !
Ce n'est pas tout encor, car l'honneur se divise
En deux sortes d'honneur : l'un plein de gourmandise,

Qui demande la mort de l'un des combattants;
Et l'autre dont les goûts sont moins exorbitants,
Qui sait se contenter du premier sang qui coule :
Honneur genre escargot, qui sait se mettre en boule!
Telle espèce d'honneur vaut deux balles, tandis
Que telle autre en vaut une : un honneur plus exquis :
Encor de votre honneur vous ne restez pas juge!
Il est entre les mains des experts du grabuge,
Qui seuls ont le pouvoir de prononcer l'arrêt,
En exclamant bien haut : « *L'honneur est satisfait!* »
Si le ciel bénissait, sanctifiait la lice,
Elle verrait toujours triompher la justice :
Dieu conduirait le fer de l'intègre lutteur;
Le plomb sans s'égarer foudroierait l'insulteur.
Inutile d'aller courir les salles d'armes!
Le plus faible viendrait s'exposer sans alarmes,
Ou plutôt les duels ne seraient plus suivis :
Les mâtins querelleurs resteraient au logis!

Dieu l'a dit : « A moi seul appartient la vengeance!
« Seul je l'exercerai! Telle est mon ordonnance :
« Aime tes ennemis; s'ils ont soif, s'ils ont faim,
« Fais une part pour eux de ton vin, de ton pain.
« Tes bontés, tes bienfaits, consommant leurs défaites.
« Masseront des charbons enflammés sur leurs têtes.
« Je les ferai tomber dans leurs propres filets;
« Et dans l'enivrement de leurs honteux succès
« Je briserai soudain leurs chefs contre la pierre!
« Au feu je lancerai leur superbe poussière!

« Place en moi ton appui : cette fondation
« Vaut en solidité les rochers de Sion.
« Contre tes ennemis ma juste main s'avance,
« Ma droite opérera d'un coup ta délivrance,
« Et je te vengerai des mépris de Judas,
« Ah ! d'autant mieux que tu ne te vengeras pas ! »

Quand on croise le fer, c'est souvent par sa faute :
C'est qu'on a prélevé quelque chère maltôte
Sans honte et sans scrupule, aux dépens du prochain ;
C'est que l'on a chassé sans droits sur son terrain,
Fait la cour à sa femme ou bien séduit sa fille;
Déshonoré son nom ; avili sa famille.
Vous êtes provoqué? — C'est un mâtin qui mord!
— Eh non ! fouillez-vous bien ! bien sûr, vous avez tort.
Vous aurez tout au moins péché par imprudence,
Pour éveiller ainsi cette soif de vengeance.
Dieu sait si vous n'avez contre la charité
Commis quelque attentat de lèse-majesté?
— Je sais bien que le cas chez nous ne s'intronise :
Mais on se bat parfois par extrême sottise.
Un exemple. Crachet, entrant dans un café,
Heurte presque en passant un jeune ébouriffé
Qui savourait sans bruit la blonde bavaroise.
« Singulier déjeuner ! » exclame-t-il, et toise
Le consommateur d'un regard provocateur.
Celui-ci par hasard était rude jouteur.
On descend sur le pré ! D'un seul coup d'estocade
Crachet reçoit le prix de sa fanfaronnade.

On se donne la main. L'honneur est satisfait,
Mais le coup fatal. Avant de mourir, Crachet
Dit à l'ébouriffé : « Ne me cherchez plus noise ! »
« Vrai ! c'est un déjeuner sot qu'une bavaroise ! »

On se battait beaucoup dans certain régiment.
C'était la mode alors (rien du camp d'Agramant !) :
Une fièvre bizarre agitait les cervelles :
Chauds assauts, grands combats, mais pour des bagatelles !
Bien souvent assaillants et seconds réunis
Buvaient après le coup des tosts infinis.
Un officier du corps, cher à ses camarades,
Seul pouvait se vanter d'avoir fait tous les grades
Sans avoir dégaîné. Un vieux bretteur le sut,
Paria qu'il payerait au duel son tribut,
Et s'en vint souffleter au cercle militaire
Ce soldat respecté. Telle fut la colère
Des officiers présents, qu'ils prirent le truand
Par les jambes, les bras, par la tête et le flanc,
Et le jetèrent, vlan ! d'un bond, par la fenêtre.
Il mourut sans avoir pu voir venir le prêtre.
On comprit en haut lieu cette indignation.
Le public excusait cette exécution.
En longueur on traîna l'affaire non biffée,
Qui mourut, par le temps sagement étouffée.

Si vous me demandez pourquoi ce préjugé
Est par l'opinion à ce point protégé,

Je vous retournerai vers la vanité sotte
Du frais parvenu qui vivement se décrotte.
Le bourgeois a conquis les droits seigneuriaux
Lorsque quatre-vingt-neuf établit ses niveaux :
Hélas! il veut aussi (bizarre petitesse !)
Jouir des préjugés de l'ancienne noblesse.
Il tient à se montrer délicat, chatouilleux
Sur le faux point d'honneur tout aussi bien qu'un preux.
« Quel malheur qu'il ne peut comme au temps de ses pères
« Dégaîner dans la rue ou sous les réverbères ! »
Se battre à tous propos a son parfum des cours,
Et donne à la roture un reflet des vieux jours.
Qui sait ? n'a-t-il pas eu des aïeux à Versailles,
De gauche chez les grands ou dans les valetailles ?
Accordez-lui qu'avec son intrépide ardeur
Il aurait fait jadis un fort propre seigneur ;
Qu'il aurait manié le glaive comme l'aune ;
Qu'il aurait figuré noblement près d'un trône ;
Qu'un simple paletot n'était pas fait pour lui ;
Que son corps demandait un plus coquet étui,
Un pourpoint de velours, des jabots, des dentelles,
Pour faire le galant dans les hautes ruelles !
Le *calicot* musqué, fils d'un lourd paysan,
Se croit, l'épée en main, issu de d'Artagnan.
On dirait qu'il en veut à la blonde cannelle
Qui l'a fait ce qu'il est, et l'homme et l'escarcelle :
Et pourtant du piment il est bien l'obligé !
Il est près de penser qu'il avait dérogé.
Jamais d'allusions à son ancien commerce !
Gardez-vous-en bien ! C'est là que le bât le blesse.

Vous vous attireriez un courroux sans égal.
Calicot-d'Artagnan prendrait sa Durandal.
Après s'être battu, le plus rustre bonhomme
Se pense quelque peu consacré gentilhomme.
C'est là qu'il faut chercher le secret du duel,
Secret qui lui conserve un dernier grain de sel.
La chevalerie a fini quand Don Quichotte
Apparut lance au poing, prisonnier dans sa cotte,
Cherchant des ennemis par plaines, par chemins :
N'en trouvant plus ! forcé d'attaquer les moulins !
Le duel périra lorsque le ridicule
Aura fait éclater la savonneuse bulle.
Les sages ont parlé : assez prêché ! Thalès
Peut se taire ! il nous faut un nouveau Cervantès.
Ah ! la lumière enfin se fait ! En Angleterre,
L'arrogant préjugé déjà roule par terre !
Un homme comme il faut, un homme de bon sens,
Ne voudrait, n'oserait plus se battre céans.
Si quelque député descendait dans la lice,
Le corps électoral vite en ferait justice.

Oh ! le théâtre a sa responsabilité,
Lui, de tout préjugé serviteur éhonté.
Il sert ce que l'on veut ! Tragédien ou Jocrisse,
Il se moque du fond, pourvu qu'on applaudisse.
L'hypocrite sait prendre un air sacerdotal
Jusques en distillant un poison immoral.
Il prétend enseigner, ce burlesque sceptique
Qui n'est que laquais de l'opinion publique.

C'est ainsi qu'il se montre au duel indulgent :
Pourquoi pas? le duel fait encor de l'argent,
Ne faut-il point d'abord prendre soin de la caisse?
Si la recette est bonne, eh! qu'importe la pièce?
Chaque fois qu'un auteur veut faire du héros
De son drame un Bayard en chair vraie et en os,
Et que ce héros n'est point soldat, il fomente
Aussitôt un duel dans l'intrigue galante.
Le niais écrivain croit qu'on ne peut avoir
Du courage autrement quand on porte habit noir!
Un civil a besoin de présenter ses preuves :
Comme si les galons seuls tenaient lieu d'épreuves!
Le *Duc Job,* si moral, si plein d'honnêteté,
Pèche lui-même par cette immoralité.
Il faut que pour un mot, une expression louche,
Et sans nécessité, le duc prenne la mouche;
Que, jusqu'alors si sage, il devienne enragé;
Qu'il immole au sanglant et bête préjugé.
Sans ce fatal défaut l'œuvre serait parfaite :
La voilà sur un point tristement contrefaite,
Et plus propre qu'une autre à propager l'erreur,
Puisqu'elle est composée avec plus de bonheur.

SONNET DE CONDOLÉANCE

A Monsieur et Madame Oscar-Peltzer-Bredt.

Composé à l'occasion de la mort de leur fille Stéphanie, décédée à l'âge de sept ans, au château de Rénal, le 17 septembre 1881.

Vous aurez ignoré les chagrins de la terre,
Belle enfant, et ces pleurs qui nous brûlent les yeux,
Car vous avez passé des bras de votre mère
Dans ceux des purs esprits qui parcourent les cieux.

O destin entre tous digne de notre envie
(Et qui doit adoucir notre juste douleur)!
Vous n'aurez, Stéphanie, en l'une et l'autre vie
Connu que le bonheur!

Que de fois nous disions : « Cette enfant est un ange
« Que le Seigneur a pris dans la sainte phalange
« Pour la laisser venir parmi nous résider!

« Que peut-il lui manquer pour faire une immortelle?
« — L'aile? »
— En la rappelant, Dieu vient de la lui donner!

L'AMI MYSTÉRIEUX

A Monsieur Alfred de Musset

(A propos de sa *Nuit de décembre*).

Du temps que j'étais écolier,
Le soir, j'allais souvent prier
Dans la chapelle solitaire.
Près de moi rêvait sur un banc
Un jeune homme vêtu de blanc
Qui me ressemblait comme un frère.

Ah! rien n'égalait la douceur
Du regard pacificateur
Qui descendait de sa prunelle!
Et lorsque je fermais les yeux,
Je sentais sur mon front pieux
Passer comme un frôlement d'aile.

Je le croyais de même sang,
Ce jeune homme vêtu de blanc
Qui me ressemblait comme un frère.
Je lui demandai mon chemin :
Car je m'ingéniais en vain
A m'orienter seul sur terre!

Quoiqu'il ne me répondît rien,
En observant bien son maintien,
Je compris, malgré son silence,
Qu'il ne me quitterait jamais;
Qu'en lui si je me confiais,
Il suffirait à ma défense.

Si vous aviez vu sa douleur,
Sa hâve et mortelle pâleur
Quand je commettais quelque faute!
J'avais pitié de son chagrin,
Mon œil s'humectait : à la fin,
Tous deux nous pleurions côte à côte.

Mais lorsque je suivais les pas
De Celui qui tendit les bras
Vers tous ceux qui souffrent sur terre,
Son front devenait radieux;
Il semblait qu'un reflet des cieux
L'irradiait de sa lumière.

A l'âge où mon sensible cœur,
Brûlant d'une naissante ardeur,
Caressait sa jeune chimère,
Pensif et morne, il se tenait
Non loin de moi : car il voyait
Venir ma première misère.

Lorsque je me rends au tombeau
Où dort sous un frêle arbrisseau

La moitié même de ma vie,
C'est lui que je trouve à genoux
Sur le marbre ombragé de houx,
Lui qui me console et qui prie.

Durant ces nuits où le sommeil,
Pour calmer les sens en éveil,
Lutte du soir jusqu'à l'aurore,
Où de notre sein sans repos
Sortent nos cris et nos sanglots
Ainsi qu'une lave sonore,

J'apercevais à mon chevet
Ce jeune homme doux et discret
Qui me ressemblait comme un frère.
Dans sa main il prenait ma main :
Il me semblait, pauvre orphelin,
Que j'avais retrouvé ma mère!

Qui donc es-tu, toi qui dans cette vie
Te fis mon pilote au départ?
Qui relevas ma jeunesse amollie?
Qui viendras en aide au vieillard?
Ah! que ta tendresse a de charmes
Quand la fortune me sourit!
Comme, durant l'épreuve et les alarmes,
Tu sais sécher les déchirantes larmes
Que fait couler un sort maudit!

Quel est ton nom? — Je le devine!
Le doute est pourtant un tourment.
Oui, ta mission est divine :
J'en juge par ton dévouement.
Ah! tu mérites que je t'aime,
Hôte qui m'apportes la paix!
Car près de moi, dans ta tendresse extrême,
Comme le jour tu veilles la nuit même,
Sans vouloir te lasser jamais.

Soit que je rie ou que je pleure;
De mon cœur quel que soit l'élan;
Le jour, la nuit, n'importe l'heure
Que l'aiguille marque au cadran,
Aussitôt que ma voix t'appelle.
Je te vois soudain accourir!
Ou bien plutôt, ami sage et fidèle,
Tu ne t'es point de la longueur d'une aile
Séparé du pauvre martyr!

Tu m'as suivi dans toutes les contrées :
Chez le Saxon, chez le Germain,
En Amérique, aux savanes cuivrées,
Sur les bords déserts du Jourdain;
Aux pays souillés d'hécatombes,
Comme sous le pont des Soupirs:
Tu me menas au sein des catacombes,
Pour me montrer les vénérables tombes
Où dorment les premiers martyrs.

Partout où l'implacable haine
Du sort m'éprouva sans pitié;
Partout où j'ai traîné ma peine,
Ainsi qu'un boulet à mon pied !
— Je traitais de plaintes chagrines
Les arrêts du penseur profond !
Autour de moi je n'amasse que ruines ;
Seule aujourd'hui la couronne d'épines
Reste maîtresse de mon front.

LA VISION

Nous n'avons point le même sang,
Me dit l'homme vêtu de blanc,
Et pourtant, sans être ton frère,
Nier notre fraternité
Semblerait une iniquité :
Car nous avons le même père.

Sois sans crainte : je te conduis !
Car ma route mène au pays
Où l'on est heureux, ou l'on prie
Pour ceux qu'éprouve le malheur
Et qui du sein de leur douleur
Invoquent la mère patrie !

Tu marcheras jusqu'au tombeau,
Chargé de ce pesant fardeau
Auquel nul ne se peut soustraire.
Courage, ami ! je t'aiderai :
Nouveau Simon, je porterai
Ta lourde croix jusqu'au Calvaire !

Je ne suis pas le vague esprit
Que Musset adore et poursuit :
Je ne suis point la Solitude !
Je suis ton Ange Gardien,
De ta faiblesse le soutien :
Je mène à la béatitude !

Paris, 1852.

LE CARILLON DE BRUGES

IMITÉ DE LONGFELLOW

A Monsieur le Baron Misson

et Madame, née Baronne du Fontbaré de Fumal.

Sur le vaste marché de la ville brugeoise
S'élève un vieux beffroi qui fut brûlé trois fois
Et trois fois reconstruit. L'antique tour bourgeoise
Veille sur la cité comme au temps des tournois.

Par un matin d'été je regardais du faîte
La terre secouer la noire obscurité,
Pareille à la beauté qui, l'an révolu, jette
Le voile protecteur de la viduité.

Le paysage empli de villes, de bourgades,
De hameaux répandus sur le sol ondulé,
Boisé, sillonné d'eaux et de vapeurs blafardes,
Semblait un bouclier en argent ciselé.

A mes pieds tout dormait. De rares cheminées
(Celles qui surmontaient les plus pauvres réduits!)
Projetaient dans les airs des vapeurs saumonées,
Qui montaient s'éclipsant comme de blonds esprits.

Nul bruit ne m'arrivait de la cité. L'aurore
Porte en ses flancs rosés le silence serein !
Mais je sentais vibrer la vieille tour sonore
Sous les lourds battements de son âme d'airain.

Je regardais sous moi l'hirondelle légère,
Voletant alentour des piliers anguleux.
Je me croyais plus près du ciel que de la terre!
L'homme avait disparu tout à fait de mes yeux.

Soudain le carillon mit en branle ses cloches :
Le beffroi frissonna; chaque pierre s'émut
Des étranges accents du vieux bronze : débauches
De sons peu patronnés par le grave Institut!

Ces bizarres accords sonnaient comme le psaume
Que chantent dans le chœur les nonnes d'un couvent.
Parfois un timbre plus fort retentissait comme
La puissante oraison d'un mâle desservant.

Je me mis à peupler cette ville déserte
Comme aux temps glorieux où Bruges sur la mer
Étendait son trident. Dans la campagne verte
Je voyais revenir Baudoin au bras de fer,

Amenant de Paris sa superbe compagne,
Judith aux cheveux d'or, fille de Charles deux,
Rappelant trait pour trait son aïeul Charlemagne
Par la fierté du port et par l'éclat des yeux.

J'assistais frissonnant aux sanglantes matines
Que commandaient Coninck et le vaillant Breydel,
Et je voyais tomber des vieux remparts en ruines
Les soldats acculés de Philippe le Bel.

Je voyais naviguer les vaisseaux de Venise
Sur les larges canaux si peuplés autrefois.
Une escadre, venant des eaux de la Tamise,
Voguait guerrièrement, escortant Édouard trois.

Je voyais chevaucher le grand *ruwaert* de Flandre,
D'Artevelde, entouré de seigneurs, d'écuyers;
Fastueux comme un roi, brillant comme Alexandre,
Et traînant après lui dix mille communiers.

Je voyais s'avancer les lances espagnoles
Comme le flot mouvant d'une inondation.
Suivaient les Valençais avec leurs espingoles,
Accourant tenir tête à l'insurrection.

« Mort! mort à l'étranger! » Cette clameur sanglante
De Nieuport à Namur, de Bruge à Amsterdam
Sonnait comme un tocsin à la voix déchirante.
Partout on abattait l'étendard castillan.

Puis je sentais frémir l'immense territoire
Au branle belliqueux de la cloche de Gand,
Qui criait d'une voix éclatante : « Victoire!
« Oui, victoire! aussi vrai que mon nom est Roland! »

Le bruit des chariots sur le pavé sonore,
Les cris des maraîchers parcourant la cité,
Vinrent chasser enfin ces rêves de l'aurore
Devant le souffle ardent de la réalité.

Jugez de ma surprise en contemplant la place,
Où grouillait au soleil une foule en émoi,
D'apercevoir déjà sur le brûlant espace
S'étendre de son long l'ombre du vieux beffroi.

Londres, juin 1862

ANDANTE CAPRICCIOSO

SONNETS ET PIÈCES DIVERSES

A MES VERS

Sonnet.

O vers qui de mon cœur sortiez aux jours d'orage
Comme sort d'un volcan un fleuve rugissant,
O vers où je mettais et mon âme et mon sang,
Vous voilà reposant sur cette morte page.

Que reste-t-il de vous (étrange destinée!)?
Un écho qui s'éteint, un pâle souvenir,
Un sanglot étouffé, l'haleine d'un soupir,
Le parfum affaibli d'une rose fanée.

Faut-il vous réveiller, ô chanson que ma voix
Avec tant de plaisir entonnait autrefois?
Chers refrains oubliés, irai-je vous rapprendre?

J'essaierais vainement de retrouver l'accent
Qui faisait de mes vers un flot incandescent!
Il est mort, le passé : laissons dormir sa cendre!

Paris, 4 septembre 1882.

LE SONNET

SONNET

A Monsieur Albert Mathieu, juge.

Un sonnet ne se peut faire de parti pris :
Pas plus qu'un madrigal, qu'un rondel, qu'une stance.
Il naît sans qu'on s'en doute ; il vient sans qu'on y pense :
Comme sort un rayon quand s'ouvre un brouillard gris.

Quand on vise un sonnet, à coup sûr on le manque !
Sa forme importe peu si le fond sans couleur
N'offre rien à l'esprit : foin du billet de banque
Dont on ne peut solder en écus la valeur.

Ah ! si le sonnet n'a que peu de mots à dire,
Il faut que son sujet soit digne de la lyre,
Qu'il vibre agilement sous l'inspiration,

Et soit paré des dons d'une riche nature.
Le sonnet doit porter dans sa frêle ossature
    La moelle même du lion.

A MA NOURRICE

Sonnet.

Ange des jeunes jours, bonne et vieille nourrice,
Je n'ai point de mérite à te faire du bien!
Je ne m'impose pas le moindre sacrifice,
Et je puis t'assurer que tu ne me dois rien.

Tu voudrais cependant de ta reconnaissance
Pouvoir me présenter un gage solennel!
Le pauvre est mille fois plus puissant qu'il ne pense :
La voix de l'indigent monte droit dans le ciel.

Quand tu traverseras le morne cimetière,
Arrêtoi-toi parfois devant le saint calvaire,
    Aux pieds du grand supplicié :

Et là, te souvenant de ma longue misère,
Offre au roi de ton cœur une tendre prière
    Pour un autre crucifié!

ARRIVÉ!

Sonnet.

Enfin le voilà roi : la fortune jalouse
Gît par terre vaincue. Il efface le sang
Qui rougit ses deux mains. Il déchire la blouse
Qui l'a fait parvenir jusques au premier rang.

Il compose sa cour de personnes obscures
Faites pour obéir : il lui faut de l'encens
Comme à Louis quatorze! Il jette les ordures
Qu'il ramassait jadis, à la tête des gens!

En parvenu brutal, il commence l'épreuve
De son jeune pouvoir en faisant maison neuve :
Et savez-vous quel est le premier déposté?

Ce matin il a fait flanquer en pleine rue
Sa maîtresse d'hier, sans argent, presque nue :
La liberté!

Paris, le 15 décembre 1878.

A M. LE COMTE

DE BARRAL DE MONTEAUVRARD

Sonnet en tête d'un missel.

(Turin. Italie.)

Ah! quelle que soit l'heure où vous prendrez ce livre,
Soit de jour, soit de nuit, songez qu'en quelque lieu
Depuis le sol glacé de la neige et du givre
Jusqu'au pays brûlant de la Terre de feu,

On offre au Créateur un divin sacrifice.
Ouvrez donc ce missel (n'importe à quel feuillet)
Et suivez : quelque part, élevant son calice,
Un saint prêtre avec vous lit le même verset.

Nul n'est seul à prier : tout psaume, tout cantique
Rencontre en son chemin, sur la route des cieux,
Des chants qui vont trouver le concert extatique
Des Bienheureux.

Faisons de notre vie une longue prière,
Afin que, quand viendra ce moment solennel
Où sur l'ordre d'en haut nous quitterons la terre,
Notre hymne commencé s'achève dans le ciel.

SONNET DE L'HIRONDELLE

A Monsieur Victor Corbizier de Méaultsart.
Conseiller de la Cour de cassation (Belgique).

J'ai fait tomber une hirondelle
D'un coup de fusil mal lancé.
Mais où ? Quel buisson la recèle ?
Ou bien, quel fouillis herbacé ?

Hier j'ai chanté des sérénades.
Se perdaient-elles dans l'éther ?
Quel œil peut suivre des roulades
Fuyant sur les ailes de l'air ?

J'ai retrouvé dans l'aubépine
Qui borde la forêt voisine
L'oiseau vivant près d'un sentier.

Sans chercher ma chanson joyeuse,
Dans le cœur de mon amoureuse
Je l'ai retrouvée en entier !

Bruxelles, 20 novembre 1878.

TREIZE A TABLE

Sonnet.

Pauvre ami! que le nombre treize
Poursuit et met si mal à l'aise
Que l'on te vit abandonner
Pour lui le plus friand dîner

Sans avoir goûté du potage !
Ce nombre, ennemi de ton sort,
Qui glace en toi vie et courage,
T'offre l'image de la mort!

Erreur, sacrilége et démence
De croire que la Providence,
S'abaissant au-dessous de tous,

Irait jouer nos destinées,
A ses hauts décrets enchaînées,
Sur un nombre choisi par nous!

31 août 1870.

LA GLOIRE

*Sonnet à Sa Majesté X***.*

Quoi! ta couronne impériale
Ne suffit plus à ta fierté?
Tu veux joindre une capitale
A ton empire redouté?

Tu suis ton armée à distances :
C'est la guerre sans se gêner!
Tu pousses des reconnaissances
Pour mieux digérer ton dîner.

Tandis que tes pauvres soldats
Gèlent, meurent dans les combats,
Dans les délices tu te vautres!

Tu feins d'oublier, Empereur,
Gris de vaniteuse fureur,
Que la gloire est le sang... des autres!

LE SOLEIL DE MINUIT

SONNET

*A Mademoiselle la Princesse Marie ***.*

(Écrit au bal sur son carnet.)

Arrêtons un instant nos tours de valse folle!
Allons voir au balcon ce soir qui fuit sans nuit :
Car ce long jour de juin de lumière raffole.
Vivent les feux brillants du soleil de minuit!

Sur les flots tremblotants de la Néva nacrée
L'astre du jour paraît nous faire ses adieux.
Point du tout! le voilà sur la brume empourprée,
Qu'il reprend lentement sa course dans les cieux.

De rose et d'incarnat la cité se colore,
Sans s'allumer pourtant : car cette étrange aurore
N'a point du jour entier les reflets glorieux.

Comme moi le soleil adore la plus belle!
Il s'est réfugié près de votre prunelle :
Ah! ses plus purs rayons ont passé dans vos yeux.

Saint-Pétersbourg, 25 juin 1853, à minuit.

LA GRENOUILLE

Sonnet à M...

Cher ministre, plus je me fouille
Pour composer votre écusson,
Plus je trouve que la grenouille
Conviendrait mieux que le lion.

Depuis hier soir vous êtes comte,
Et vous ne possédez encor
Que votre diadème d'or.
Prenez mon animal, sans honte !

Ah ! comme ce batracien,
Servant d'emblème, ferait bien
Dans l'écusson d'un politique !

Lui connaissez-vous des rivaux
Dans l'art précieux et pratique
De bien nager entre deux eaux ?

LA CONSIGNE

A Monsieur et Madame Guillaume Hoorickx.

Le soldat idéal ne sait que sa consigne :
Le cœur ne compte plus, et l'esprit vaut autant ;
Il obéit soudain sur un mot, sur un signe,
De même qu'un muet à la cour du sultan.

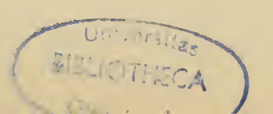
La guerre est déclarée, et la troupe s'avance,
Et les soldats s'en vont demandant en chemin
Pourquoi des longs combats on va courir la chance,
S'il s'agit du pays ou bien du droit divin.

« — Allons-nous de ce pas défendre nos frontières?
« Pour quel motif vient-on nous demander du sang?
« Les soldats ennemis sont, après tout, nos frères.....
« — Silence dans le rang!

« Le déserteur est là, debout contre la grille »,
Dit le sergent. « En joue! il faut qu'on le fusille.
« La poitrine est à nu : visez bien au milieu!

« — Ah! laissez-moi partir! la douleur m'exaspère »,
Crie un pauvre conscrit. « Ce coupable est mon père
« — Feu! »

Potsdam, 1866



SONNET DU BOUDOIR

I.

Stella n'a jamais vu l'aurore :
Ces feux-primeurs que le soleil
Offre lorsqu'il n'a point encore
Montré son visage vermeil.

Stella fait grasse matinée,
Ne mange que foie et homard;
Sur sa jeune face fanée
Elle couche déjà du fard.

La coquette est toujours en fête,
Sans cesse on la rencontre en quête
De nouveaux bals, concerts, repas.

Plus qu'une femme de Turquie
Pourtant Stella bâille et s'ennuie.
— Eh! Stella ne travaille pas!

SONNET DU MAGASIN

2.

Manon se lève avec l'aurore :
Elle descend de l'entre-sol
Au magasin, lève le store
En chantant comme un rossignol.

Voyez sa main nerveuse et fine,
Serrant l'éponge ou le torchon
En forme de tire-bouchon,
Courir sur la lisse vitrine!

Et puis elle allume le feu,
Place chaque objet en son lieu :
Rubans, bonnets, chapeaux de paille.

La charmante enfant n'a, je croi,
Pas un instant d'ennui. Pourquoi?
— Manon travaille!

Paris, 1876.

LE SAINT DE PIERRE

SONNET

A Monsieur de Dorlodot-Pirmez.

Sur le porche roman de notre cathédrale
Est un vieux saint que j'ai pris en affection
Dès mon enfance : un saint à la mine rurale,
Qui donne à tout passant sa bénédiction.

Soit qu'il neige, ou qu'il vente, ou que gronde l'orage,
Ou que le soleil luise en l'azur qui fait dais,
Le sourire divin qui luit sur son visage
Doux et compatissant ne le quitte jamais!

Chaque fois que je passe auprès de la statue,
Mon âme à mon insu se recueille à sa vue.
Je lui parle et lui dis avec humilité :

« Bon saint! donne à mon cœur la force de ta pierre,
« Afin que, triomphant de l'humaine misère,
« Mon front prenne un rayon de ta sérénité! »

SONNET DE LA NEIGE

A Monsieur le Chevalier Alexis Wyns de Raucourt.

Descends, descends gaiement, ô voltigeante neige;
Habille les sapins frissonnants dans les bois;
Emplume les chemins et les rustiques toits;
Fouette des noirs corbeaux le lugubre cortége!

O neige! d'où viens-tu? D'où tombent donc ces fleurs
Aux corolles d'argent? Qui verse les corbeilles
D'où sortent ces cristaux? Sur les saintes hauteurs
Quelle main se plaît-èlle à tisser ces merveilles?

Si tu trouves gisant par terre un mendiant,
Jette-lui ton manteau. A son front défiant
Fais de ton doux duvet un oreiller sortable,

Afin que s'endormant de son dernier sommeil,
Il meure en rêvant d'or et d'horizon vermeil.
Mieux que maint riche ainsi tu seras charitable!

LE GÉNIE

Sonnet à M. Meyerbeer.

Ah! lorsqu'apparaît le génie,
Il reçoit le salut de tous.
Qui le conteste? qui le nie,
Sinon la tourbe des jaloux?

S'informe-t-on de quelle école
Il tire son brillant renom?
S'il a son *credo?* son symbole?
Cherche-t-on à savoir son nom?

Non! pas plus qu'on ne le demande
Au sublime éclair qui commande
Aux regards dans le ciel ardent,

Lorsque, déchirant le nuage,
Il trace un lumineux sillage
De l'Orient à l'Occident!

Spa.

SOLDATS DE BOIS ET SOLDATS VIVANTS

A Monsieur de Smet, ancien député,

Et Madame, née de Borman.

APOLOGUE

Les soldats ont toujours été jouets de princes
Quelque peu voleurs de provinces.

Un empereur haut couronné
Remit un jour à son fils premier-né
Pour son Saint-Nicolas un grand *jeu de bataille :*
Cinq cents soldats de bois
Chargés de faire des exploits
Sous la direction de la noble marmaille.
Tout marcha pas trop mal pendant un certain temps,
(Sans trop de bris pour les fragiles gens !)
Lorsqu'un beau jour le dieu, patron de la mitraille,
Enflamma le cerveau de l'impérial gars.
Possédés des fureurs de l'implacable Mars,
Les soldats bruns vainqueurs mirent les bleus en pièces.

Quand l'Empereur apprit qu'on jouait de ces pièces
A la chambre d'enfants, il fut fort dépité.
Dépouillant sans façons sa sainte majesté,

(En bonne et vulgaire colère)
Comme un simple particulier
Il gravit l'escalier
Quatre à quatre et s'en vint trouver le meurtrier.
Là, d'une main qu'aurait prisée une mégère,
Il fit pleuvoir les coups sur le royal derrière.
L'enfant cria, pleura, poussa force sanglots,
En un mot remplit le programme
Comme le dernier des marmots.
« — Ça t'apprendra, gredin, à jouer pareil drame,
« Dont le sujet est pris chez les rois visigoths ! »
L'enfant répondit à son père :
« — Mon Dieu ! la belle affaire !
« Ne fais-tu pas bien pis quand tu vas à la guerre ?
« Un massacre de bois te fait perdre le sens :
« Sans scrupule tu fais bien *massacrer les gens !* »

Vienne, 1857.

SON FAIT AU VÉSUVE!

A Monsieur et Madame Misson de Munck.

SONNET-BOUTADE.

Mont malpropre, enfumé, que ta gloire est surfaite !
Me disais-je en glissant sur ton cône croulant.
Ton soi-disant sublime ou majestueux faîte
Ne serait qu'un *monceau* de terre en Oberland !

Les foudres, les éclairs de ton noir orifice,
Malgré leur bacchanal (j'en demeure marri),
N'approchent que de loin un beau feu d'artifice
Tiré par notre Ruggieri.

Malpropre est ton vrai nom : l'eau du ciel ne te lave;
Tu vomis de la boue et de la jaune lave
Lorsque tu fais le rodomont.

Tes feux intérieurs, épouvantables mines,
Entassent sur tes flancs des ruines sur des ruines.
En somme, tu n'es qu'un *sot mont!*

Résina, 6 février 1864.

CAMPO SANTO

Sonnet.

A Monsieur Edmond de Meester de Bocht.

Tu veux savoir pourquoi je vais me promener
Presque chaque matin jusques au cimetière?
Comment je puis passer souvent une heure entière
Parmi les morts? Ce qui chez eux me peut charmer?

Te le dirai-je, ami? les morts, je les jalouse!
Les chagrins d'ici-bas laissent en paix leurs os.
Leur combat est fini : sous la sainte pelouse
Couchés sur leurs lauriers, ils goûtent le repos.

J'y vais pour consoler mon âme qui s'attriste.
J'y vais pour promener mes chimères d'artiste
Et retremper ma foi dans la rédemption.

Car dans ce champ pieux de paix et de silence
Chaque herbe qui frémit me parle d'espérance;
Chaque marbre jauni, de résurrection.

Rome, 1864.

LES MATÉRIAUX DE LA GRANDEUR

Sonnet.

A Monsieur Émile de Munck.

Vous souvient-il à vingt-cinq ans
Comme l'on admire la gloire?
Les moindres héros de l'histoire
Nous semblent dignes de nos chants.

Le renom à tel point nous soûle
Que nous ferions même la cour
Aux snobs bruyants à qui la foule
Jette des lauriers d'un seul jour!

Considérée en son ensemble,
A distance la grandeur semble
Faite de cent sublimités.

Voyez de près la mosaïque :
Elle offre un assemblage unique
De hontes et de lâchetés.

L'ORGUE DE BARBARIE

Sonnet.

A Monsieur et Madame de Munck-Schoulten.

Monotone instrument, toi! tyran de la rue,
Que l'on voit s'avancer au pas de la tortue
Sous les ardeurs d'août, par les froids de Noël,
Porté sur l'humble dos d'un hâve ménestrel!

Ta voix aigre et criarde entonne l'ariette,
Passe aux mâles accents des hymnes du combat,
Et finit en polkant quelque fol entrechat.
Après avoir pleuré les malheurs de Juliette.

Tu lamentes toujours (même tes airs joyeux),
Et tout semble sortir d'un gosier misérable
Comme la maigre main qui fait mouvoir tes jeux!

Notre vie est peut-être à cet orgue semblable :
Car l'excès de la joie et l'excès des douleurs
Viennent également mettre en nos yeux des pleurs!

Ratisbonne, 1869.

COMMENT
IL SE FAIT QUE JE VOUS AIME

Sonnet.

Laurence, vous voulez savoir
Comme il se fait que je vous aime?
Mon secret est un court poëme.
C'était beaucoup que de vous voir.

Pas tout! Beauté n'est qu'étiquette
Pour celui qui n'a plus vingt ans,
Et je n'aime qu'après enquête :
Mon cœur a le pas sur les sens.

Hier encore mon âme morte
N'avait point entr'ouvert sa porte
A vos amours hospitaliers.

Ah! si vous y régnez, ma belle,
C'est depuis qu'en votre prunelle
J'ai lu que vous m'aimiez!

Wiesbaden, 25 juin 1863.

FABLE

COMPLAINTE D'UNE GIROUETTE

A Monsieur le Vicomte Eugène Desmaisières,
Ministre résident.

Pauvre ouvrière sans syntaxe,
Sans esprit, sans talents, je tourne sur mon axe
Nuit et jour, sans trouver un instant de repos.
Le moindre zéphyr m'inquiète.
Mais c'est bien pis alors que souffle la tempête :
Je crois au retour du chaos !
Je fais en mon désordre extrême
Plus de mille tours sur moi-même.
Je grince, je pousse des cris
Dans mon effroyable roulis.
Les lamentations de ma plaque volage
Terrorisent le voisinage.
O politicien ! tu serais mieux céans
Que moi, fragile objet que l'ébattement lasse.
Le destin aurait dû te caser à ma place,
Toi qui fais ton métier de suivre tous les vents !

Paris, 25 janvier 1878.

TIR AUX PIGEONS

SONNET.

A Monsieur Auguste Solvyns (Belgique),
Vice-président de la Société protectrice des animaux.

Demain : *tir aux pigeons!* Pour le sport, grande fête!
Les *cabs* sont retenus; nettoyés, les *landaus;*
Plus un *car* à trouver! Chacun court et s'apprête,
Et la fièvre a saisi tout le monde des eaux.

Les garnis sont loués, le grand hôtel se bonde;
Les fusils, accourus de vingt lieues à la ronde,
Traversent la cité dans leurs jaunes étuis.
On rencontre au salon, ce soir, tout le pays!

Sur les mille pigeons que l'on apportera,
Cent seront tués net; un quart s'envolera;
Le reste ira souffrir longtemps dans les luzernes

D'où partiront leurs cris et leurs appels pressants.
Hérode est le patron de ces sportsmen modernes :
Nouveaux *massacreurs d'innocents!*

Monaco, 5 février 1877.

L'ÉCORCHEUR

Sonnet.

Auprès d'une vieille parente
Aussi perverse que pédante,
Et que du fond du cœur tu hais,
Tu fais le rôle de laquais.

A vingt ans! quoi? (jeunesse étrange!)
Ton cœur n'a qu'une passion :
L'amour de la succession!
Va-t'en au loin, âme de fange!

Je te compare à l'écorcheur
Traînant la bête avec lenteur
Jusqu'à l'enclos où l'on dépèce.

Inexplicable jeu du sort!
Tous deux vous cherchez dans la mort
Et vie, et confort, et largesse.

DARWINISME

*Sonnet à M***.*

Toi qui tiens à poser en philosophe austère,
On te soupçonnerait par moments pris de vin,
Tant ta parole est rauque, et ton geste colère,
Quand tu viens réfuter la thèse de Darwin!

Je ne suis point payé pour te donner du linge,
Ne comptant point parmi tes friands héritiers;
Mais si l'on me disait que tu descends du singe,
Au physique je le croirais bien volontiers.

Au moral, cher monsieur, c'est toute une autre affaire!
Le macaque, des bois aimable locataire,
Est riche en qualités de franc et bon aloi.

On chercherait en vain dans les folles familles
Des orangs, des sajous, des magots, des gorilles,
Un spécimen de sot aussi méchant que toi!

SONNET A MA DAME

IMITÉ DE DANTE

Apprenez que ma Dame est si chaste et si belle,
Que, lorsque dans la rue elle vient à passer,
Aucun œil indiscret ne cherche sa prunelle;
On la regarde, mais sans pouvoir la fixer.

Elle s'entend louer sans vanité ni joie :
Ah! les païens l'auraient mise sur un autel!
Je croirais volontiers que c'est Dieu qui l'envoie.
Sans doute pour montrer comme l'on est au ciel.

Il descend de ses yeux une si douce flamme,
Qu'elle seule saurait vraiment la goûter, l'âme
En qui ces tendres feux pénétrèrent un jour.

Je crois voir voltiger sur sa lèvre mobile
Un esprit zéphirien, mignon, à l'aile agile,
Qui murmure (oh! bien bas) le mot divin d'amour.

Florence, 2 mai 1850.

LES REVENANTS

SONNET

A Mademoiselle Masséna, âgée de huit ans.

Vous avez peur des revenants ?
Pas possible ! quelle folie !
Existent-ils ? Platon les nie.
En tout cas, ils sont avenants,

S'ils sont ces rapides fantômes
Qui glissent et volent le soir,
Sylphes légers, ondins ou gnomes,
Sur l'onde ou dans le buisson noir.

Ah ! croyez-moi, ceux qui reviennent
Ainsi pour nous retrouver, tiennent
A nous voir et nous furent chers.

Accueillons-les sans défiance,
Saluons leur chère présence,
Recevons-les à bras ouverts !

Naples, 1860.

LES LARMES DE L'HOMME

A Monsieur et Madame Joseph Nyst.

Croyez-m'en ! les larmes des femmes
Et celles des adolescents
Ramènent la vigueur aux âmes :
Leurs courants sont rafraîchissants !

C'est une abondante rosée
Qui s'en vient lentement pleuvoir
Dans la campagne reposée
Sur les gazons séchés au soir !

Quand on n'a vu pleurer un homme
On ne connaît point le chagrin :
On a beau dire, on ne sait comme
On y peut succomber enfin.

Car ses yeux fiers autant qu'avares
N'ont point souci des vains regrets.
Qui vit couler ces larmes rares,
Ah ! ne les oubliera jamais !

En moi c'est un combat terrible
Quand de pleurer je sens la faim.
Comment vaincre l'irrésistible
Puissance du respect humain?

Et cette vanité commune
A nos pareils, qui nous enjoint
De présenter à l'infortune
Un front qui ne s'incline point?

Enfant, mes pleurs coulaient de source
Avec des sanglots pour refrains,
Et dans leur soulageante course
Ils mouillaient ma joue et mes mains!

De ce que versait ma paupière
Un vase entier se fût fourni.
Quelle heure d'affreuse misère!
Mais après, tout était fini!

Las! aujourd'hui dans les alarmes
Que ma fierté ne veut braver,
Souvent, quand j'appelle mes larmes,
Elles refusent d'arriver!

Viennent-elles, c'est de la flamme;
Et mes paupières sont en feux!
C'est le sang même de mon âme
Qui s'écoule par mes deux yeux!

Qui racontera les souffrances
D'un cœur mortellement blessé?
Je me crois l'objet des vengeances
D'un Dieu sévère et courroucé!

Lorsque, fendant l'écorce vive,
La hache pénètre l'aubier,
La séve, jusqu'alors captive,
Coule et se répand en entier.

Lorsque, traversant l'épiderme,
Le poignard plonge dans la chair,
Le sang que l'artère renferme
Jaillit aussi prompt que l'éclair!

Ah! de même, il faut que le glaive
Du chagrin vienne déchirer
Mon malheureux cœur et l'achève,
Pour que mes yeux puissent pleurer!

Alors il est trop tard! la plaie
Profonde est lente à se guérir :
Longtemps une béante raie
Marque l'endroit qui fit souffrir;

Et chaque tristesse qui glisse
En mon âme et me vient navrer,
Rouvre soudain la cicatrice :
A nouveau la fait suppurer!

Dieu clément, qui vois nos alarmes,
Prends en pitié notre malheur!
Pourquoi nous priver de nos larmes,
Si tu nous laisses la douleur?

Vienne, 4 avril 1863.

SI VOUS M'AIMEZ

POURQUOI LE TAIRE?

ROMANCE.

I

Ah! je voudrais savoir, ma belle,
Si vous m'aimez, si vous m'aimez.
Si des feux de votre prunelle } *bis.*
Sortent des aveux enflammés. }
Ah! je voudrais savoir, ma belle,
Si vous m'aimez, si vous m'aimez.

2

Quand votre main serre la mienne
Dans votre salon chaque jour,
Ah! dites-moi, ma souveraine,
Vos doigts me parlent-ils d'amour?
Ah! dites-moi, ma souveraine,
Vos doigts me parlent-ils d'amour?

3

Alors que contre ma poitrine
Votre cœur bat quand nous valsons.
Dites-moi, votre âme divine
Cède-t-elle à de doux frissons?
Dites-moi, votre âme divine
Cède-t-elle à de doux frissons?

4

Si vous m'aimez, pourquoi le taire?
Pourquoi retarder les aveux?
Pourquoi prolonger un mystère
Qui nous empêche d'être heureux?
Pourquoi prolonger un mystère
Qui nous empêche d'être heureux?

5

Qu'est-ce qui vous retient encore?
Est-ce contrainte? est-ce rigueur?
Vous savez que je vous adore!
Devant vous attend le bonheur!
Qu'est-ce qui vous retient encore?
Est-ce contrainte? est-ce rigueur?

6

L'aveu sera doux pour vous-même,
Quoi qu'en pense votre fierté;

Le prononcé du mot suprême
Fera votre félicité!
Le prononcé du mot suprême
Fera votre félicité!

Florence, 3 mars 1856.

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE

FANTAISIE ITALIENNE

A Monsieur Rossini [1].

Trois frères expiaient certain crime en prison;
Une sœur de cinq ans restait à la maison.
La petite se rend un jour devant la porte
Du donjon redouté. Pâle comme une morte,
Elle pleure, elle crie : « Ah! chantez-moi, mes frères,
Une de ces chansons qui viennent des trouvères!
Je veux entendre encor vos adorables voix
Pour mieux me rappeler le bonheur d'autrefois! »

---

[1] *Lettre de Rossini.*

MON CHER MONSIEUR NOLLÉE,

En fait de pouvoir de la musique, je ne crois qu'aux trompettes de Jéricho! Notre ami commun, le baron de Peellaert, a emporté en souvenir les plumes de mon encrier. Et dire (à en croire les flatteurs) que ces plumes-là renferment encore des chefs-d'œuvre! J'ai envie de mettre mes éditeurs à ses trousses! Merci de l'honneur de votre dédicace. J'en suis confus à rougir. On ne rougit qu'à deux âges : quand on est enfant, et quand on le redevient. Tout à vous et à l'excellent de Peellaert. A bientôt : de la part de madame Rossini également.

Le plus jeune commence une plainte divine
Qu'un prince prisonnier chantait en Palestine;
Puis le second entonne une chanson d'amour;
Le troisième après lui prend longuement son tour.
Mais durant ce concert, ô bizarre spectacle!
Le peuple émerveillé semble croire au miracle :
La beauté des accents passe le naturel.
Tous les yeux étonnés se tournent vers le ciel.
Le moissonneur pensif sur sa faux se repose;
L'aïeule vient lever la persienne close;
Le laboureur s'arrête et le front en sueur
Se délasse en prêtant l'oreille à l'enjôleur;
Le pêcheur stupéfait sur la vague tranquille
Reste filets en mains, attentif, immobile;
Le magister oublie un instant sa leçon;
Le silence se fait chez les petits garçons;
La fauvette se tait, le rossignol de même;
L'amoureux ne sait plus qu'il soupire et qu'il aime;
Silence général : cité, forêts et lacs;
Le roi tout hors de lui laisse là son repas,
Abandonne faisans, truffes, chypre, falerne;
Fait fouiller le palais, les jardins, la caserne.
« — Sitôt je veux voir ceux qui chantent ces chansons!
« — Hélas! il faudra, Sire, entr'ouvrir les prisons.
« — Qu'on les relâche alors! J'en veux un dans ma garde.
« Le second devant moi tiendra la hallebarde.
« — Le dernier pourrait bien endosser le dolman?
« — Palsambleu! non, je veux en faire un chambellan. »

Paris, 1858.

SI?

Sur l'album de Madame la Comtesse de Koden,

née Comtesse Nollée de Bardimont (à Vienne).

Si vous étiez le lys et moi l'abeille,
Ah! je voudrais, ô femme sans pareille!
Passer ma vie en vous voyant fleurir :
Puis enfin avec vous mourir.

Si vous étiez le fil d'un blanc de cierge,
Ce fil béni qu'on nomme de la Vierge,
Et si j'étais le zéphyr, je voudrais
Vous porter comme un divin faix.

Ah! si j'étais la vague qui voyage,
Et si le ciel vous avait fait rivage,
Je laisserais la mer et ses remous
Pour être bercé près de vous.

Et si j'étais une odorante rose,
Vous, le soleil en pleine apothéose,
Tel qu'il éclate en un ciel andalous :
Tout mon parfum serait pour vous!

Gastein (Autriche), 1860.

LE SECRET DE LA MER

A Monsieur Henri Du Pont, conseiller des mines, etc.,

Et à Madame Du Pont-Clerfayt.

Naviguant sur ces mers que rougit le corail,
Un pilote, appuyé sur son lourd gouvernail,
Chantait. Mais quel chant! Quelle étrange musique!
Jamais pareils accents n'avaient fait vibrer l'air.
On voyait accourir le long du flot amer
L'albatros belliqueux, le pétrel pacifique :
Enfin le peuple entier du règne des oiseaux
(J'entends de ceux-là seuls qui vivent sur les eaux).
Les vergues et les mâts regorgaient de plumages.
Tout ce monde écoutait : nuls cris et nuls ramages.
Le murmure du flot qui glisse avec lenteur
Accompagnait tout seul le rustique enchanteur.
Un poëte était là, contemplant ce spectacle
Étrange, singulier, qui tenait du miracle.
Il avait reconnu l'idiome fraternel
Dans la vibrante voix du rude ménestrel.
« Réponds-moi, fils d'Homère, ah! dis-moi qui t'inspire.
« Quel céleste rayon échauffe ainsi ta lyre?
« Viens-tu de la Phocide? as-tu baigné ton front
« Dans ces fleuves sacrés que verse l'Hélicon?

« Donne-moi ton secret, car ma lèvre engourdie
« N'a jamais inventé pareille mélodie. »
« — Mon chant est rude et fier, et ne rappelle en rien
« Le rhythme châtié d'académicien.
« Mon langage est nature, et ma muse extravague.
« Mon chant est composé des soupirs de la vague
« Écumeuse qui meurt sur le sable argenté;
« Des battements profonds du cœur de l'Océan;
« Des plaintes des oiseaux; des cris de l'ouragan;
« Des grondements du ciel noir aux lueurs de soufre;
« Du cliquetis des os roulant au fond du gouffre;
« Des ronflements stridents des bancs de cachalots;
« Enfin des mille voix qui courent sur les flots.
« Si tu n'as point passé l'existence sur l'onde
« Comme moi, tu ne sais rien de l'humide monde!
« Continue à planer dans le limpide éther.
« Mon chant est le secret éternel de la mer! »

VERS

DE M. LE COMTE ALFRED DE BAILLET

A Monsieur Nollée de Noduwez

Et réponse de ce dernier.

---

19 février 1879.

Envoi des *Regains* [1] à Monsieur Jules Nollée de Noduwez.

D'autres peuvent pleurer les Muses disparues
Dans ce siècle où chacun n'adore que l'argent.
Quand je cueille les fleurs de ce jardin charmant
Qu'un gracieux poëte a nommé *Champs et Rues* [2],
Je me dis qu'en dépit de la réalité
Qui veut tout balayer sous son souffle funeste,
La lyre vit encore, et qu'un poëte reste
Pour chanter Dieu, les fleurs, les champs, la liberté

Comte DE BAILLET.

---

[1] Volume de vers publié par M. le comte Alfred de Baillet.
[2] Volume de vers publié par M. Nollée de Noduwez en 1875.

19 février 1879.

RÉPONSE

A Monsieur le Comte Alfred de Baillet.

Regains! Oh! non, vos vers sont de première coupe!
C'est du vin non pressé qui mousse en votre coupe!
Vos chants, tout de fraîcheur, s'élancent d'une voix
Qui semble moduler pour la première fois.
Vous vouliez l'autre jour laisser la poésie;
Rimer à quarante ans semblait une hérésie!
Les neuf sœurs sauront bien vaincre votre embarras!
Vous êtes prisonnier entre leurs jolis bras!
Les abandonner? vous? qu'entre tous on renomme
Et qu'on tient en tous lieux pour le plus galant homme?
Les Muses, c'est l'amour! mais, loin de Mahomet!
C'est l'amour..... sans léser Madame de Baillet!
O Barde! votre livre exhale la promesse!
Jurez-nous de mourir aux rives du Permesse!

Jules Nollée de Noduwez.

SI JE POUVAIS CHOISIR
L'INSTANT DE MON TRÉPAS!

Épître à Monsieur le Comte de Barral.

Si je pouvais choisir l'instant de mon trépas,
Ah ! je voudrais quitter ce monde
Par un beau soir d'été, lorsque la lune inonde
Le ciel de tons perlés, doux, mats;

Quand, libre de vapeurs et scintillant d'étoiles,
L'azur chante un hymne joyeux;
Quand Dieu semble entr'ouvrir discrètement les voiles
Qui le dérobent à nos yeux.

Ah ! qu'un beau soir est beau ! Le crépuscule rose,
De l'éther riche floraison,
Comme un rêve d'espoir nonchalamment repose
Sur les confins de l'horizon.

L'ombre, fille des nuits, mystique geôlière,
Enferme lacs, bois et rochers;
La cité se recueille, et partout la prière
S'élance du haut des clochers.

Quand ce monstre aux cent voix, aux entrailles de pierre,
Le genre humain, lâche et cruel,
Repose sans bouger comme un mort dans sa bière,
Il semble que c'est fête au ciel!

Plus de bruits importuns : l'atmosphère sereine
Respire la solennité;
L'air, imprégné de paix, porte sur son haleine
Un parfum de l'éternité.

C'est par un soir pareil qu'enfin, rompant mes chaînes,
Je souhaite de m'en aller
Loin du pays maudit des larmes et des haines;
D'ouvrir l'aile, de m'envoler.

Je ne ferai point seul le mystique voyage
Qui mène aux soleils meilleurs; non!
L'ange qui conduisit mes pas dès mon jeune âge
Demeurera mon compagnon.

Dans ses bras fraternels il prendra ma jeune âme,
Libre alors de ses rudes fers;
Le nimbe de son front luira comme une flamme
Sur l'azur assombri des airs;

Sa chevelure d'or frôlera mon visage;
J'entendrai ses divins accents;
Le rosier, l'oranger, durant le saint voyage,
Laisseront monter leur encens.

Puis enfin de nos yeux disparaîtra le monde,
    Ses monts, ses orgueilleuses mers;
Nous atteindrons ainsi l'immensité profonde
    Où commencent les saints concerts.

Des astres à nos pieds, des astres sur nos têtes,
A travers les splendeurs du vaste océan bleu,
Nous nous avancerons jusqu'aux sublimes faîtes
    Où trône la grandeur de Dieu[1]!

Paris, 23 mars 1882.

---

[1] Étrange et mélancolique coïncidence! Au moment où je donnais la dernière touche à ces strophes, M. le comte de Barral (plus heureux que l'auteur, son ami!) réalisait mon poétique rêve. Il a étrenné la route que je souhaitais suivre : ses héroïques vertus lui assuraient le droit incontestable de passer le premier.

NE DISONS POINT DE MAL
DES SALTIMBANQUES

A mon cher Oncle
Monsieur le Conseiller d'État Storm [1]

Membre des États généraux des Pays-Bas, rédacteur de la Constitution de 1848, etc., etc.

Mon Dieu! ne disons point de mal des saltimbanques!
Ils tiennent, je le sais, de pittoresques banques,
Et des jeux de hasard où le hasard n'est rien;
Ils lisent l'avenir dans le creux de la main;
Ils nous vendent dix sous notre bonne aventure;
Ils arrachent les dents sans la moindre torture;
Ils montrent des géants allongés de moitié,
Grâce à l'habile truc du mobile trépied;
Ils avalent du feu sans que Gaster s'enflamme;
Ils déjeunent d'un glaive et ne rendent pas l'âme.

---

[1] M. Storm, fils de M. B. Storm, président des États généraux en 1799, et ami d'O'Connel, est l'auteur de l'émancipation des catholiques hollandais.

Ils fouettent des serpents..... sevrés de leur venin;
Enfin, refont les tours de maître Tabarin!

Ils mentent sans pudeur, ces sonneurs de trombone!
Mais du moins en mentant, ils ne trompent personne!
On va les écouter pour entendre mentir,
Pour se laisser duper et pour se divertir!
Si l'on s'en va volé, l'on célèbre l'adresse
De celui qui commit la trompeuse promesse!
Oui! l'on trompe à la foire en toute loyauté!
On lutte à qui sera des deux le plus futé :
« — Mon jeu vous paraît louche, adressez-vous à d'autres!
« Ne cherchez point ici les actes des apôtres! »
Le seul forfait puni dans ces aimables lieux
Est de ne point savoir ouvrir tout grands ses yeux!
Mais, hélas! il n'en est point ainsi dans le monde :
Là règne sans pudeur la fourberie immonde;
Tromper n'est plus un jeu, mais un art usuel
Dont on se sert autant que de pain et de sel.
Chacun a dans sa poche un jeu de cartes fausses,
Ou bien quelques faux poids pour compléter les doses.
On ne s'arrête point à de trompeurs discours :
Mais le silence même a ses malins détours!
Tout triche : le regard, le geste, la tenue;
Personne n'a jamais vu la vérité nue!
Toujours un fard discret emprisonne son teint;
De trop pesants atours son noble corps est ceint!
Devant le dévouement ne criez point merveille :
Quelque bout d'intérêt toujours montre l'oreille.

Quand on vous vient en aide, ah! ce n'est pas pour rien!
L'avantageur toujours y trouve quelque bien!
Lorsque ce ne serait que la reconnaissance
Dont il espère un jour tirer en abondance
De riches intérêts. Peut-être autour de soi
L'on travaille à causer un sympathique émoi?
Chacun dans ses tiroirs possède quelques masques
Aux traits capricieux, étudiés, fantasques,
Dont il sait se servir selon l'occasion;
Même les plus simplets ont leur collection.
Le masque de vertu tient aux cœurs des coquines,
Masque empreint de pudeur aux teintes purpurines.
Mais un masque écœurant est celui que s'agence
Le rusé qui se fait poseur en bienveillance;
Dont l'éternel sourire accueille votre abord
En homme qui reçoit chacun du même bord.
Son accueil paraissait sincère à l'origine,
Avant qu'on l'eût surpris faire à tous même mine.
Il est bientôt lâché par tous les gens d'esprit.
Mais par malheur leur nombre ici-bas est petit!
Et partout on s'écrie : Mon Dieu! quel charmant homme!
« Il a l'abord courtois d'un parfait gentilhomme!
« Pourrait-on lui trouver un semblant d'ennemi? »
Ayons soin de noter qu'il n'a pas un ami,
Et que si quelque jour la fortune contraire
Arrive à renverser sa faveur singulière,
Il tombera d'un coup sans obtenir d'autrui
Soit un mot de regrets, soit une offre d'appui!
Pourquoi donc les fripons font-ils autant de dupes
Peut-être que la gent qui se pare de jupes?

C'est qu'ils se font un front paré de loyauté;
Rien ne paraît chez eux trahir la vérité.
Leurs regards, leurs accents, séduisants amalgames,
S'offrent comme garants des beautés de leurs âmes.
Sans ces aides puissants, on ne comprendrait pas
Qu'ils pussent entraîner tant de gens dans leurs lacs.
Mais s'il fallait parler des masques politiques,
On n'en finirait plus! Là les plus excentriques
Trouvent sans étonner leur journalier emploi.
J'en compte des milliers, dont nul de bon aloi.
Sans peine on trouverait certaines gens, je gage,
Dont on n'a jamais vu l'authentique visage!
Le débutant choisit d'abord un masque rouge
Qui parle aux mécontents et qui flatte le bouge :
C'est de cette gent-là que sortent les hauts cris,
Partant l'attention du public. — A quel prix!
Mais quand on a conquis certaine renommée,
On veut mieux que les bruits de la foule affamée;
On ne condamne plus tous les conservateurs;
On leur trouve des droits comme à leurs détracteurs!
Le rouge devient rose : un peu trop vif encore.
Le grand pas est franchi quand on se décolore!
Enfin paraît le jour où l'on fait fusiller
Les drôles qu'on poussait autrefois à piller :
Égarés maladroits que la chance cruelle
A cloués pour toujours sur le bas de l'échelle!
Mais si vous voulez voir une ample mascarade,
Allez donc assister à la folle parade
Qu'offrent les candidats les jours d'élections :
Les voilà s'ébattant comme des histrions,

Criant, gesticulant sur leurs planches dressées,
Débitant au public ces vieilles panacées
Qui florissaient déjà sur le Forum romain.
« Moi seul je t'aime, ô peuple, ô peuple souverain !
« Pour toi pendant dix ans j'ai lutté contre Octave ;
« J'aspire à devenir aujourd'hui ton esclave !
« Le ciel te dévolut l'esprit et les talents,
« Commande ! et je suivrai tes ordres vacillants !
« J'aspire à te mener, mais selon tes caprices :
« Car ta volonté fait les vertus et les vices,
« La sottise et l'erreur comme la vérité :
« Il n'est de loi pour toi que la majorité ! »

Saint-Cloud, septembre 1857.

QU'AI-JE FAIRE D'UN TOMBEAU ?

A Monsieur le Comte de Sauvage.

Ami! je ne veux point que ma cendre repose
Dans un tombeau de marbre blanc,
Temple grec ou romain, visant l'apothéose,
Comme pour un prince du sang!

Ni dans une chapelle à la riche coupole,
A la porte de bronze et d'or,
Dont les murs ténébreux, que la fresque console,
Semblent conserver un trésor!

Ni sous un obélisque, ni sous un sarcophage
D'albâtre ou de porphyre brun;
Ni sous une colonne, orgueilleux témoignage
Des gestes obscurs du défunt!

Ne va point m'acheter, en bel argent de banque,
Une concession à perpétuité!
Invalide contrat, auquel toujours il manque
Le parafe obligé de la postérité!

N'élève même pas cette croix si modeste,
Faite de fer forgé, que pour peu l'on acquiert,
Que le lierre revêt d'une enveloppe agreste,
Dont la rose aubépine abrite le front vert!

Puis il faut que chacun en terre trouve place
Quand les corps au charnier viennent des quatre vents,
Et que les morts, serrés en un étroit espace,
    Ne gênent en rien les vivants!

Je ne veux pas non plus de ce pâle génie,
    Qui, symbolisant nos douleurs,
Tient entre ses deux mains la blanche urne bénie
    Sur laquelle il épand des pleurs!

Ni couronne d'airain, ni guirlande nouvelle,
Ni bas-relief païen, portrait ou médaillon,
Éternisant des traits (sur la pierre qui fêle!),
    Et surtout, pas d'inscription!

Pas d'épitaphe, d'or ou d'argent chamarrée :
Satirique régal pour les passants sensés.
On lit tout ce qu'il faut sur la porte d'entrée :
    « Priez Dieu pour les trépassés! »

Eh! pourquoi mendier des regrets d'outre-tombe?
Qui charme ses loisirs à penser au trépas?
Pourquoi me donner l'air d'attendre dans ma tombe
    Des amis qui ne viendront pas?

Destructeur sans pitié, le temps égrène et crève
Les robustes granits aux puissants fondements,
Et la bêche de fer du fossoyeur achève
L'œuvre des fatals éléments.

Je ne veux d'autre croix que la croix ordinaire,
Signe de la Rédemption,
Sur le commun des morts dressant son bois austère,
Versant sa bénédiction.

Point de plantes surtout de savante culture
Étalant leurs mondaines fleurs!
Laisse-moi le gazon que la simple nature
Marbre de toutes les couleurs!

En un mot, je ne veux que la fosse commune
Avec les indigents que j'aurai secourus :
Le Dieu du Golgotha préfère l'infortune,
Et cherche volontiers les pauvres disparus!

J'aurai l'égalité : non point celle du monde,
Vaine ombre à qui l'orgueil jette son désaveu!
Mais celle qu'on ne trouve, équitable et féconde,
Qu'après la mort et devant Dieu!

A la pointe du jour, quand le soleil regarde
A travers le brouillard qui monte d'un essor,
Les saints anges, que Dieu commit à notre garde,
Descendent sur ses rayons d'or.

Par groupes inégaux ils parcourent la terre,
Les paisibles forêts aux sombres profondeurs,
La cité qui mugit, le morne cimetière;
Nous les nommons : intercesseurs.

Entre ces fiers tombeaux que l'orgueil amoncelle,
Évitant le contact des vanités, ils vont,
Inclinant doucement la pointe de leurs ailes
Et détournant leur humble front.

Mais c'est pour s'arrêter parmi les pâquerettes,
Pour se mettre à genoux sur le gazon soyeux,
Pour mêler leur prière au chant de l'alouette
Sur la fosse des malheureux.

Ils élèvent vers Dieu leurs suppliants cantiques
Pour qui meurt sans ami sur un grabat obscur;
Et le divin parfum de leurs saintes suppliques
Est si pénétrant et si pur,

Qu'il force les abords des portes éternelles,
Et que si tout à coup de notre œil assaini
Tombait le voile épais qui cache à nos prunelles
Les visions de l'infini,

Nous verrions s'élever les âmes délivrées
Dans l'espace azuré de l'éther radieux,
Ainsi qu'un vol nombreux de colombes sacrées
Qui disparaît au sein des cieux!

LA PETITE FÉE

NOUVELLE-MOUCHE

A Monsieur le Chevalier

Et à Madame de Borman-Misson.

Huit heures! Je vais voir paraître
Ma petite fée à l'œil noir.
Elle passe sur le trottoir
Bleu, qui court devant ma fenêtre.
Sa taille est digne de Vénus!
(Vénus en robe de barége!)
La blancheur de son col de neige
Rendrait un beau cygne confus!

Qu'elle est modeste, sa toilette!
Mais, comme goût, oh! c'est exquis!
Examinez bien sa voilette
Fermant en un savant tortis!
Son chapeau plein de gentillesse,
Sans plumes, ni nœuds fanfarons,
Fait plus d'effet en sa simplesse
Que sur le front d'une duchesse
Une couronne à huit fleurons.

Elle est galamment équipée.
Son pied seul mérite un laurier :
Elle a dérobé son soulier,
J'en suis sûr, à quelque poupée.
Ah! que son pas m'est bienvenu!
C'est tout un air : mon cœur qui veille
Le reconnaît avant l'oreille.
Il faut la voir trotter menu.
Est-il démarche plus vivace
Par le soleil, par l'ouragan?
Ma chère fée a de la race
Autant qu'un cheval de sultan!

Et quel air ingénu! j'en brûle
Jusques à l'adoration;
Je lui donnerais sans scrupule
Le bon Dieu sans confession.
Ma fée est courageuse et sage,
En dépit de tous ses appas :
Elle se rend à son ouvrage
Un petit panier sous le bras.

Elle y va gaiement! son sourire
Est un poëme en vingt-cinq chants.
Parfois peut-être elle soupire?
Zéphyr passager de printemps!
Juste en face de ma porte elle
Lève son visage mutin;
Mon œil rencontre sa prunelle :
C'est notre salut du matin.

Une fleur de ma destinée !
Sitôt j'entonne un chant joyeux :
Pour le reste de la journée
Je suis heureux !

Je n'ai plus vu depuis trois jours
L'objet chéri de mes amours :
Un siècle sans sa tendre œillade !
Pourquoi ? Serait-elle malade ?
Ah ! que ne suis-je à son chevet,
Ma tête à côté de sa tête !
Je balbutierais ce secret
Que mon émotion arrête !
Et je lui ferais oublier
Peut-être au baiser de ma lèvre
Ce qui la vient supplicier :
Oppressions, spasmes ou fièvre ?

Ciel ! Quel penser ! non, ma raison
Loin des réalités s'emporte.
Non, ma pauvrette n'est pas morte ;
Dieu veille sur elle : il est bon !
Peut-être est-elle mariée ?
Un autre possède sa foi ?
Sa vie ailleurs serait liée !
Désespoir ! Morte alors pour moi !

Je veux tirer l'affaire au clair.
Bien sot est qui se désespère !

On dit que l'amour a du flair;
Je veux découvrir le mystère.
A délibérer on s'épuise.
Allons d'abord dans le saint lieu
Nous consoler près du bon Dieu!

J'allais pénétrer dans l'église,
Lorsque j'aperçus sur le seuil,
La tête dans les mains, pleurante,
Une caduque mendiante.
« Pourquoi ces larmes et ce deuil? »
Lui dis-je. « Pour votre service
« Que puis-je bien faire? Parlez! »
« — Rien pour mes esprits désolés!
« Car j'ai perdu ma bienfaitrice. »

« — Et depuis quand? » — « Depuis trois jours. »
« — C'était une personne d'âge? »
« — Ah! belle comme les amours!
« Elle habitait le voisinage.
« Chez elle j'allais le matin
« Recevoir mon pain de sa main.
« Si vous aviez vu son sourire
« Aussi doux qu'un rayon de miel,
« Monsieur! Ainsi doivent sourire
« Les anges qui sont dans le ciel.

« Mais, bon monsieur, votre main tremble;
« Nous la pleurons peut-être ensemble?

« Quelle fortune pour mon cœur
« Si vous partagez ma douleur!
« Vous l'aimez? » — « Où demeurait-elle? »
« — Là! vous voyez cette ruelle!
« C'est dans le fond, numéro vingt. »
D'un coup mon but était atteint!
J'appris d'une portière étique
Que la mère tenait boutique
Aux jours de sa prospérité.
Le père était un retraité,
Ex-sergent de Lamoricière,
Qui fit jadis la sainte guerre.
Il ne leur restait presque rien.
Ils firent de leur petit bien
Un gros paquet, et le ménage
S'en alla vivre en un village.

Huit jours après ce jour fatal,
J'étais en plein pays rural.
Ah! si je m'en souviens! Septembre
Étalait ses feuillages d'ambre;
Le soleil allumait l'acier
Du gazon vaporeux, humide
Comme la cuirasse splendide
D'un brave et féal chevalier.
L'ombre dormait majestueuse
Sur la pelouse lumineuse;
Neuf heures sonnaient au clocher,
Quand soudain je vis déboucher

Le long du mur du cimetière,
Sur le sentier de la rivière,
Qui? ma fée en chair et en os!
D'un bond je fus hors de l'enclos.

Ce qui se passa, je l'ignore;
Le fait est que je me trouvai
Promenant celle que j'adore
Sur les gazons fleuris du quai.
Non! jamais nous n'aurions pu dire
Comment nous étions venus là!
Vous riez de notre délire?
Le bonheur pourtant, le voilà!
(J'en parle en pleine connaissance
Après dix ans d'expérience!)

Nous allâmes à son logis.
(C'est ici la fin de l'histoire!)
Sur le feu fumait la bouilloire,
Les vieux parents étaient assis.
« Victoire! s'écria ma fée,
« J'apporte au logis mon trophée.
« Père, un fils; mère, un favori!
« Je vous présente mon mari! »

POST-SCRIPTUM.

La pauvresse a l'air triomphant
Aujourd'hui, car plus de débine!
Elle fait fort grasse cuisine
Et promène nos trois enfants.

LA NATURE NE SE REPOSE JAMAIS

A Monsieur le Baron de Garcia de la Véga

Et à Madame, née Baronne de Wadelincourt.

Minuit vient de sonner! Au village tout dort :
Plus un feu, plus un cri, sous les lourds toits de chaume;
C'est l'heure où les enfants croient voir errer les gnomes.
Du veneur attardé l'on n'entend plus le cor.

Allons-nous-en rêver sous la sombre verdure.
Je n'ai jamais trouvé le feuillage si noir.
On prétend que tout dort la nuit dans la nature :
N'en croyez pas un mot! ou plutôt : allez voir!

Au moulin le ruisseau ne court plus par la bée :
Il n'y retournera qu'avec le chant du coq;
Mais on l'entend toujours fuir à la dérobée,
Geignant quand des cailloux il endure le choc.

Le putois fureteur, effroi de la garenne,
Grimpe le long des murs, ronge les bords des toits :
Car c'est lorsqu'il fait noir comme dans la géhenne
Que le madré chasseur commence ses exploits.

La chouette, aux gros yeux incandescents dans l'ombre,
Voletaille en huant par les taillis obscurs :
Il lui faut de la nuit les mystères sans nombre
Pour mettre en deuil les nids en fouillant les vieux murs.

La lune dans le ciel nonchalamment s'avance ;
Le nuage léger prestement la devance.
Les feux étincelants qui blanchissent le pur
Et sombre azur,
Incertains et fiévreux, scintillent et s'agitent,
Tremblotent et s'irritent,
Ainsi que des torches devant
Les souffles courroucés du vent.

L'homme en ce mouvement presque seul se repose.
Je parle de son corps, car ses pauvres esprits
Demeurent éveillés, et le destin morose
Jusque dans le sommeil le poursuit de soucis.

Voici le cimetière : eh ! la porte est ouverte !
Qui força la serrure, ou les morts ou les vents ?
Les squelettes ont-ils foulé cette herbe verte ?
Les morts sont-ils allés épier les vivants ?

La curiosité trouble-t-elle des tombes
L'immobile repos ? Survit-elle au trépas ?
Faudra-t-il se cacher bien loin des catacombes,
Pour que les trépassés ne nous poursuivent pas ?

Ce que font les vivants, habitants de la bière,
C'est ce que vous avez fait lorsque vous viviez.
Ah! si vous pouviez revenir sur la terre,
Comme vous changeriez, et quels saints vous feriez!

Sanctifiez donc chez eux votre étrange présence :
Apportez-leur le fruit de votre expérience,
Afin qu'ils ne soient point d'eux-mêmes les bourreaux!
On écoute les voix qui partent des tombeaux.

Entrons! puisque les morts laissent là leur demeure
Pour s'aller divertir. Libre à nous à cette heure
D'occuper sans façon le gîte abandonné.
Qu'il sent mauvais ici! C'est sans doute un damné
Qui repose..... repose? Oh! la plaisanterie :
« *Requiescat in pace!* » Dites donc : « Condamné
« A d'éternels travaux pour sa friponne vie. »
Je l'ai très-bien connu, ce méprisable juif,
Grand banquier, grand lanceur, corrompu, corruptif,
Qui remua jadis les millions à la pelle,
Travaillant en pays aux élastiques lois.
Oh! le drôle menait l'existence fort belle,
Et je l'ai vu chasser sur les tirés des rois.
Quel céleste parfum exhale cette tombe!
C'est ton blanc mausolée, Emma, douce colombe,
Que le village entier a recouvert de fleurs.
Ah! que ta mort chez nous a fait verser des pleurs!

« *Priez pour elle* », dit la modeste épitaphe
Que je lis à genoux.
Plus tard l'hagiographe
Changera ces trois mots contre : « *Priez pour nous.* »

Toi qui sous ces gazons semés de fleurs sommeille,
Et dont les doux accents nous charmaient autrefois,
O poëte ! prête l'oreille
Aux tendres appels de ma voix.

Je ne m'adresse point à ta froide dépouille
Que l'implacable mort ronge, détruit et rouille !
Ce n'est que le royal manteau
Dont tu fis hommage au tombeau.

Ton âme, digne sœur du cygne de Mantoue,
N'a jamais occupé cette prison de boue !
Elle habite d'autres cités,
Celles des sublimes clartés :

Pays éblouissant sans nuages, sans voiles,
Dont l'étonnant parquet est ce semis d'étoiles
Qui la nuit s'étale à nos yeux
Lorsque nous regardons les cieux.

PRIÈRE D'UNE JEUNE FILLE

QUI DEMANDE UN MARI

A Monsieur Maxime de Soer de Solières (Liége).

La scène se passe à l'église. La jeune fille est agenouillée devant une statue de la vierge Marie, et prie à peu près en ces termes :

Mère! je suis dans l'âge où l'on prend un époux.
Veuillez guider mon choix : je m'en rapporte à vous.
Je ne demande pas un phénix introuvable :
Je connais mes défauts, et je suis raisonnable,
Vous verrez! S'il n'est pas aussi beau qu'Apollon,
J'en prendrai mon parti. S'il avait le nez long,
Le mien est un peu court : réunissant deux types,
L'ensemble serait bon! C'est aux sages principes
Que je tiens avant tout, car dans le mariage
Ils assurent eux seuls le bonheur du ménage.
Ah! ne m'en veuillez pas, Épouse de Joseph,
Si je viens vous trouver ici dans cette nef
Pour vous entretenir d'une affaire profane!
J'implore un bon conseil, car je sais qu'on se damne
Quand on suit follement son inclination :
Je ne veux obéir qu'à ma vocation.

Si le ciel pour l'hymen ne m'a point destinée,
Je demeurerai vierge, et, fille surannée,
Je consens à çoiffer le redouté bonnet.
Pourtant si l'intérêt de mon salut permet
Que je prenne un mari; sans devenir béguine,
Si je puis faire un jour une sainte héroïne,
Mon mari, je l'attends de vos célestes mains.
Je lis et je relis l'histoire de nos saints :
Maints étaient mariés! Je pourrais donc sans crainte
Me marier aussi sans par vous être plainte?
Dame! le mariage est béni hardiment
Par l'Église, pour qui c'est un beau sacrement.
Est-ce un pieux désir? Je le crois. Mais je grille
D'élever pour le ciel une jeune famille!
Au lieu de ma voix seule, aigrie et solitaire,
Cinq ou six autres voix se joindront à la mère
Pour prier votre Fils et chanter vos vertus;
C'est tout profit pour vous : il y aura surplus!
Si je crois que l'hymen est dans ma destinée,
C'est que mon cœur s'émeut au seul mot d'hyménée.
Un regard que mon œil touche fortuitement
Produit sur moi l'effet de l'acier sur l'aimant.
Un doux propos d'amour me met hors de moi-même,
Et je fais mille efforts pour ne répondre : « J'aime! »
— Si je suis mère un jour (j'en fais ici le vœu!),
Jusqu'à sept ans l'aîné sera vêtu de bleu;
Sans craindre les périls d'un pénible voyage,
Ah! je jure de faire un saint pèlerinage,
Quand même je devrais en pays rocailleux
Traîner mes pauvres pieds sur un sol épineux!

Mère! permettez-moi d'ajouter quelque chose!
Mais comment commencer? Je me trouble, je n'ose.
Du courage! Après tout, je ne fais qu'un souhait.
Un vœu fait humblement n'offre rien d'indiscret.
Si mon mari pouvait trousser fine moustache,
Rappeler par ses traits les portraits du Carrache,
Avoir l'air martial et porter à la fois
Sur son front la bonté, cette vertu de choix?
Vous le connaissez bien, celui que je veux dire!
Il a pris sur mon âme un tout-puissant empire;
Il est tendre, amoureux, conquérant : un César!
Faites que mon mari, ma Mère, soit..... Oscar!

L'ANE PATINEUR

FABLE

A Son Excellence
Monsieur le Marquis de la Riva-Aguero,
Ministre plénipotentiaire du Pérou,
Et Madame, née Comtesse de Riglos (Lima).

Un âne, fatigué du travail du moulin,
Voyant un jour la porte ouverte,
S'enfuit dans la campagne verte
Et de la ville prit lestement le chemin.
« Me voilà citadin ! »
Se dit-il, « et d'ici je nargue l'esclavage !
« Je suis en pays libre, affranchi du servage !
« On me regarde fort ! Là-bas sur mon préau
« J'allais inaperçu. Diantre ! Serais-je beau ? »
Le drôle regardait sa mine
Dans la glace d'une vitrine,
Perfectionnait son maintien
Et se trouvait, ma foi, très-bien.
Le voilà passant en revue
Boulevard, carrefour et rue,

Les voitures, les chars, les chevaux, les passants.
D'une grande cité les bruits étourdissants
Grisèrent de Martin la pauvre tête blonde.
Le baudet résolut de se mêler au monde.

Comme il cherchait l'occasion,
Le hasard aux abords d'un lac couvert de glace
Le poussa. Il voyait, s'élançant dans l'espace,
De légers patineurs toute une légion.
Une musique échevelée
Jouait une valse endiablée.
Comment rester en place? Aliboron soudain
Sur le cristal brillant saute comme un poulain.
Mais son fer servant de patin,
Il est lancé comme une flèche
Ou plutôt comme une dépêche.
Impossible de s'arrêter!
Il renverse sur son passage
Trois dames en grand équipage,
Deux abbés, et pour compléter,
Un colonel avec panache,
Une coquine et sa ganache,
Deux établis sur paillassons
Et plus de trente polissons.
Enfin au bout de la glissade
Conduit au son du violon,
Patatras! l'âne en marmelade
D'un coup s'étend de tout son long.
Il se lève sanglant, il boite :
Il s'est cassé la jambe droite.

Si le ciel s'est montré quelque peu tracassant
    Pour vous du côté de l'oreille
En l'allongeant par trop, lecteur, je vous conseille
De ne point vous risquer sur un terrain glissant.

Paris, 1877.

SUR

L'USAGE DU NU DANS LES ARTS

A Monsieur P. J. Clays, peintre de marine.

Eh! voici que je sors de l'Exposition :
La prend-on pour un lieu de prostitution,
D'y braver comme on fait la plus piètre morale?
D'en faire un lupanar où l'impudeur s'étale
Sur les murs officiels? Les lambris pompéiens
N'offrent point de sujets plus salement païens!
Un père ne peut pas y conduire sa fille,
Et devrait se priver d'y mener sa famille.

Oh! vous vous écriez : « C'est sans intention
« Que je sculpte le nu! Je suis ma mission.
« Je cherche à reproduire avec soin la nature,
« Et d'immoralité mon âme reste pure.
« Tant pis si vous trouvez que mon déshabillé
« Pour vos farouches yeux n'est pas assez feuillé! »
— Vous choisissez le nu parce qu'il est facile;
Il ne demande pas un esprit bien fertile!
Vous prenez un modèle aux contours bien corrects,
Que vous reproduisez par procédés directs.
Mais draper est un art qui veut des aptitudes,
Qui demande du goût, de profondes études.

L'on n'y peut devenir respectable sculpteur
Qu'au prix exorbitant d'un immense labeur!

Souvent vous ne cherchez avec ces nudités
Qu'à capter les regards par des impuretés.
Digne fils du serpent qui corrompit mère Ève,
Pour percer, de Satan vous vous faites l'élève!
Spéculer sur les sens, c'est descendre si bas,
Que ça sent un métier que l'on ne nomme pas!
Il vous faut un satyre avec des bacchantes
Dansant le verre en main des danses provocantes,
Ou les gens peu vêtus de ce faux âge d'or,
Dans lequel Fénelon fait déclamer Mentor!
Votre ciseau se plaît dans l'amour interlope :
Sans voiles vous peignez l'enlèvement d'Europe.
Vous faites défiler tout le quartier Breda
Sous les noms parfumés de Vénus et Léda.
Même quand vous venez interpréter la Bible,
Vous prenez son côté vraiment intraduisible :
C'est la chaste Suzanne aperçue en son bain,
Ou Putiphar brûlant d'un amour africain!
En vain vous cacherez ces images lubriques
Sous le nom pompeux de *sujets mythologiques!*
Le savant catalogue est dans bien peu de mains.
Peu de visiteurs ont passé leurs examens :
Sur mille il en est un qui connaît Uranie,
Qui possède les noms d'Isis, de Polymnie.
Pour les autres, Junon, Apollon et Vénus
Ne sont que des goujats qui se montrent tout nus!

— Loué soit le Seigneur! ils sont passés, ces temps
Où les dieux étalaient leurs actes révoltants;

Où florissaient en paix l'inceste et l'adultère;
Où l'Olympe semblait du vice le repaire;
Où le peuple, honteux des exemples d'en haut,
Maudissait de sa foi le fétide dépôt!

— L'art ancien adorait les longues draperies.
Il avait bien aussi ses justes pruderies!
L'art moderne égaré fourre du nu partout,
Comme si des faux dieux le culte était debout.
Cependant Jupiter a rengaîné sa foudre;
Le temple de Vénus a croulé dans la poudre.
Ah! l'on s'explique mal ces étranges abus
Sous les chastes arrêts de la loi de Jésus!

— On dit qu'il est un nu qui serait presque chaste;
Et, pour le mieux prouver, on recourt au contraste.
Examinez, dit-on, tel ou tel marbre grec :
Il est tout à fait nu et ne fait point échec
Aux plus sévères yeux! Mais tel autre, au contraire,
Qui sous des plis nombreux réussit à soustraire
Les choses qu'au public on ne montre jamais,
Offre aux regards pourtant de coupables attraits?
— Finesses de rhéteurs et d'une adresse extrême!
Non! le nu ne sera jamais chaste en lui-même.
La preuve? Quand on veut paraître honnêtement,
On se couvre toujours d'un fort bon vêtement!

— J'ai vu dans son pays la femme nubienne
Étaler ce que doit cacher l'Européenne,
Sans que pourtant mon œil se sentît trop choqué :
Et cependant j'étais un nouveau débarqué.
On ne remarque plus la règle générale !
Peut-être qu'une robe eût là-bas fait scandale?
Elle aurait souligné tout à coup un abus
Que dès le lendemain on ne remarquait plus !
Dieu me garde pourtant d'excuser les sauvages !
Il existe des lois qui priment les usages,
Qu'on ne peut transgresser sans tomber au moral
Au rang inférieur qu'occupe l'animal.
Mais vous m'objecterez l'œuvre de Michel-Ange,
Dont les austères mœurs étaient celles d'un ange ?
Vous me demanderez comment le Vatican
Abrita tous ces nus qu'eût bannis le Coran ?
Comment sans redouter la colère divine
Jule en laissa couvrir la chapelle Sixtine :
La création d'Ève ; Adam sous le pommier ;
Les torses tourmentés du Jugement dernier ?
C'est qu'on était alors en pleine Renaissance ;
Le culte des anciens tournait à la démence,
Et l'amour qu'on avait pour les antiquités
Aveuglait tous les yeux sur les malpropretés.
Les nudités prenaient le nom d'Académies,
Et l'on voulait n'y voir que des anatomies.
Le cachet indécent disparaissait soudain
Quand l'objet d'art portait un nom grec ou latin.
La moindre découverte était une relique
Sur laquelle tombait ce siècle famélique.

C'est ainsi qu'Amyot interprétait Longus
Après son bréviaire, entre deux angelus,
Sans que cette action, fort peu théologale,
Fît dans le saint clergé le plus léger scandale.
Les siècles sont changés ! Depuis ce temps vieilli,
Notre âge a retrouvé Rome dans Pompéi.

Louis, quand vous peignez, dans le fond des ruelles
Sans doute vous allez dénicher vos modèles ?
Dame ! où trouveriez-vous ailleurs qu'en ces bas lieux
La femme qui voulût braver l'œil vicieux
D'un artiste impudique, et monter sur la scène
Afin de figurer dans un dessin obscène ?
Peut-être faites-vous ainsi que feu Rubens,
Qui, trouvant tout chez lui, laissait en paix les gens,
Et peignait tour à tour les plantureuses dames
Que le ciel lui donna pour légitimes femmes ?
La dame de Lunden ne trouva pas du tout
Ce procédé sommaire et brutal à son goût :
Aussi lorsque Rubens, dont le cœur était flamme,
Vint demander sa main, elle ferma son âme
Aux doux propos d'amour, et le refusa net,
Ne voulant être vue un jour au grand complet
Sous les noms de Vénus au milieu de sa gloire,
Ou de la blonde Paix, ou bien de la Victoire,
Ou de quelque autre peu farouche déité,
Par les regards narquois de la postérité [1] !

---

[1] Mon père avait eu pour première belle-mère une baronne

—« Vos conseils sont fort beaux, mais leur pratique est louche.
« Je voudrais posséder une pierre de touche
« Qui permît d'essayer son jugement ! » — Sans biais,
Tout ce qui parle aux sens, en principe, est mauvais.
Il n'est point question de vos gros sens d'artistes,
Qu'un cynique atelier a fait peu rigoristes !
Mais des sens d'un public décent, bien élevé,
Qui détourne les yeux des femmes du pavé.
— C'est dans un monde à part que bien vite on s'enrôle
Quand on étale trop ou la gorge ou l'épaule !
Pourquoi l'art viendrait-il sculpter, peindre, illustrer,
Ce que sans impudeur on ne pourrait montrer?
Et, soit dit entre nous, cette partie impure
Que je ne pourrais point sans faire grave injure
Vous exhiber céans, en marbre (plus en lard !)
A vos yeux deviendrait peut-être un objet d'art ?

Il convient de placer ici-bas sous séquestre
Les appas qu'on montrait au Paradis terrestre :
Avant l'éclosion du funeste péché,
Le vice n'était point par leur vue alléché ;
La pudeur recouvrait de ses voiles brochés
Les endroits que l'on tient étroitement cachés ;

de Lunden, *dernière* du nom. Je tiens cette anecdote de lui. Mademoiselle de Lunden avait même refusé de laisser faire son portrait par Rubens. Celui-ci saisit ses traits par surprise, tandis que la jeune beauté était assise au jardin. Rubens en a fait cette merveille appelée plus tard : *le Chapeau de paille.* (Note de l'auteur.)

Le nu n'offrait aux yeux nul sujet de scandale,
N'éveillait dans les sens nulle attraction sale;
L'on montrait son corps sans plus de respect humain
Qu'aujourd'hui l'on n'en met à découvrir la main;
Comme le lys des champs, sans tenter la nature,
Nous pouvions nous montrer sans seconde parure!
Quand le corps eut perdu sa vierge pureté,
Nous dûmes renoncer à notre nudité :
Le vice avait flétri la blancheur de la robe :
Le vêtement servit à dérober l'opprobre;
Il nous fallut cacher sous un manteau discret
Ce corps créé par Dieu si noble et si parfait.

— Comment user du nu? — Ma foi! le moins possible!
On ne saurait poser une règle inflexible.
Dans son discret emploi tout est si relatif!
L'intention surtout rend le thème trop vif.
En général, pourtant, ne vous en servez guère
Beaucoup plus qu'on ne fait dans la vie ordinaire :
Seule elle sait régler son usage normal;
Et l'abus à l'instant tourne vers l'immoral [1].

Paris, octobre 1878.

[1] Je constate ma parfaite communauté d'idées sur cette question avec mon ancien ami M. Clays, le roi des coloristes contemporains, et le savant peintre dont la voix a tant d'autorité en matière d'art et de goût.

LE CHIEN

A QUI L'ON JETTE UNE PIERRE

FABLE POLITIQUE.

A Monsieur le Baron de Trannoy

Et à Madame, née de Knyff.

Quand un pavé renverse un chien,
A qui pensez-vous que la bête
En veuille? Au stupide vaurien
Qui le lui jette?
Erreur! C'est au pavé :
Car, dès qu'il l'a trouvé,
Il l'étreint sous sa patte,
Il le mord, il le gratte,
Il hurle, il aboie, il enrage,
Il voudrait en faire carnage.
Quant au gamin,
Sans dam il reprend son chemin.
C'en est ainsi dans les émeutes!
Les soldats tombent sur les meutes
Des misérables égarés,
Dont les trois quarts sont massacrés.

Quant aux meneurs, ils ne les happent!
Ces fins vautours toujours échappent
Pour revenir à la curée,
A la première échauffourée,
Et reprendre, après bon repos,
Leurs rôles de lâches héros.

LE SABLE DU DÉSERT

A Son Excellence
Monsieur le Vicomte de Santa Isabel,
Ministre plénipotentiaire.

Sable fauve et brûlant que sous mes pieds je foule,
Tapis étincelant, poudre que le vent roule
    Toujours de talus en talus,
Ah! dis-moi, d'où viens-tu? de Perse ou d'Arabie?
Dis? aurais-tu touché la robe de Marie
    Qui se sauvait avec Jésus?

Autrefois gisais-tu dans la profonde fosse
Où des fils de Jacob là cohorte féroce
    Enferma le pieux Joseph?
Aurais-tu vu passer les troupes de Cambyse?
Étais-tu près du Nil quand y flottait Moïse
    Dans sa miraculeuse nef?

As-tu passé cent ans au pied des pyramides?
Le Nil t'y baigna-t-il de ses vapeurs humides,
    Quand tu brûlais comme un volcan?
Et l'ombre aux angles noirs de ces mornes demeures
Aurait-elle marqué passivement les heures
    Sur ton fauve et vierge cadran?

O neige du désert que l'ouragan sauvage
Balaye en mille sens, réponds-moi! Qui voyage
Sans se reposer comme toi?
Amassée aujourd'hui au pied de cette ruine,
Qui me dit que demain dans les champs de Médine
Tu ne suivras pas un convoi?

Les générations, les peuples et les races
Ont-ils passé sur toi sans plus laisser de traces
Que le *Khamsin* ou l'aquilon?
As-tu des temps passés conservé la mémoire?
Et ne pourrais-tu point raconter ton histoire
De Rhamsès à Napoléon?

Toi qui des Pharaons portes la haute cendre,
Conte-nous les hauts faits du divin Alexandre,
Vainqueur de Ninive à Luxor;
Parle-nous du Persan, et du Mède, et du Parthe;
Et, vivant souvenir, du premier Bonaparte,
Ceint des lauriers du mont Thabor.

Saladin foula-t-il ta moelleuse surface,
Quand il alla planter sur la sainte terrasse
L'étendard vert de Mahomet?
As-tu, témoin discret, conservé souvenance
Des appels furieux et des cris de souffrance
Des mameluks qu'on massacrait?

Sable incandescent, tâche par aventure
De rencontrer parfois le puits à l'onde pure
    Que sous son verdissant manteau
Abrite l'oasis. Sous les verts sycomores,
Peut-être que sur toi, des humides amphores,
    Il tombera quelque peu d'eau!

Gyseh, 10 février 1866.

UNE VISITE CHEZ UNE JEUNE MÈRE

BOUTADE MONDAINE

A Monsieur et Madame Rittweger-Roels,

Château de Juslenville (Spa).

Ma cousine Léonie a vingt-cinq ans. Elle s'est mariée à vingt ans. Elle a quatre enfants : l'un ne descend pas encore, les trois autres descendent... trop : vous allez voir!

Léonie, modèle des épouses et des mères... (de son vivant!), n'a qu'un amour : son mari; qu'un dévouement (féroce, celui-là!) : ses enfants.

Je vais vous conter l'histoire d'une de mes visites à ma cousine : vous les connaîtrez toutes.

J'entre chez elle.

Madame! — Cher monsieur! — Soyez le bienvenu!
Grand merci! de nous vous vous êtes souvenu!
— Votre mari? Sorti! — Depuis une heure
Il a quitté, je crois au hasard, la demeure.
— Oh! les charmants enfants! *Tous les trois réunis!*
C'est le cas d'entonner ce refrain tendre, exquis!

— Dis bonjour à monsieur! Celle-ci, c'est l'aînée.
Elle sait travailler une journée entière.
Quels progrès elle fait! Allons! dis donc bonjour!
Pourquoi rester ainsi droite comme une tour?
Votre mère va bien? Gaston! sois convenable.
Quelle rage te prend d'escalader la table?
Tu sais bien que c'est mal : crains la punition!
Ne faites à ces jeux point grande attention.
Ils ne sont point gâtés, monsieur, sur ma parole.
Vous aimez les enfants? — Madame, j'en raffole!
— Vous ne trouvez point mes enfants impertinents?
— Pour leur âge, on les trouve avancés, surprenants;
Je me marierais rien que pour devenir père!
— Vous ne m'avez encor rien dit de *votre mère?*
Mais laisse donc en paix la canne de monsieur :
Tu pourrais te blesser! Charlot est si rieur!
Pour cette fois, monsieur, je ne vous tiens pas quitte :
Mon mari désolé manque votre visite.
Votre mère..... Gaston! paix! petit animal!
La jambe de monsieur ne sert point de cheval!
Marthe ne vous a point encor, qu'il me souvienne,
Salué? Viens, Martha! — Et qu'à cela ne tienne!
— Oh! ce n'est pas pour vous. Que dis-je? C'est pour vous
Quand même! Partageons : mettons que c'est pour nous.
Arrive ici, Martha. *(Bas.)* Je promets une image!
Sois aimable, et présente à monsieur ton hommage :
Une révérence. — Ouf! — Tu sais la faire mieux.
— Je ne veux pas. Suffit! — Comment? — C'est ennuyeux!
— Chère Marthe, est-ce toi? toi, toujours si docile!
C'est par timidité que Marthe est incivile.

Elle vous aime bien : j'en donne mon *visa.*
Elle le dit souvent! — Je n'ai jamais dit ça!
— Les enfants doivent voir en bas âge du monde :
C'est mon opinion, franchement! je la fonde
Sur l'expérience et sur la saine raison.
Il faut que les enfants fréquentent le salon.
Ils restent autrement espiègles, volages,
Et deviennent plus tard de stupides sauvages.
Aussi, dès qu'il y a chez nous des visiteurs,
On descend les enfants pour endormir leurs peurs.
Je ne serai contente et fière du ménage
Que lorsqu'ils verront sans crainte un nouveau visage.
Votre mère a souffert, dit-on, d'un rhume affreux?
Gaston! tiens-toi donc droit! tu parais aussi vieux
Que ton oncle Bossard! Monsieur! que vous en semble?
On soutient que ce fils à sa mère ressemble?
— C'est un superbe enfant, donc... — Pas de compliment!
Le ciel m'a préservé de tout aveuglement.
Vous le trouvez donc beau? — Si ça vous effarouche?
C'est bien là votre nez. — On dit qu'il a ma bouche?
— Autres choses encor! — Vous trouvez que c'est moi?
— Non! Jamais on ne vit tant ressembler, je croi.
— Dedans votre chapeau il a versé du sable?
Mille pardons, monsieur! Il est bien excusable!
Garnement! Oh! c'est sans mauvaise intention!
Ce tour innocent est la reproduction
De celui qu'il a fait aux eaux de Biarritz,
En septembre dernier, à l'oncle Diarritz.
Marthe! Je te défends de lancer ta poupée
En l'air, comme un ballon : frappant la cheminée,

Elle y casserait tout. Dieu du ciel! sur le chef
De monsieur elle tombe! Ah! monsieur, quel grief!
Avez-vous mal? pardon! Ce n'est pas fait exprès!
Je suis mère, épargnez à Marthe son procès!
Vous ne m'avez rien dit, monsieur, *de votre mère?*
Je ne les gâte pas, soyez sûr, au contraire!
Ça n'arrive jamais! jamais! Vous souriez?
J'en fais serment! Mais, ciel! vous saignez sur le nez?
Tenez, voici de l'eau : baignez, je vous adjure!
— Tranquillisez-vous, ce n'est qu'une égratignure.
— Vous ne vous baignez pas? Vous voulez que ma main...
— En ce cas, accepté! — Vous pardonnez? — Amen!
Et, madame, au revoir! — Quoi? vous partez si vite?
Avant de nous quitter, je veux que la petite
Vous demande pardon. — Je ne le ferai pas!
Nous étions au jardin, livrés à nos ébats,
Quand monsieur est entré. — Des excuses! de suite!
— Moi? la faire pleurer? Je brise ma visite.
— Ah! je ne gâte point les enfants, sur l'honneur!
Vous pardonnez? — Eh! je suis le provocateur?
— Vous raillez quelque peu? Mais partez sans rancune.
— Je puis vous assurer que je n'en garde aucune!
Madame?—Cher monsieur?—Encore un seul mot?—Hein?
— *Ma mère se porte très-bien!!!*

Londres, 30 août 1853.

LE DIMANCHE MATIN AU VILLAGE

A Madame la Comtesse de Morges, née Baronne
de Taradel-de-Carondelet (Paris).

Alors qu'en mille tours minuit sonne le soir
Du samedi qui fuit haletant, le dimanche
Se dresse radieux, ouvre son aile blanche,
Et commence sa ronde quand il fait encor noir.

C'est un ange que Dieu sur cette terre envoie.
Il prend possession du septième jour
Au nom du Créateur. Un cantique de joie
Célèbre son départ du bienheureux séjour.

Céleste messager, un éclatant nuage
Lui fait un char roulant dans l'éther ténébreux.
Un nimbe glorieux éclaire son visage,
Laissant voir un sourire au front du bienheureux.

Il contourne le mont d'où part l'aube, et s'adresse
Au soleil matineux, lui disant : « Ne te presse
« De tirer du sommeil la nature en torpeur :
« C'est le jour du repos, c'est le jour du Seigneur. »

Il dit aux feux follets : « Dansez vos sarabandes,
« Esprits joyeux, mutins, qui régnez sur les landes ;
« Jouez dans les roseaux et buvez l'hypocras :
« Le soleil aujourd'hui ne vous surprendra pas. »

Enfin il dit au coq, qui lisse son plumage
En regardant blanchir l'aurore à l'horizon :
« Retarde tes appels, car, ce jour, au village
« Le pieux laboureur repose à la maison. »

Des oisillons bavards la troupe électrisée
N'apercevant personne aux champs, aux prés, aux bois,
Accourt pour se baigner dans la fraîche rosée
Qui mouille les froments, les fèves et les pois.

Sur toute la longueur de la poudreuse route
Pas de charretiers, pas de cris, pas de jurons;
Une chèvre par-ci par-là qui grimpe et broute
Sur les rebords herbus des tacites sillons.

Les enfants villageois, dispensés de l'école,
S'ébattent sur le pré, dansent la farandole,
Enjambent les cloisons qui gardent les vergers,
Et font pleuvoir sur eux les rouges cerisiers.

Mais voici qu'au clocher sonne l'appel de messe.
Le marteau lentement frappe l'airain béni :
Accent pieux qui vient à l'humaine détresse
Porter un saint écho des voix de l'infini.

Mets ta robe de soie, attache à ton corsage
Un bouquet de ces fleurs que Pierre aime le mieux :
Car tu rencontreras, Claire, sur ton passage
Près du temple celui qui te fait les doux yeux.

Par le sentier moussu qui conduit à l'église
Les fidèles s'en vont tenant leurs chapelets.
L'enfant, coquettement vêtu de sa plus fraîche mise,
Le long des champs de blé récolte les bluets.

Un missel sous le bras, croisant le cimetière,
L'aïeule, front baissé, s'avance avec efforts :
Sur les tombeaux aimés elle offre une prière,
Cette aumône du cœur que réclament les morts.

Ah! la semaine, c'est la lutte de la vie :
C'est l'incessant labeur et la privation;
C'est la peine toujours d'autre peine suivie,
Sans trêve ni merci, sans consolation!

Le dimanche est le jour du calme, du silence.
Et du repos en Dieu. Dans sa sérénité
Glorieuse, extatique, il semble qu'il commence
La bienheureuse éternité.

LE SERENO [1]

(VEILLEUR DE NUIT)

SOUVENIR D'ESPAGNE. SCÈNE SÉVILLANE.

A Monsieur et Madame Crokaert-Van Regemortel.

Dix heures de la nuit! Qu'à rentrer on s'apprête,
Majos, Majas, et vous, gitanos et bourgeois :
Abandonnez gaiement l'étincelante fête :
La sombre *giralda* vient de sonner dix fois.
A demain *fandangos, jotas,* gens de Séville!
Le vin de *Rocio* vous invite à dormir.
Dans une heure, on ne doit entendre par la ville
Que le ronflement sourd du vieux *Guadalquivir*.

[1]. Le *sereno* est un policier qui parcourt de nuit les rues en Espagne, criant l'heure, empêchant..... quelquefois les vols, etc. Il tend à disparaître et n'appartiendra bientôt plus qu'à la légende.

Onze heures! hâtez-vous, passant retardataire :
Le quartier n'est pas sûr. Sur ces maudits cailloux
L'on avance à tâtons : la nuit, tout est mystère!
Et je crains les voleurs au moins autant que vous.
Mais que peut faire là tout ce monde en campagne,
Ce peuple de soldats, en fiévreux mouvement?
Pour la nouvelle fois notre changeante Espagne
Aurait-elle jeté bas son gouvernement?

Minuit! voici minuit! Tout dort, mais Satan veille,
Promenant dans les airs son corps noir teint de feu.
Il guette avidement le vice qui sommeille,
Pour en faire son bien, sur un signe de Dieu.
Passant, éloignez-vous des murs du cimetière!
Le feu follet maudit, la nuit, y hante l'air.
Les âmes des damnés, dans sa folle lumière,
Cherchent par les chemins des compagnons d'enfer.

Une heure! Un revenant, qui se rit du gendarme,
Habite ce logis, désert comme un tombeau.
Laissons-lui faire en paix son nocturne vacarme!
Pour l'aller déloger, je tiens trop à ma peau,
D'abord! Et puis, pourquoi traîner devant l'alcade
Un fantôme qui m'a remis un écu d'or?
Tournons le coin! allons ouïr la sérénade
Qui charme les échos de la *Plaza Mayor*.

Deux heures de la nuit! A qui cette lumière
Que j'aperçois là-haut sous ce rideau bouffant?

Qui peut veiller encore, si ce n'est une mère,
Par saint Jean mon patron ! auprès de son enfant?
Dans cette obscurité, que l'oranger parfume,
Le sommeil a dompté dames et chevaliers :
Tous les pieds joliets reposant sur la plume,
Et tous les cheveux noirs sur les blancs oreillers.

Mais que vois-je ? « Ohé ! là-bas ? » Quelle est cette ombre,
Qui descend prestement de ce riche balcon ?
Allez donc distinguer, en cette nuit si sombre,
Un amoureux transi d'un assuré larron !
Pas de réponse ! Hum ! marchons avec prudence.
Un novice amoureux prodigue les *douros,*
Quand il veut acheter notre aimable silence;
Mais un maître voleur nous caresse le dos.

Trois heures! Ah ! voici, surchargés de légumes,
Les maraîchers joyeux qui devancent le jour.
« Bravo, José ! devant ta *taberna*, tu fumes.
« Vite, deux verres pleins sur ton vierge comptoir.
« On ne surveille plus l'*alguazil* à cette heure.
« Ami, pour toi bonjour et bon repos pour moi !
« Que Dieu veille toujours sur ta chère demeure !
« Buvons à nous d'abord, et, s'il en reste : au Roi ! »

Mais le coq a chanté : déjà le ciel se frange,
Et du soleil bientôt apparaîtra le char;
Par la *Santa Virgen! Giraldillo* s'orange;
L'aube blanchit le front du parc de l'Alcazar.

A mon tour de dormir! éteignons ma lanterne.
A mon seuil bien-aimé me ramène le jour.
Dolorès, prends mon sabre et ma lourde giberne :
Dans mes bras, mon amour!

RETOUR DU BAL MASQUÉ

SOUVENIR DE VENISE

A Monsieur le lieutenant adjoint d'état-major

Et à Madame de Selliers de Moranville.

Démasque-toi, ma belle amie,
Et prends mon bras. Je t'en supplie.
Sans plus tarder, quittons le bal.
Adieu violons et fanfare!
On se salue, on se sépare :
Du départ voici le signal.

Déja Pietro, le *barcarole,*
Saisit l'aviron. Sa gondole
Au *Rialto* nous mènera.
Vois : la rame s'impatiente.
Hâtons le pas, trousse ta mante,
Descend dans la *Caponera.*

A gauche sieds-toi, belle Élise.
La gauche, tu sais, à Venise
Fut toujours la place d'honneur.

Au pays où le mieux on aime,
Est-ce bien là recherche extrême
Que d'offrir le côté du cœur?

Je t'avais à peine entrevue
Parmi cent beautés, que ta vue
Enflammait le plus doux transport.
L'heureux avenir se dévoile :
En toi je reconnais l'étoile
Qui va présider à mon sort.

Là-bas, près du palais du doge,
Les sonneurs en fer de l'*Horloge*
Frappent six heures du matin.
Sur le flot sombre l'esquif vole.
Saint-Marc efface sa coupole
En s'enfonçant dans le lointain.

Vois comme les palais défilent.
Déjà dans l'aube se profilent
Fasan, Foscari, Persico.
Du sein de la riche mêlée,
Sort la corniche dentelée
De l'éblouissant *C'a d'oro.*

La lune argente l'arabesque
De ce brillant balcon mauresque,
Butin, trophée oriental,
Rapporté d'Asie ou de Crète,
Comme un souvenir de conquête,
Par quelque illustre général.

La voûte étoilée étincelle.
C'est durant cette nuit si belle
Que l'amour m'a pris dans ses lacs!
Tout se tait : l'on n'entend, Madame,
Que le heurt joyeux de la rame,
Qui dans l'onde prend ses ébats.

Ah! j'aime l'ombre et le silence
Plus que les jeux, plus que la danse,
Quand au ciel blanchit le matin,
Car maintenant, avec tendresse,
Loin de tout regard, ma main presse
Ton beau corsage de satin!

Des oiseaux j'entends le ramage.
Bientôt dans un ciel sans nuage
Le grand roi du jour va monter.
Ah! je voudrais à sa lumière
En maître pouvoir dire : « Arrière! »
Car, hélas! il faut te quitter!

De ton palais voici le porche.
Sur le seuil se tient debout, torche
En main, un sévère laquais.
Le flot s'éveille : la marée,
Soulevant la barque amarrée,
Arrache un murmure aux agrès.

Te quitter! moitié de mon âme,
Te quitter! lorsque de ma flamme

A peine j'ai fait l'humble aveu.
Donne tes mains prestigieuses,
Pour que mes lèvres amoureuses
Y posent un brûlant adieu !

Venise, 1856.

VERS

IMPROVISÉS AU PÈRE-LACHAISE

A Monsieur et Madame de Cocquéau-Leirens (Alost).

Le printemps nous ramène et la fleur et l'abeille;
Les bois ont retrouvé leur mélodique accord :
Tout chante, tout revit, se ranime et s'éveille
Au morne séjour de la mort.

Dans ces funèbres lieux, témoins de tant de larmes,
Et que dans le secret du cœur nous maudissons,
Les oiseaux, sans pitié pour nos sombres alarmes,
Sifflent leurs plus folles chansons!

Tout ce monde vivant qui rechante et revole,
Et fait joyeusement réapparition,
Ne module ses airs que sur une parole :
Celle de résurrection!

Ah! notre mort de même est une mort factice :
C'est le corps seul qui meurt, qu'on descend au caveau :
Nous ne donnons au sol qu'un vulgaire cilice,
Qu'un habit, qu'un manteau!

L'âme contient en elle une séve immortelle
Qui remonte à l'appel du Sauveur vénéré.
C'est la mort qui s'en vient nous délier cette aile,
Qui fouettera l'azur sacré!

Ici, sous le gazon, dorment toutes les haines,
Avec ceux qui juraient ne pardonner jamais;
Et les os ennemis, dans ces funèbres plaines
Confondus, reposent en paix.

O Paris, qui remplis tes riches étendues,
Et peuples cent quartiers de tes vivants remous :
Si pleine, qu'on craindrait de voir craquer tes rues.
Et dont la voix rappelle une mer en courroux,

Ces milliers d'habitants (rapprochement bizarre!),
Que tes remparts sans fin semblent importuner,
Dans un siècle d'ici en un modeste hectare
Pourront tenir sans se gêner!

A Canossa, j'ai vu l'antique nécropole,
Que les fureurs du temps ne purent dévaster.
Sur la porte d'entrée on lit cette parole :
« C'est ici qu'il faut s'arrêter! »

Mon Dieu! oui, s'arrêter... net, en pleine carrière!
Souvent après le plus héroïque début!
Parfois juste au moment de franchir la barrière
Même qui séparait du but!

Voyez ce conquérant que le destin déchaîne
Sur les peuples tremblants qu'il accourt envahir :
Ici, six pieds carrés renfermeront sans peine
Celui qu'un monde entier ne sait plus contenir!

Ici, l'on n'entre point en superbes carrosses!
Adieu purs sangs fringants! élastique landau!
Mort, on est amené par de vulgaires rosses :
C'est dans un char banal qu'on arrive au tombeau!

Personne, le crains-tu, n'escortera ta bière?
On laissera partir ton modeste convoi
Sans larmes, sans adieux, peut-être sans prière?
Pauvre déshérité, pourtant, console-toi!

Que de pleurs, que de vœux, d'un bout du monde à l'autre,
Vers le ciel attendri montent de toutes parts!
Dans l'immense concert pas une patenôtre
N'est dite sans qu'un mort en obtienne sa part.

Juste dispensateur des offrandes, Dieu donne
Au plus abandonné l'aide le plus urgent :
Ainsi voit-on toujours la plus royale aumône
Arriver au plus indigent!

Paris, 15 septembre 1877.

QUE DEVIENDRA-T-IL?

VERS IMPROVISÉS

Devant le berceau du fils de mon boulanger

PARIS, 1863

Que sera-t-il? Brigand? Sur la route royale
Ira-t-il s'aposter pour attendre la malle?
Ou bien, pour éviter les dangers du métier,
S'improvisera-t-il tout simplement banquier?
Détrousseur patenté, loin des bois, sans alarmes,
Narguant de son comptoir la poigne des gendarmes?
Vivra-t-il sous le chaume, ou deviendra-t-il Czar?
Sera-t-il un Scapin, sera-t-il un César?
Le verra-t-on un jour commander des corsaires?
Deviendra-t-il lanceur de véreuses affaires?
Se tiendra-t-il derrière un grillage d'acier,
Ainsi qu'une araignée attendant le gibier?
Vivra-t-il aux dépens de la *chose publique,*
En forçant lâchement la note politique?
Se contentera-t-il de moins brillants tréteaux?
Jouera-t-il la parade à la fête de Sceaux?

Quel âge atteindra-t-il? Ira-t-il cent années?
Ou bien, comme ces fleurs en un seul jour fanées,
Ne vient-il qu'un moment se montrer à nos yeux,
Et reporter sitôt son parfum dans les cieux?
Deviendra-t-il l'auteur des douces cantilènes
Qu'on chante lorsqu'on veut magnétiser ses peines,
Ou bien se rendra-t-il à Baireuth quelque hiver,
Se faire inoculer la fièvre de Wagner?
Sera-t-il un savant en *us*, quelque oiseau rare?
Ou bien, voulant voler trop haut, nouvel Icare,
Ira-t-il s'abîmer dans le gouffre d'oubli?
Ira-t-il visiter le Pérou, le Chili?
Ou bien, vrai Parisien, confiné dans sa ville,
Croira-t-il qu'au delà du quartier Belleville
L'univers a pris fin? que l'homme de Chaillot
Est celui que Balbi dénomme un Hottentot?
Vient-il pour ramasser le pinceau du Carrache?
Ou bien, désespérant d'emporter le panache,
Ira-t-il s'annexer à ces brosseurs obscurs
Qui vont au mois de mai rajeunir les vieux murs?
Sera-t-il boulanger ainsi que son cher père?
Fera-t-il de bon pain, ou bien, pris d'humeur fière,
De la gueuse basoche adorant les ébats,
Viendra-t-il s'ajouter aux retors avocats?
Sera-t-il un chanteur de grande capitale :
Un Duprez, Mario, Tamburini, Titien,
Un Nicolet, un Faure, un Tamberlick, ou bien
Ne fera-t-il jamais qu'un crieur de la Halle?
Paresseux et joueur, pour dissiper l'ennui,
Mangera-t-il son bien ou celui d'autrui?

Sera-t-il comte ou duc? Grand cordon d'Isabelle,
D'Albert l'Ours, du Faucon, ou bien de l'Oblica,
Ou de l'Éléphant blanc, ou de l'Aigle, ou d'Olga?
Ou bien portera-t-il une croix bien plus belle :
La Jarretière? — Oh! oh! vous riez en dessous!
Bernadotte est parti de bien plus bas que vous :
Il n'était que tambour [1] en quittant son village :
Et rataplan plan plan, sans faire grand tapage,
Rataplan, il devint maréchal et puis roi,
Et ne s'acquitta pas trop mal de son emploi.
La jarretière vint d'une attache royale
Ceindre flatteusement cette jambe rurale.
Qui l'eût dit, qu'un gamin qui conduisait des bœufs
Aurait changé son fouet contre un sceptre pompeux?

Je ne souhaite point une telle fortune
A votre cher enfant! La grandeur importune,
Et n'a, croyez-m'en bien, jamais fait le bonheur.
Des hauts postes aussi je ne suis point prôneur.

Oh! depuis que le fils crosse l'état du père,
Plus rien ne se fait bien dans notre pauvre sphère :
L'on rencontre à souhait de méchants avocats,
Des orateurs qui font rire de nos sénats,
Des généraux manqués qui partout se font battre,
Des politiciens qui font le diable à quatre,

[1] Ce renseignement est puisé dans l'*Emperio pittoresco* (Milan), dans un article : *I grandi da nulla.*

Mais plus un boulanger qui fasse de bon pain :
Excepté vous, monsieur! Chacun avec dédain
Regarde le métier qu'au logis on professe,
Et pense témoigner de sa haute sagesse
En travaillant à ce qu'on ne fait pas chez lui.
Pour le malheur de tous, c'est ainsi qu'aujourd'hui
On se lance au hasard dans les professions,
Sans se soucier en rien des traditions.
Il résulte de là que l'on fait des écoles,
Et que les gens sensés, victimes des frivoles,
Payent les pots cassés. Que votre cher fils donc
Suive votre chemin bien tracé tout du long,
Qu'avec vous au fournil il tienne en main la pelle,
Qu'il ceigne sans rougir les proprets cotterons,
C'est sur ce sentier-là que la gloire l'appelle.
Vous le verrez un jour commander cent mitrons.
Les maîtres boulangers viendront lui rendre hommage,
Ainsi qu'au temps passé. Le *pot de romarin*
Lui sera présenté par le plus haut en âge.
L'Empereur au besoin servira de parrain.
Ah! ce jour-là, chez vous nous ferons tous bombance,
Et nous boirons gaiement au *Panetier de France.*

LES POMMES DE TERRE
EN CHEMISE
ALLEGRO — CAPRICCIOSO — CULINAIRE

A Madame Le Poithevin-de La Mettrie,

Château de Saint-André (Sèvres).

Vous ne trouvez plus rien à m'offrir, dites-vous,
Et je suis si blasé qu'on ignore mes goûts :
Que les vins les plus fins, les primeurs et la truffe,
Rencontrent un palais qui contre eux se rebuffe :
Et votre esprit s'y perd comme un grain dans un sac !
Car les illusions que garde l'estomac
Survivent bien longtemps aux rêves de jeunesse,
Et consolent, dit-on, la caduque vieillesse !
Aujourd'hui, j'ai l'amour de la simplicité,
Et je fais franchement fi de la rareté.
J'adore le lapin, le hareng et la raie.
Je suis peuple en cela : j'ai la cuisine gaie,
Et ne veux plus signer les supplices nouveaux
Que font aux cuisiniers les modernes fourneaux
Arrière le salmis, la bisque, la tortue,
Le poulet marengo, la génoise barbue,

Les coulis, les hauts jus, comme les quatre épices
Qui mènent au trépas aussi bien que les vices!
Quand je devrais passer pour maussade Mentor.
J'en reviendrai céans aux us de l'âge d'or.
Vous voulez que chez vous, dînant après Boulogne,
Je dresse mon menu? Épineuse besogne
Que vous me taillez là! car par vos invités
Jamais mes plats chéris ne seraient acceptés!
Je n'en choisirai qu'un : un plat de pommes de terre :
Mais je le veux alors avoir à ma manière!
De bien l'accommoder il n'est qu'une façon :
Aussi, prêtez l'oreille à ma docte leçon.
Le fumet du légume entoure la pelure :
C'est un duvet huileux qui rougit ou s'azure
Quand finit la cuisson. Pour bien vous régaler,
En tout premier lieu donc gardez-vous de peler!
Laissez le tubercule en sa fine chemise;
Le sel en gros cristaux pour ce plat est de mise.
Lorsque vous verrez l'eau soulever ses bouillons,
Allez voir vos sujets faire leurs réveillons,
Sauter, bondir, polker, danser la farandole,
Faire cent fois le tour de l'humble casserole.
Quand vous le retirez des glous du flot amer,
Hâtez-vous de crever le tubercule cher,
Pour que l'humidité vivement s'élimine,
Et que la chair se change en grumeuse farine.
Doucement sur le fruit promenez le couteau,
Pour le débarrasser de sa soyeuse peau.
Si vous êtes gourmet, Madame, croyez-m'en,
Ne prenez que du sel pour accommodement.

Si vous y répugnez, je concède le beurre :
Pourvu qu'il soit de Seine ou des rives de l'Eure,
Un beurre gras, crémeux, résistant, au grain d'or :
Tel qu'à Paris jadis en fournissait Saint-Maur.
Laissez-moi faire un vœu pour finir. Je réclame
Une insigne faveur ! Si vous daignez, Madame,
Vous-même m'en servir de votre belle main,
Ce mets sera pour moi régal de souverain !

PIÉCETTES

A QUOI SERVENT LES MÉCHANTS?

SONNET.

A Madame Widmer-Misson.

Eh ! vous vous étonnez de me voir conserver
Dans mon cercle d'amis le jaloux Fiel-en-ville :
L'amertume en personne, un homme fait de bile,
Qui passe tout son temps à mordre et à baver !

C'est par lui que je sais ce que de moi l'on conte;
Tous les méchants propos (les faux comme les vrais)
M'arrivent, grâce à lui, quand il règle mon compte.
Par lui les racontars me parviennent tout frais.

Lorsque je pose un fait dont on pourrait médire,
Plus personne aujourd'hui n'est là pour me le dire;
Nul n'ose du public m'ouvrir l'opinion,

Hormis lui, qui ne perd (m'en soit témoin le diable !)
Jamais l'occasion d'être désagréable.
Il me sert de *journal de l'opposition*..

A UN SUICIDÉ

Pas possible! Louis s'est brûlé la cervelle?
Quel tireur d'un talent par nul autre approché!
Depuis trente-cinq ans, je sais ce qu'il recèle,
Et je n'ai jamais vu le but qu'il a touché.

SUR LE TOMBEAU D'UNE SERVANTE

Tu gis ici, Durand, qui fus humble servante :
La perle du foyer et l'honneur de l'autel;
J'écris ici le nom que tu portais vivante,
Ignorant le grand nom que tu portes au ciel!

1862.

A X***

On dit que ton cerveau se ramollit, Arthur?
Faut-il t'en plaindre? — Non! puisqu'il était trop dur!

A MADAME LÉON T'SERSTEVENS

DAME PATRONNESSE DE LA *FANCY-FAIR*

DE BRUXELLES (1881)

Reçu d'une boîte de cigares achetée à son magasin.

Reçu pour un louis d'une rare marchande
Vingt-cinq *régalias*, marchandise friande,
Qui, venant de passer par d'aussi belles mains,
Se paierait couramment cinq cents livres sterling.

A MADEMOISELLE VON P***

Eh! mon Dieu! votre nom, je l'avais oublié!
A mon esprit tout seul je l'avais confié :
La mémoire, leste et volage,
Garde souvent mal son bagage!
Il ne m'arrivera plus un pareil malheur :
A présent j'ai gravé votre nom dans mon cœur!

ÉPIGRAMME

On raconte partout et l'on répète en chœur
Que Philibert, doué d'un si bel organisme,
Vient de mourir d'un anévrysme !
Il avait donc du cœur !

ÉPIGRAMME

Tu voudrais me brûler la cervelle, Espritvent ?
Franchement, cher ami, je la trouve mauvaise !
Tu me braves ainsi d'autant plus à ton aise
Que je ne puis t'en faire autant !

ÉPIGRAMME

Vous demandez pourquoi l'on appelle gaulois
Les livres immoraux, polissons et grivois ?
La Gaule a précédé la tardive naissance
De l'élégante et littéraire France :

La Gaule est l'embryon sans forme et cohérence.
C'est que ces écrits verts, gras, brutaux, indiscrets,
Ne sauraient mériter le beau nom de français !

LE DUC DE ***

On ne chercherait point en toi le fils d'un preux !
J'ai beau te disséquer; où niche ton mérite ?
Tu vis sur le renom de tes vaillants aïeux.
O parasite !

L'INUTILE

Comme un ouistiti tu règnes dans les ouates !
Et tu dors tout ton soûl, comme un alligator !
Tu manges, bois, sommeille et fais bien pis encor !
Mais tu ne marches pas, Caron, à quatre pattes ?

A SIR EDWIN LANDSEER

Merci pour le *pointer!* Ah! les chiens, j'en raffole :
Ils sont fidèles, bons, caressants, vaillants, doux!
Vous dites qu'il ne leur manque que la parole?
— Non, Landseer, car alors ils vaudraient mieux que nous!

Londres, 1851.

ÉPITAPHE

Ci-gît monsieur de Toute-Cause,
Un politique de renom,
Dont pour toujours la paupière s'est close
Sans qu'il eût dit jamais : « Oui! » jamais : « Non! »

LA MÉLANCOLIE

Au temps passé ma jeune rêverie,
Friande de fraîche saveur,
S'imaginait que la mélancolie
Relevait le goût du bonheur !
Comme j'ai fui cette feinte tristesse,
Quand j'ai connu le vrai chagrin !
Car la douleur qui mine, ronge et blesse,
Plonge le cœur en si dure détresse,
Que l'on en hait l'image enfin !

ÉPITAPHE

Ah ! vous avez quitté ce douloureux asile,
Où le méchant Destin exerce son courroux.
Vous êtes, dit chacun, bien plus heureux que nous !
Avouez que ce n'est pas difficile.

A X***

QUI FAIT TOUJOURS LE DÉGOUTÉ

Tu n'es jamais content, mon malheureux Anselme!
Tu sembles sur ton front porter un feu Saint-Elme!
Ton épouse n'a point assez d'amour pour toi!
Au moindre manquement tu doutes de sa foi!
Tu te plains de l'été, tu te plains de l'automne!
On ne peut plus vraiment se fier à personne!
L'égoïsme en tous lieux menace du poignet,
Et l'ami le plus sûr agit par intérêt!
Rien n'est bon en un mot, et ta peine est extrême!
Peut-être te plains-tu par trop peu de toi-même?
— Je sais ce qu'il te faut et vais te renseigner :
Tu veux le paradis? Tâche de le gagner!

A X***

NOUVELLEMENT ANOBLI

Sur ta roture un titre a jeté du vernis.
Tu veux te rattacher aux héros d'un autre âge!
Le sort te fabriqua pour des temps indécis :
Ta lâcheté t'exclut du noble moyen âge;
Ta bêtise, du siècle où le hasard t'a mis!

AU DUC GUSTAVE ***

Dis-moi, toi qui descends d'une suite de preux,
Ducs et pairs comme toi (l'on dit en droite ligne!).
Qu'as-tu donc hérité de tes vaillants aïeux?
De l'esprit? de l'honneur? du courage sans doute?
Hélas! rien de tout ça!... La goutte!

A UNE BELLE-MÈRE

Chassez les médecins! leur science s'empêtre
A vous saigner, purger, piluler, ventouser!
Si vous voulez guérir, allez chercher un prêtre,
Et faites-vous exorciser!

DANS LES MAJORITÉS

Quels noms pourrait-on bien donner, que vous en semble,
A ces vils députés, aux ministres soumis,
Qui votent les yeux clos sur commande ou avis?
— Valets de chambre.

A UN NOUVEAU-NÉ

Quand chacun te sourit, nouveau-né, tu soupires!
Les larmes de tes yeux accusent tes douleurs.
Puisses-tu seul un jour conserver des sourires
Alors qu'autour de toi tous verseront des pleurs!

A E***

RÉDACTEUR EN CHEF

Ta plume laisse à flots couler les arguments
Sur ton large bureau qui devant toi s'échancre.
A te voir embossé contre tes documents,
Ami! tu me parais à l'...encre!

Vous souteniez que Bert n'était point âne!
Certe, à présent vous êtes converti?
Il est tombé de cheval à Lausanne ;
Il s'est fendu complétement le crâne,
Et rien n'en est sorti !

SUR L'ALBUM DE M. H***

Toi qui tiens en horreur dédaigneuse, sauvage,
Le *locatis*, et dont le galant équipage
Est partout renommé, une fois, tôt ou tard

(Ah ! comme la fortune est perfide et rouée !).
Tu feras un voyage en voiture louée!
Ami! quand donc? — En corbillard!

A PROPOS DES NUDITÉS

EXPOSÉES AU SALON DE 1878 [1]

Seule la Vérité peut se promener nue
A l'Exposition ainsi qu'en pleine rue,
Sans crainte d'attirer le regard vicieux :
A peine est-elle reconnue
Qu'on s'empresse aussitôt de détourner les yeux.

LES VOIX DE LA MER

Je promenais ma fille aux bords de l'Océan.
Ma fille avait quinze ans. La mer au flot volage
Nous tenait à chacun un différent langage.
La vague qui montait chantait, dans son élan,

[1] Extravagante contradiction! c'est la France qui expose le plus de nudités, elle qui fournit les *modes* à tout l'univers..... habillé!

Le sémillant refrain d'une vieille romance.
Son écume jetait le doux mot d'espérance
A l'enfant qui cherchait dans l'onde le ciel bleu.
Le flot qui retournait avait la voix chagrine
D'un soupir étranglé qui brise la poitrine.
La plainte était pour moi ! l'onde, faisant son jeu,
Semblait en s'en allant m'adresser son adieu.

POUR L'ALBUM DE SA MAJESTÉ ***

QUI S'ÉTAIT FAIT PESER

A LA FOIRE DE BADEN-BADEN

Sire! ce matin, à la foire,
Il vous vint à l'esprit de vous faire peser.
Vous aviez un chapeau gris en forme de poire :
Chapeau fait pour prosaïser.
On vous a pesé sans couronne,
Et l'on a fort sagement fait.
Oh! le diadème ne donne
Jamais deux jours le même faix.
Son poids varie avec la Bourse,
Et change selon les moments :
On dirait qu'il suit à la course
La marche des événements.
Vous connaissez le poids net de votre personne!
Quand vous voudrez savoir le poids du souverain,
Vous n'aurez plus, partant d'un pesage certain,
Qu'à calculer le poids changeant de la couronne.

Baden-Baden, 23 août 1863.

LE GOUJON ET LE VER

FABLE

A Monsieur et à Madame Robyns d'Inkendale-Misson.

Ne faites jamais à autrui
Ce que vous ne voulez qu'on vous fasse à vous-même :
Cette leçon d'une importance extrême,
Un goujon vient de l'apprendre aujourd'hui.

Un goujon déjà mûr, et d'une humeur hargneuse,
Promenait lentement sa personne écailleuse
Dans un joli ruisseau tout pavé de galets,
Quêtant quelque morceau digne de ses crochets.
Il nageait l'œil au guet. L'amour de la bombance
Ne l'avait jamais fait sortir de la prudence.
« Quel misérable sort », disait-il, « est le mien !
« J'erre sans abri, sans soutien,
« Entouré d'ennemis qui me courent sans cesse.
« Je ne vis qu'à force d'adresse;
« Et je n'évite les brochets
« Que pour tomber sur les filets.
« Trop infortunés que nous sommes!
« Nous devons nous garer des bêtes et des hommes :

« De ces derniers surtout, guerroyeurs monstrueux :
« Ne leur suffit-il point qu'ils se mangent entre eux ?
« Si le bon Dieu savait tout ce que cette engeance... »
Ainsi devisait-il entre ses barbillons,
Lorsqu'il vit s'agiter de légers tourbillons
Sous les lentilles d'eau. De la surface dense
Descendait un beau ver bien vivant, gras, mou,
    S'agitant comme un jeune fou.
Quel régal ! Le goujon sur le gibier s'élance
    Et l'avale d'un coup...
Avec un hameçon : manger plus indigeste !

Tirez votre morale, et devinez le reste.

A L'AUTEUR DE LA GUERRE

DE 187...

Détestable tyran, qui, dans notre noble ère,
T'en viens ressusciter les massacres païens;
Toi qui te fais un jeu de la sanglante guerre,
Inavouable sport des noirs chefs africains,

Détache sans tarder de ta sainte couronne
La vénérable croix qui sur elle rayonne :
Ce symbole sacré t'accuse et te confond,
En faisant ressortir là honte de ton front.

On ne se targue plus d'un divin privilége
Lorsque de la justice on devient apostat.
Malheur à qui voudra, barbare potentat,
Abriter les forfaits d'un orgueil sacrilége
Dans l'ombre du Golgotha!

LE MÉRITE ET LA FORTUNE

FABLE

A Monsieur le Baron Ferdinand Del Marmol,
et à Madame, née de Montpellier.

Le *Mérite*, éreinté des longueurs d'une route,
En une hôtellerie arriva certain soir.
Il grêlait, et comme en un four il faisait noir.
Terre, ciel, éléments : tout était en déroute!
Le *Mérite*, on le sait, ne voyage qu'à pied.
Il est pauvre : on le prend quelquefois en pitié.
Il fut fort mal reçu par les gars, par les filles :
A peu près comme un chien au sein d'un jeu de quilles.
Le malheureux était vêtu comme un voleur
(Plutôt comme un volé!) d'un manteau sans couleur,
Reste défiguré d'une vieille capote.
Tout son corps jusqu'aux reins ne formait qu'une crotte.
« — Arrière! Allez-vous-en! En ces lieux tout est pris.
« Eh! ne voyez-vous pas que c'est fête au logis?
« Dans les salons du haut une riche princesse
« Amuse cette nuit la ville et la noblesse
« En un grand bal masqué. Foin des gens mal rentés!
« Déguerpissez! Voici venir les invités. »

Comme on allait chasser l'infime à coups de brosse,
Sur le seuil s'arrêta net un brillant carrosse,
Couronné de laquais tout embordurés d'or.
Un brillant cavalier en descendit la marche :
Grand, pourpoint de velours, martiale démarche.
Il allait enfiler le pimpant corridor,
Alors qu'il aperçut le *Mérite* à la porte.
« — Eh! palsambleu! c'est toi? Te chasser? Elle est forte,
« Cette plaisanterie! Ami, viens avec moi.
« Un homme de valeur vaut pour moi plus qu'un roi.
« Je vais te présenter à notre amphitryonne.
« Te voilà déguisé, mon cher, mieux que personne :
« On ne te reconnaît, tu sais, que rarement!
« La preuve, la voilà dans ce désagrément. »
Au haut de l'escalier se tenait la *Fortune,*
Fière comme orateur confit en la tribune.
Je ne vous peindrai point la robe et les volants :
Le tout était éteint sous l'éclat des brillants.
« — Madame! permettez qu'en ces lieux j'introduise
« Le *Mérite.* » — « Eh! monsieur, quelle aimable surprise!
« Soyez le bienvenu! Quand nous rencontrons-nous?
« Une fois en cent ans? fixons des rendez-vous :
« Nous nous retrouverions sans d'aussi long retard.
« Mais vous, beau cavalier, qui m'amenez cet hôte,
« Sous ce loup de satin qui cachez-vous? » — « Je l'ôte! »
« Ciel! c'est vous? » — « Mon Dieu, oui! simplement le *Hasard!* »

FRAGMENTS [1]

D'UNE ÉPITRE DE CONDOLÉANCE A M***

(A l'occasion de la mort de son père, env. extr. et ministre plénipotentiaire de S. M. ***.)

Qui l'eût dit, il y a deux mois, que votre père
Dormirait aujourd'hui captif dans une bière,
Entre les sombres murs d'un humide tombeau?
Lui que l'on rencontrait alerte, cambré, beau
Comme à trente ans, au Bois, dans les salons, aux courses,
Et qui semblait porter en son corps des ressources
Pour vivre sans docteurs vingt lustres accomplis?
C'en est fait, il n'est plus! Des prêtres en surplis
Sont venus le chercher un matin, vers onze heures,
Pour le mener en paix aux dernières demeures.
Vous perdiez plus qu'un père : un ami! seul soutien!
Tandis que le pays perdait le citoyen
Dont il était si fier; et le souverain, l'homme
Fait pour représenter l'honneur d'un grand royaume.

---

[1] Je ne donne que des *fragments,* parce que j'ai supprimé de cette épître, tout intime, les passages qui n'offrent que peu ou pas d'intérêt pour le public.

Quelque direction dont on fasse le choix,
Le chemin de la vie est celui de la croix :
Il commence au prétoire, il finit au Calvaire!
Au malheur vainement on cherche à se soustraire!
Contre les coups du sort point de rédemption.
Chaque étape ici-bas vaut une station.
Et quand enfin finit notre tragique rôle,
Quand le bois meurtrissant a mis en sang l'épaule,
Lorsque nos pauvres yeux ont pleuré tous leurs pleurs,
Il nous faut sur la croix achever nos douleurs.

L'existence me fait l'effet d'une bataille.
Les balles, les boulets sifflent de toutes parts;
La mort lance sans choix la funèbre mitraille :
Vétérans et conscrits tombent sur les remparts,
Pêle-mêle, quel que soit le grade ou bien l'âge,
L'esclave du devoir, le couard rodomont,
L'adolescent sorti le soir de son village,
Portant encor les pleurs maternels sur son front.

. . . .

Que de fois j'entends dire : « Eh! pourquoi donc le sort
« Nous cache-t-il ainsi l'instant de notre mort? »
Cet instant est connu : par trop connu, peut-être!
Avec précision Dieu nous l'a fait connaître.
La mort viendra (les saints livres en sont témoins!)
A l'instant précis où nous l'attendons le moins.
Quand notre confiance est poussée à l'extrême,
C'est alors que la vie est en péril suprême.

Ne nous rassurons donc jamais, car le Seigneur
A dit qu'il surviendra de même qu'un voleur.

Pourquoi traiter la mort de destin formidable?
Notre peur de mourir ne doit point flatter Dieu!
Cette crainte n'a rien pour lui de fort aimable.
C'est indirectement lui faire l'humble aveu
Qu'on veut aller à lui le plus tard que possible;
Que l'on n'est pas pressé; qu'on est bien ici-bas,
Et que la pression d'un destin invincible
Peut seule décider à céder au trépas.
Une comparaison! Vous comprendrez sans peines.
Que dirait un ami qui vous inviterait
A faire un long séjour dans ses vastes domaines,
Si vous lui répondiez : « J'en suis bien au regret!
« Mais je ne puis venir pour le moment encore :
« Je m'amuse fort bien où je suis, et j'ignore
« Quand l'ennui me prendra. Oh! ne m'en voulez pas!
« Je vous estime fort : dès que je serai las
« Des plaisirs que je trouve en ces lieux à revendre,
« Je viendrai savourer votre amitié tendre. »
Ainsi vous ne parlez pas, mais de franc aveu,
C'est ce qu'en votre cœur doit lire le bon Dieu.
. . . .

Renoncez sans regrets aux bonheurs d'ici-bas
Dès le commencement. Surtout n'attendez pas
De pénibles leçons, fruits de l'expérience.
Profitez s'il se peut de notre vieille science,

N'allant point vous meurtrir par obstinations
Contre les noirs brisants de nos déceptions.
A quoi bon d'espérer, si la désespérance
Est la fatale loi de l'humaine existence?
Le bonheur qu'on attend et qui n'arrive pas
Amène une douleur voisine du trépas.
Nous avons bien assez des chagrins authentiques,
Sans aller en créer encor de chimériques!

Le bonheur (tel du moins qu'il paraît ici-bas)
Me fait assez l'effet d'un superbe repas,
Arrosé des grands vins de Chypre et de Falerne;
Antique pour le fond; pour le luxe, moderne.
Un trait particulier distingue le festin :
C'est que quand on s'assied à table, on n'a plus faim.
Mon Dieu, oui! Quand un bien nous tombe à l'improviste,
Aussitôt un chagrin, arrivant sur sa piste,
Espèce de serpent qui rampe en maraudeur,
Vient verser du venin sur sa jeune douceur.
On ne goûte alors rien de l'heureuse fortune!
Le palais est éteint; tout lasse et importune;
Le cœur s'effrite comme un membre gangrené;
Le pain que nous mangeons nous semble empoisonné.
Aussi, quand par hasard je me trouve tranquille,
Quand rien pour le moment ne me trouble la bile,
Ah! je me garde bien de vanter mon repos!
Le règne des douleurs, hélas! n'est jamais clos.
J'interroge en tremblant l'avenir qui s'avance.
Des cadeaux qu'il m'a faits j'ai dure souvenance :

La liste en est fort longue au lugubre carnet :
On croirait voir les grains serrés d'un chapelet.

Cessez donc d'accuser le sort! je vous vois geindre
Sur votre état présent. Au fait, pourquoi vous plaindre?
Attendriez-vous mieux? L'avenir sera pis :
J'ai vécu quarante ans, c'est moi qui vous le dis.
Oui, pis! Vous voudriez que votre chagrin sorte :
Mais un autre chagrin attend devant la porte.
Quand un chagrin s'en va, ne vous dites jamais :
« Je vais goûter enfin une aimable paix! » mais :
« Foin du Destin cruel qui me joue et me leurre!
« Que va-t-il m'arriver de fâcheux dans une heure? »

Le malheur du moment, vous le connaissez bien;
D'alléger son fardeau vous savez le moyen.
Un mal nouveau devient une nouvelle étude.
Vous supportiez l'ancien, un peu par habitude,
Comme incorporé dans la domesticité;
J'ai vu qu'on regrettait le mal qu'on a porté.
Renonçons franchement à ces rêves vains, creux,
Qu'on décore du nom pompeux d'*art d'être heureux!*
Notre erreur deviendrait enfin impardonnable!
Si l'homme est, comme on dit, un être raisonnable,
Il doit être au courant du terrestre parcours.
Sur les mêmes récifs pourquoi courir toujours?
A cet âge où l'on a fait sa philosophie,
On devrait posséder mieux la géographie
De ce monde trompeur : connaître les endroits
Dangereux, les brisants, les périlleux détroits;

Savoir comment il faut, quand l'ouragan s'avance,
Gagner l'abri certain d'une longue, étroite anse;
Savoir céder aussi sous un destin plus fort :
Faire naufrage enfin sans redouter la mort,
S'enfoncer dans les flots avec cet air tranquille
D'un chrétien qui présente au ciel un front docile.

. . . .

Un âne n'avançait qu'au pas lourd d'un chanoine.
Pour le faire courir, un picotin d'avoine
Fut suspendu, dit-on, à deux pieds de son nez.
Il fila tant, si bien, qu'on dut crier : « Assez ! »
Eh ! cet âne, c'est nous; le picotin qui danse,
C'est l'espoir du bonheur que le destin balance
A deux pas devant nous. En cynique sournois,
Il nous mène aisément sans donner de la voix
Et sans avoir recours à la rude étrivière,
Sans nul effort jusqu'au bout de notre carrière.

Mon premier chagrin fut un affreux mal de dents.
J'avais cinq ans, et je poussais des cris stridents;
Je hurlais, exigeant que l'on vînt à mon aide.
« A tes maux, mon enfant, je ne sais qu'un remède :
« La résignation ! » me dit tranquillement
Ma mère. — « Je ne sais ce que c'est ! Dis? Comment
« Faut-il prendre cela ? » — « Le remède consiste
« A souffrir sans crier : alors Dieu nous assiste.
« Car c'est Dieu qui permet les contrariétés,
« Pour nous faire plier devant ses volontés.
« Apprends donc à souffrir, car souffrir, c'est la vie !

« Ce bobo douloureux qui te met en furie
« Est un bien piètre mal pour te lamenter tant.
« Avec l'âge, les maux iront en augmentant.
« Lorsque tu sentiras bouillonner la colère,
« Joins tes mains sans tarder, recours à la prière :
« Le Seigneur aussitôt, touché de ta piété,
« Peut-être de tes maux reprendra la moitié! »
Vous voyez que ma mère avait bon auditoire ·
La leçon est encor présente à ma mémoire.

Voyageurs ici-bas, tenons notre valise
A la main, attendant le signal du départ.
Ainsi prêts, nous verrons arriver sans surprise
Le messager d'en haut qui viendra tôt ou tard.

A PROPOS DE X***

QUI SE PROCLAME POËTE

A Monsieur le Baron et à Madame la Baronne
José de Coppin

(Château de Floriffoux).

Hixe se couronne poëte :
Ses ancêtres vinrent de Crète;
Les Muses ont pour lui les plus folles ardeurs;
Vénus l'aime; Apollon l'admire,
Et lui prête parfois sa lyre;
Caresse-t-il Clio, Melpomène est en pleurs;
Le Parnasse en sa bouche emphatique et pompeuse
A cent syllabes : il en parle sans répit :
Il se rend ou retourne à la cime fameuse,
Et fait croire vraiment qu'il y possède un lit.
Moi qui connais les vers dont accouche le drôle,
J'ai voulu sur ces faits essayer un contrôle.
De nos savants rimeurs *Hixe* est le plus zélé :
Son vers est ciselé, rachevé, niellé :
Seulement du Parnasse en vain mon œil s'applique
A découvrir sur lui la marque de fabrique!

Chez *Hixe* tout est art et dextre diction.
Au Pinde la devise est l'*inspiration.*

Dans une gare de Lutèce
J'ai pris hier au soir un coupon pour la Grèce :
Et me voici, moi, rimeur vagabond,
Arrivé prestement au pied du divin Mont.
Pour ne point la salir, j'ai retroussé ma toge.
Alerte ! Du portier gagnons vite la loge.
« Toi qui de ces saints lieux surveilles les abords,
« Vigilant gardien du Parnasse,
« Ennemi juré de la race
« Des rimeurs sans essors,
« Qui sans pitié mets à la porte
« La creuse et banale cohorte,
« Réponds sans détours : *Hixe* habite-t-il ces lieux ? »
— « Oui, Seigneur. » — « Quel emploi remplit-il près des Dieux ? »
— « Aucun. Sa charge est fort modeste :
« Du laquais il porte la veste.
« Au fond du val,
« Là-bas près du pré vert d'où sourd la Castalie,
« Phébus a fait construire une riche écurie
« Pour son cheval.
« *Hixe* est un des valets qui desservent la case
« De l'animal :
« Il lave, panse, purge et bouchonne Pégase.
« C'est tout l'emploi qu'il a chez nous :
« Irait-il s'en vanter chez vous ? »

LA CLOCHE DES MORTS

A Sa Grandeur Monseigneur Herb. Vaughan

Évêque de Salford (Manchester).

Quand le soleil couchant rougit, orange ou dore
Le gothique clocher qui pare l'horizon,
A l'heure où du toit brun à la tuile sonore
Tombe le glas plaintif qui quête l'oraison,

Pourquoi, le front collé contre la vitre lisse,
Qui vibre en murmurant, puis-je rester alors
Immobile, écoutant, et comme avec délice,
Les sons désespérés de la cloche des morts?

Pourquoi la terre encor nouvellement bêchée
Dans le champ du repos (où seul je vais m'asseoir!)
Parvient-elle à tenir ma prunelle attachée,
Comme si ce spectacle était si doux à voir?

Pourquoi, les yeux sans pleurs, immobile, écouté-je
Les lamentations du bronze solennel,
Quand s'avance à pas lents un funèbre cortége
Vers le parvis sacré qui mène à l'Éternel?

Quel espoir singulier m'agite et me tourmente,
Pour regarder ainsi ces spectacles de deuil :
Ces longs cierges fumants, et le clergé qui chante,
Et le peuple priant près d'un jaune cercueil?

O glas! où puises-tu l'irrésistible charme
Du poétique accent qui me vient émouvoir?
Comment dans mon œil sec ne mets-tu point de larme,
Toi qui n'as qu'une voix : celle du désespoir?

Mon cœur est-il fermé pour l'humaine souffrance?
La solidarité n'est-elle point ma loi?
Voué par le destin à l'âpre indifférence,
Urne au marteau de fer, suis-je airain comme toi?

Tes accents solennels que l'espace dévore,
Dominant tous les bruits de l'immense cité,
Sur des milliers de toits dans leur course sonore
Font tomber lentement le mot : « Éternité. »

Tu nous apprends ainsi que l'existence amère
Fuit sur l'aile des vents comme ton pleur tintant;
Que nous nommons malheur une épreuve éphémère!
Qu'il n'est plus le malheur, s'il passe en un instant!

Depuis quatre cents ans que, sonnant nos alarmes,
Tu prêtes au clocher tes gémissantes voix,
Où s'en sont donc allés les sanglots et les larmes
Dont tu fus si souvent l'éloquent porte-voix?

Je t'aime! car ta voix chante la délivrance :
Lorsque ton saint marteau fait tressaillir les airs,
Chaque vibration, célébrant l'espérance,
Me parle de l'instant où tomberont mes fers!

Tu viens comme un écho de la sainte harmonie,
Que module en son chant le séraphique chœur,
Et qui descend sur nous de la voûte infinie,
Comme un appel divin à l'éternel bonheur!

Ah! j'ignore pour qui tu tintes et tu pleures ;
Pour quelle âme là-haut sonne le lourd bourdon :
Qu'importe! ta voix part des pieuses demeures,
Et je sais qu'elle implore un céleste pardon!

Touche le cœur de Dieu qui sans cesse déborde
Des trésors infinis de la compassion!
Pour tous, cloche pressante! obtiens miséricorde;
Parle au nom de Jésus et de sa Passion!

Mais, sur la froide dalle où mon passé s'insère,
Où la moitié de moi fut déposée un jour,
Joins aux élans si purs de la tendre prière
Le son mélodieux des paroles d'amour.

A QUOI L'ON RECONNAIT L'AMOUR VÉRITABLE

SONNET

A Mademoiselle Josèphe de Koden

(Vienne).

« — Vous demandez, mademoiselle,
« Que je définisse l'amour?
« Oyez plutôt la villanelle
« Que soupire le troubadour. »

— « Comment allume-t-il dans l'âme
« Un feu si doux et si cruel? »
— « Eh! sait-on d'où reçoit sa flamme
« L'étoile qui scintille au ciel? »

— « On dit que l'amour est volage? »
— « Le vrai hait le vagabondage :
« Il persiste jusqu'au trépas! »

— « Pour reconnaître son langage
« De tout autre marivaudage,
« Comment faire? » — « Il ne parle pas! »

UNE MALADIE AIMÉE

*Pour l'album de Lady D*** (I. B.).*

D'illustres médecins, des savants de haut rang,
Prétendent que l'amour est une maladie,
Une fièvre qui rage, un réel incendie
Qui dévaste le cœur et dévore le sang.
Adorable Lady! les docteurs ont beau dire,
Si mon mal est un mal, il fait tout mon désir :
Je jouis de ses feux, j'adore son délire,
Je ne redoute rien autant que de guérir.
Foin des hommes de l'art et de leur farouche aide!
Arrière toute main qui m'apporte un remède!
Je veux brûler mon soûl, et brûler nuit et jour.
J'offre à mon mal chéri mon âme pour demeure :
Et si le noir destin exige que j'en meure,
N'importe! vous saurez que je suis mort d'amour!

LES PHARISIENNES

(CROQUIS PARISIENS.)

Épître à Madame Lejeune de Sohan, née Simonis

(Château de Sohan [1]).

Madame ! recevez cette humble dédicace :
Car sans vous j'aurais l'air d'un chevalier Fracasse,
Qui, s'en allant en guerre, armé d'un rude fouet,
Cinglerait les amis perdus sur son trajet.
Constatons bien d'abord que mon écrit n'attaque
Que celles qui, posant pour la mondaine claque,
Ne pratiquent le bien que sur un bon tréteau,
En tenant bien caché le mal sous le boisseau.
Vous m'approuverez fort ! je veux chasser des temples
La gent *snob* qui pourrait tacher les beaux exemples.
Les saints parvis parfois ont besoin du balai.
J'attaque les faux dieux, pour honorer le vrai.
Madame, à vous ces vers, à vous, dont la grande âme
Brûle pour le prochain d'une si noble flamme ;

---

[1] C'est dans ce château que le général comte de Las Cases a composé le *Mémorial de Sainte-Hélène*.

Dont une main ne sait ce que l'autre a donné;
Dont on recherche en vain le nom prédestiné
N'importe en quel endroit que sur la lèvre blême
De celui qui subit du destin l'anathème,
Et qu'on ne sait inscrit que sur le Livre d'or
Qui forme un des joyaux du céleste trésor.
Oui, votre charité, qu'offense la louange,
Invisible toujours comme celle de l'ange,
Se rencontre en tous lieux en d'incessants bienfaits,
Sans qu'on puisse jamais savoir qui les a faits.

Voyez donc de quel air *Ida* prie à la messe!
On dirait qu'elle fait au bon Dieu politesse!
Elle se dit : « C'est beau, quand on est de haut rang,
« D'assister à l'office avec ceux d'un vil sang!
« Cet exemple éclatant des personnes d'élite
« Entraîne forcément tout un monde à sa suite!
« Notre-Seigneur doit m'être un peu reconnaissant!
« Je ne m'en vante pas : je le dis en passant,
« Car je pourrais fort bien, des gens de ma fortune
« Menant tranquillement l'existence commune,
« Sans violer les lois de la moralité,
« Vivre les jours dorés de la mondanité! »
Madame se rend peu, dit-on, à sa paroisse :
Le pauvre est mécontent, et le curé s'en froisse.
Il lui faut la chapelle aux délicats contours,
Où les anges galants ressemblent aux amours;
Où brûle nuit et jour un bon calorifère;
Où nul courant aigu ne trouble l'atmosphère :

Un élégant réduit, oratoire coquet,
Tout à fait en rapport avec son goût douillet.
Elle prie avec fruit devant ses armoiries,
Peintes par Ransonnet sur grandes verreries.
Si tout ne lui rappelle, en un mot, son salon,
Qu'avait-elle besoin de quitter la maison?

Lady Tartuff produit sa fille cet hiver.
Écoutez les conseils de cette voix d'enfer!
« Mon enfant, avec Paul sois modeste et pieuse :
« Donne le rendez-vous de la sainte quêteuse.
« Près de Jean ne crains point de parler de progrès :
« Dans son esprit ainsi tu trouveras accès.
« Flotte entre ces deux points, indécise, incertaine,
« Semblant attendre d'eux ta tendance prochaine.
« Tu séduiras ainsi l'un de ces sacs d'écus,
« Et tu l'atteleras au char de tes vertus. »

Pulchra, que ses péchés éloignent de Sion,
Voudrait bien les couvrir de la dévotion.
« Comédie! — Eh bien! soit! puisqu'on s'y laisse prendre!
« — *Pulchra* se déranger! c'est à n'y rien comprendre!
« Le monde médisant juge l'extérieur :
« L'apparence est contre elle, et motive l'erreur! »
Ah! *Pulchra* fait du zèle et rend mille services.
Assumant la corvée, elle place les suisses
Aux sermons élégants, choisit pour le concert
Orchestre, acteurs, décors, avec un goût expert;
Son coupé nuit et jour trottine par la ville;
Avec un art exquis elle emplit la sébile;

La tombola lui doit le don du plus beau lot.
Vous la voyez sans cesse et l'âme et le pivot
Des œuvres qu'on créa pour aider l'indigence.
Son nom, inscrit partout, fait le tour de la France!
Le diable en chair, en os, l'attaquerait en vain :
Car elle s'est rendue indispensable enfin!
Son époux à fléchir l'opinion s'efforce :
Il voudrait à tout prix obtenir le divorce,
Mais le public entier le tombe sans remords :
Il n'est qu'un sot jaloux, lui seul a tous les torts!

La frivole *Amanda* ne songe qu'aux lorgnettes;
Aussi, pour elle, tout est prétexte à toilettes!
L'opéra, le concert, les bals de février,
Et même le lieu saint, où l'on devrait prier!
Voyez-la se rendant le dimanche à la messe :
Dans un mœlleux landau elle endort sa mollesse;
Ses grands laquais poudrés narguent le mistral
Enfouis dans le poil, vrais ours de carnaval!
Ses alezans brûlés semblent traîner la reine.
Elle descend enfin, balayant de sa traîne
Le chemin qui conduit au siége habituel.
Un domestique suit, apportant le missel.
Croyez-vous que du moins elle n'aille à confesse
Que pour s'humilier et pleurer sa faiblesse?
Il lui faut un abbé jouissant de renom,
Qui dans la chaire enfin se soit fait un beau nom;
Un conférencier vanté pour son Carême,
Ou quelque camérier qui reçut le saint chrême.

C'est là qu'on se retrouve entre gens comme il faut,
Où le luxe se livre un éclatant assaut.
S'accuse-t-on là-bas de tricher les ménages?
De payer l'intérêt de ces millions d'aunages
Au lieu du capital? de leurrer le mari
Sur le prix du chiffon, s'il a l'air assombri?
Ah! ce serait agir en bonne chrétienne!
Mais, hélas! *Amanda* sur ce point est païenne!
Lorsque les créanciers penseront qu'il est temps
D'assurer leur avoir qui prend la clef des champs,
Ils viendront tout à coup présenter leurs quittances
A l'époux consterné. Effroyables sentences!
Qu'on ne lit que le jour de l'exécution!
C'est la ruine complète : argent, position,
Qui croulent d'une fois comme un château de cartes.
Lors, il faudra, laissant Colardeau pour Descartes,
S'aller cacher au loin dans un bourg écarté,
Pour pleurer ses péchés dans la nécessité.
Madame avait besoin de l'air pur des montagnes!
A l'enfant rachitique il fallait les campagnes!
C'est ainsi qu'on fabrique un prétexte captant,
Dont le malin public n'est pas dupe un instant.

La fière *Venditrin* est de fraîche noblesse.
Pour voir son nom vulgaire adjoint à quelque altesse;
Pour pouvoir l'accoler aux noms du meilleur cru,
Et mêler son ruolz avec de l'or bien dru,
Elle suit âprement les œuvres à la piste,
Et ne voudrait manquer aucune bonne liste :

Espérant à la fin qu'un jour par charité
On ouvrira la porte à son obscurité.
Dans ces salons, ouverts d'une main défiante,
Elle sera toujours traitée en mendiante :
La moindre infraction s'appellera forfait;
Un salut concédé prendra nom de bienfait;
On voudra la lasser, comme ceux de sa sorte,
Attendant le moment de la mettre à la porte!

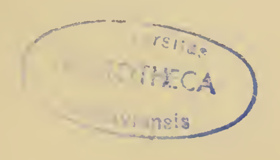
Miss *Pride* a pour père un duc de vieille roche.
Elle a plus de quartiers que d'actions en poche,
Raconte-t-on au club. Sa suprême froideur
A d'un sang fatigué la revêche roideur.
Ses yeux ne pourraient point s'ouvrir sur la roture;
Ni sur ces barons d'hier, au tiers état parjure,
Qui singent les seigneurs! Dans le bois paternel
Elle a fait élever un élégant autel,
Qui reçut l'an dernier, au début de l'automne,
L'image en marbre blanc de sa sainte patronne.
La statue est placée au coin d'un carrefour.
Notre rogue personne se rend là chaque jour
Pour offrir son encens, ses oraisons, ses fleurs,
Et les dévotions du plus humble des cœurs.
Mais savez-vous bien, Miss, que cette auguste sainte
Sortit d'un sang vilain? pour le dire sans feinte,
Qu'elle était paysanne et labourait le champ?
Qu'elle courait pieds nus en hersant, en bêchant?
Ah! si de son vivant (j'en tiendrais la gageure)
La pauvrette eût osé gagner votre demeure

Pour tâcher d'obtenir votre haute amitié,
Vous l'eussiez éconduite en riant de pitié,
Et toutes ses vertus, dons divins de la grâce,
A vos yeux stupéfaits, n'auraient point trouvé grâce!
Lady Robert souscrit dans les seules gazettes.
Ce qui part de ses mains sort au son des trompettes.
En épousant un nom de preux, parents de rois,
Lady sut travestir le sien... fort villageois!
Le beau monde a fini par se rendre chez elle,
Mais à condition que les parents d'icelle
Ne paraîtront jamais. — Elle accepte l'enjeu!
Sa mère, l'autre jour (un ancien cordon bleu),
Arrivant vers le soir, trouve l'hôtel en fête.
« — Ma fille, qu'est-ce là? » — « Ma mère, je m'apprête.
« Tantôt mes invités arrivent pour le bal! »
— « Tu ne m'avais rien dit! Y fera-t-on du mal? »
— « Eh! non, chère maman! mais tu n'es point de race.
« Dans ce brillant milieu tu ne peux trouver place.
« Crois-moi! tu vois là-bas le palier du premier :
« Tu verras de ce lieu passer le monde entier;
« Et sans gêner autrui, ni te gêner toi-même,
« Tu pourras y goûter l'amusement suprême! »
Devant elle un salon tout seul semblait scellé;
Il fallait à tout prix s'en procurer la clé.
C'était un rendez-vous de pure compagnie,
Un ensemble choisi, précieuse harmonie;
Nul plant maigre et chétif n'encombrait le terrain :
C'était la crème enfin du faubourg Saint-Germain.
Comment faire? Elle mit tout le monde en campagne,
Marquis, ambassadeurs d'Autriche et d'Allemagne,

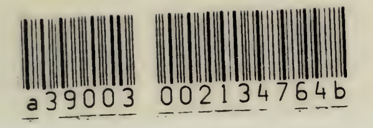
Ministres, généraux, femmes du plus haut ton;
Rien n'y fit! le seigneur du logis criait : « Non! »
Enfin, il lui poussa comme un trait de génie,
Qui fit rire beaucoup la noble compagnie.
De ses pieds, de ses mains, tant elle travailla,
Que le prince lui-même à la fin s'en mêla.
Il paraît qu'elle obtint une courte audience,
Où sa ruse conquit la plus haute influence.
Bref, *Lady* pénétra dans le fameux salon,
Malgré la volonté du chef de la maison,
Le front haut, sans songer à la porte qui grince,
Ainsi qu'un conquérant qui prend une province!

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



PARIS. TYPOGRAPHIE DE E. PLON ET Cie, RUE GARANCIÈRE, 8.


a39003 002134764b